ARCHIVES
DU
FUTUR

ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE COMPLÈTE 5

LES FLAMANDES
LES MOINES

Édition critique établie par
MICHEL OTTEN

LUC PIRE
AML ÉDITIONS

MLPo 10902/5

Poésie complète 5

Les Flamandes

Les Moines

© Archives et Musée de la Littérature, 2008
4, boulevard de l'Empereur
B-1000 Bruxelles
www.aml.cfwb.be
aml@cfwb.be

Couverture : Césure (Liège)

Suivi éditorial : Yves De Bruyn/AML
avec la collaboration de Fabrice van de Kerckhove/AML
Typographie : Atelier Ledoux Éditions

Tous droits réservés pour tous pays
Imprimé en Belgique
ISBN 978-2-87168-039-0
D 6123/2008/4

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

Émile Verhaeren

Poésie complète 5

Les Flamandes
Les Moines

Édition critique établie par
MICHEL OTTEN
Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

et présentée par
VÉRONIQUE JAGO-ANTOINE
Attachée aux Archives & Musée de la Littérature

Collection Archives du futur

ARCHIVES & MUSEE DE LA LITTERATURE
A.M.L. Editions

Introduction

On a tellement glosé sur le contraste des *Flamandes* et des *Moines*, les deux recueils qui ouvrent l'œuvre poétique d'Émile Verhaeren, qu'il peut paraître provocateur d'accueillir cette édition critique comme une opportunité d'en apprécier les singulières résonances plutôt que la percutante contradiction. Et pourtant.

Lorsqu'en 1883, Verhaeren confie le manuscrit de ses *Flamandes* à l'éditeur bruxellois Hochstein, il n'en est pas à son premier coup de plume [1]. Des poèmes publiés en revues, des articles de journaux, en nombre déjà, ont révélé, puis affilé un talent prompt à l'engagement, voire à la polémique. Son tempérament vibrant se porte partout où cela bouge, partout où les idées se cherchent, s'échangent, s'édifient.

La publication des *Flamandes*, puis celle des *Moines*, trois années plus tard, canalise cette activité intellectuelle et artistique protéiforme. Elle concrétise l'édification d'un art poétique personnel, qui prend ouvertement ses marques dans le champ littéraire à travers un double jeu de référence et de distanciation. Rien à voir avec la spécularité biographique : de la littérature, consciente d'elle-même, de ses sources et de ses ambitions.

Parrainages littéraires

Le dévidement du filet de dédicaces qui enserre l'édition originale du premier recueil verhaerenien ne prête pas au doute [2]. Entre le Français Jean Richepin, trublion de la bohème parisienne, condamné pour outrage aux bonnes mœurs après la publication de *La Chanson des*

1. Sur ce sujet, on consultera avec profit l'étude de Vic Nachtergale, *Les* Juvenilia d'*Émile Verhaeren*, Courtrai, KUL, 1985.
2. Jean Richepin pour « Les Vieux Maîtres », Edmond Picard, pour « Les Plaines », Georges Rodenbach pour « Croquis de ferme », Léon Cladel pour « Les Paysans » et Camille Lemonnier pour « Amours de gars ». Sur ce sujet, voir Paul Aron, *Les Écrivains belges et le socialisme*, Bruxelles, Labor, coll. « Archives du Futur », 1985.

Gueux (1876) et le Belge Camille Lemonnier, qui connaîtra aussi les prétoires pour crime de lèse-morale [3], Verhaeren prend explicitement ses marques au sein des champs littéraires français et belge. À son premier dédicataire (la préséance ne peut être fortuite), le poète emprunte sa muse :

> [...] brave et gaillarde fille, qui parle gras [...] et qui gueule même, échevelée, un peu ivre, haute en couleur, dépoitraillée au grand air, salissant ses cottes hardies et ses pieds délurés dans la glu noire de la boue des faubourgs ou dans l'or chaud des fumiers paysans, ave des jurons souvent, des hoquets parfois, des refrains d'argot, des gaietés de femme du peuple. [4]

Le Français reconnaît la filiation en s'avouant « honoré » par la réussite des « Vieux Maîtres », un recueil « ... haut en couleurs, gras, suant, reluisant, pétant et beau, digne enfin des ribotteurs d'art qu'il chante [5]. » Au futur Maréchal des Lettres belges, cité en dernier, Verhaeren a confié, on le sait, une version-martyr des *Flamandes*, après lui en avoir donné lecture. Le souvenir de leur rencontre est d'ailleurs resté très vif dans la mémoire de Lemonnier :

> Je le revois debout, de trois quarts, découpé sur les vitres, dans le jour bas et ardoisé, ponctuant ses vers de coups de tête comme un bélier et quelque fois m'avuant de derrière son binocle. La voix [...] était coupante, nerveuse, métallique, et clairsonnait les hémistiches, scandant les mots, entre-choquant les rimes comme les gars du Bas-Escaut cognant leurs sabots aux bourrées des frairies de son pays natal. Il lut presque tout, son œil de myope collé au papier, ses moustaches de bagaude tordues au vent de ses paroles. [6]

En dépit de quelques haut-le-cœur offusqués (« pas français » « vulgaire ! », « abus de gouges et de rouges » stigmatise le manuscrit

---

3. Cf. *Le procès de « L'Enfant du crapaud »*, Bruxelles, Larcier, 1888.
4. Alain REY *et alii*, *Dictionnaire des littératures de langue française*, p. 2080. En 1885, Richepin publiera d'ailleurs un recueil poétique au titre éloquent : *Les Blasphèmes*. Sur la révérence des « Jeune Belgique » à l'égard de cet auteur, on consultera avec profit Albert GIRAUD, « Jean Richepin », dans *La Jeune Belgique*, I, n° 6, 15 février 1882, p. 92-94 et n° 8, 15 mars 1882, p. 124-127.
5. Jean RICHEPIN, Lettre à Émile Verhaeren, 24 novembre 1882 (AML FS XVI 148/1005).
6. Camille LEMONNIER, *Une vie d'écrivain*, Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises, coll. « Histoire littéraire », 1994, p. 202.

conservé aux Archives et Musée de la Littérature [7]), le glorificateur nostalgique des vigoureux *Flamands* de jadis [8] s'interdit de censurer les barbarismes de son émule autant que l'orthodoxie linguistique l'eût exigé. Cette « forêt hercynienne du dérèglement lexicologique et prosodique [9] » le fascine autant qu'elle l'irrite :

> J'étais grisé par le moût de cette poésie grasse, épaisse et pétulante comme une bacchanale de Jordaens. N'était-ce pas là la fête des symboles païens qui avaient fait la joie des maîtres de la Flandre ? Le jeune homme qui m'apportait cela était de la grande famille. Même coup de sang aux tempes, même explosion d'un tempérament épris d'outrances dans la violence et la sensualité. [10]

Déterminisme sanguin, atavisme pictural, Taine lui-même n'aurait pas renié ces propos. Fait significatif pourtant : Richepin et Lemonnier ont beau ruer dans les brancards du conformisme littéraire, ils vénèrent la langue autant qu'ils la chahutent [11] et peuvent dès lors légitimer valablement l'entrée du jeune poète dans la cour des grands, sous l'enseigne du Naturalisme et du Parnasse [12]. C'est pourtant la seule dédicace à Léon Cladel – incarnation emblématique de ce « naturalisme parnassien » qui a su trouver grâce aux yeux de la Jeune Belgique [13] – qui demeure en tête des *Flamandes* en 1895, lors de leur réédition aux côtés des *Moines* et des *Bords de la route* au Mercure de France. Les temps ont changé : l'étoile de Richepin s'est ternie aux yeux de la jeune génération, Verhaeren paie sa dette à celui qui a ouvert aux *Moines* la porte

---

7. AML FS XVI 2 . Verhaeren n'amendera d'ailleurs son texte qu'avec parcimonie.
8. Camille LEMONNIER, *Nos Flamands*, Paris-Bruxelles, Dentu-Rozez, 1869.
9. Camille LEMONNIER, *La Vie belge*, Paris, Charpentier, 1905, p. 154.
10. Camille LEMONNIER, *Une vie d'écrivain*, *op. cit*, p. 202-203.
11. On pourrait leur appliquer cette remarque de Richepin à propos de Huysmans : « C'est un artiste, et il aime sincèrement la langue. Il l'aime jusqu'à la violer. » Cité par Evanghelia STEAD, *Le Monstre, le singe et le fœtus. Tératogonie et Décadence dans l'Europe fin-de-siècle*, Paris, Droz, 2004, p. 40.
12. C'est le sésame du moment, même si le recueil de Verhaeren dénote déjà des formes ouvrant sur l'expressionnisme. Cf. Jacques MARX, *Verhaeren. Biographie d'une œuvre*, Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1996.
13. Fabrice VAN DE KERCKHOVE, « Léon Cladel et Edmond Picard d'après leur correspondance inédite », dans *Léon Cladel*, Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes et Marie-Catherine Huet-Brichard, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. « Cribles », 2003, p. 259-315. Cet article constitue le prélude à l'édition de la *Correspondance d'Edmond Picard et de Léon Cladel*, Bruxelles, Labor, coll. « Archives du Futur », à paraître sous la signature du même auteur.

étroite de l'éditeur parisien Lemerre, et il s'offre le luxe d'un pari sur l'art neuf – le symbolisme – affranchi de tout calcul stratégique. La dédicace des *Moines* « au poète Georges Khnopff » l'affirme sans ambage :

> Je me bats l'œil des plus retentissants noms que le tien. Tu es celui qui me paraît le plus foncièrement artiste de tous ceux que je pratique et certes de tous ceux que j'aime.
> Donc mon vieux ce me sera un vrai bonheur de pouvoir arborer ton nom à la première page de mon livre. [14]

L'empreinte de Baudelaire

Abrité stratégiquement sous l'aile de ses contemporains établis, Verhaeren laisse toutefois soupçonner en Baudelaire une figure tutélaire autrement déterminante.

S'il se plaît à jouer d'une emphase tout hugolienne dans ses *Moines*, c'est en effet à l'égard du poète des *Fleurs du Mal* que Verhaeren dévoile sa véritable dette [15]. Comment ne pas entendre un écho appuyé des « Phares », dont la litanie de peintres s'ouvre précisément sur la figure de l'artiste anversois, dans le poème intitulé « Aux Flamandes de Rubens » [16]. La même aversion irrépressible pour les figures « chlorotiques » de ses contemporains s'y donne à entendre et si le poète Verhaeren se refuse à désigner des noms, le critique d'art ne s'en prive pas, fustigeant Bouguereau et Cabanel, aussi sévèrement que Baudelaire dédaigne Gavarni dans « L'Idéal » [17]. Quant à l'agencement d'une réflexion sur la création artistique à partir d'apostrophes déclinées

---

14. Lettre du 18 mai 1886, dans *Lettres d'Émile Verhaeren à Georges Khnopff*, Avant-Propos de Jean de Beucken, [Liège], Les Éditions du Balancier, 1947 (non paginé).
15. Cf. l'hommage rendu au poète dans *L'Art moderne*, 13 août 1882. Repris, avec un texte anonyme – en fait dû à Rodenbach – publié dans *L'Art moderne* du 3 juillet 1887, dans *Impressions*, Troisième série, Paris, Mercure de France, 1928, p. 9-22.
16. Charles BAUDELAIRE, « Les Phares », dans *Les Fleurs du mal*, dans Claude PICHOIS (éd.), *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 13-14.
17. Charles BAUDELAIRE, « L'Idéal », *op. cit.*, p. 690. : « Je laisse à Gavarni, poète des chloroses / Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital / Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses / Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal. » Voir parallèlement Émile VERHAEREN, « Le Salon de Paris », dans *L'Art moderne*, 14 mai 1882. Rééd : *Écrits sur l'art (1881-1892)*, Bruxelles, Labor, coll. « Archives du Futur », 1997, p. 55-56 (l'ouvrage apparaîtra dorénavant sous l'abréviation *ÉsA*). Divergence d'appréciation majeure : le recueil de Verhaeren chante une beauté « sans fard » quand Baudelaire se plaît à conjuguer beauté moderne et artifice.

d'une manière proche du rituel sacré de la litanie [18], Verhaeren en tirera remarquablement parti dans *Les Moines*.

D'autres hantises typiquement baudelairiennes se réverbèrent sur le plan thématique. On évoquera ainsi la relance du thème de l'orgueil, qui traverse l'ensemble des *Moines* ou l'écho donné à la cruauté baudelairienne, à sa violence provocatrice, dans une pièce dérangeante comme « Les Vieilles » [19]. Le poème sera supprimé dès 1895, à l'occasion de la première édition parisienne des *Poèmes*, au Mercure de France. Peut-être pour effacer une trace d'inféodation trop ostensible. Sans doute davantage, parce que, dès la rédaction des *Moines*, les prémisses d'une conception vitaliste de l'alternance de la vie et de la mort prennent lentement leurs marques dans la pensée verhaerenienne. Ce mouvement est sensible dès le recueil de 1886, même s'il doit s'accommoder, un certain temps encore, avec une fascination pour la dévastation ravageuse de la mort, dont témoigne, par exemple, un poème comme « Moine épique ». Dans ce second recueil, d'ailleurs, la métaphore du soir mortifère, « Lent ensevelisseur des jours finis, repli[ant] / Ses linceuls de soleil sur les horizons morts » [20], ne peut manquer d'apparaître également comme le décalque d'un passage emblématique des *Fleurs du mal* [21]. Verhaeren écartera ce poème des éditions suivantes non sans garder l'image originelle, qu'il amplifie de façon magistrale telle une longue métaphore filée à travers l'ensemble du recueil – en particulier dans les petites pièces intitulées « Soirs religieux ».

Des débuts polyphoniques

Dans la même perspective, l'examen des prépublications permet de mettre en lumière la gestation polyphonique de l'œuvre poétique.

Prenons 1883, l'année même de la parution des *Flamandes*. Tandis

18. Un rituel que Baudelaire parodie, par ailleurs, dans *Les Litanies de Satan*. Cf. Charles Baudelaire , *op. cit.*, p. 123-124.
19. Derrière ce poème se profile également l'ombre du diptyque *Les Jeunes* et *Les Vieilles* de Goya – une référence qui s'impose d'autant plus à l'esprit que le maître espagnol était admiré également par Baudelaire et qu'il apparaît à plusieurs reprises dans les écrits sur l'art de Verhaeren comme le modèle du « mathématicien de la cruauté ».
20. « Croquis de cloître », v. 13-14 en version A-C (cf. « Appendice II »).
21. « Et comme un long linceul traînant à l'Orient, / Entends, ma chère, entends, la douce Nuit qui marche ! », Charles Baudelaire, « Recueillement », dans *op. cit.*, XCI.

que, sur la côte belge, *La Plage* et *Le Petit Touriste* accueillent, sous la signature de Verhaeren, des poèmes mignards assortis aux goûts d'un public de circonstance et tandis qu'à Bruxelles, *La Jeune Belgique* s'engoue pour les vers spleenétiques du même auteur, *La Revue moderne* profile, quant à elle, une première figure monacale dans le poème « Rêve gothique », préfigurateur du recueil de 1886 [22]. Urgence expiatoire ? La critique contemporaine ne se laisse pas bercer par les illusions bien-pensantes des thuriféraires de jadis [23]. Certes la fréquentation des cercles catholiques en compagnie de Rodenbach [24] comme le passage du jeune homme à La Trappe pour un séjour de quelques jours ne peuvent être tenus pour faits insignifiants. Verhaeren a bien séjourné à l'abbaye de Forges entre le 31 juillet et le 6 août 1883, en compagnie de son cousin Henri Van Mons [25]. Mais la confrontation des dates et des textes l'atteste : la démarche verhaerenienne était expérimentale, poétique bien plus que religieuse, et la robe de bure enfilée pendant la rédaction des *Moines* [26], rien moins qu'une posture inspiratrice – un strict répondant aux frasques jordanesques de la vie de bohème à Knokke.

Deux lances pour un seul combat

L'analyse poétique interne renchérit en effet de façon déterminante sur les concordances temporelles. Qu'on en juge.

---

22. Cf. Jacques Marx, *op. cit.*, p. 141.
23. Cf. François Vermeulen, *Les Débuts d'Émile Verhaeren*. Bruxelles, Office de Publicité, 1948 et, par ailleurs, VicNachtergale, « L'Imaginaire dans l'œuvre poétique d'Émile Verhaeren », dans Michel Otten (éd.), *Études de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, p. 89-99.
24. Jacques Marx, p. 87 et suiv.
25. Dont le père, l'avocat Michel Van Mons, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, possédait une grande ferme non loin de là, où le jeune Verhaeren séjourna lors de congés scolaires. Alors que les poèmes ne décèlent aucun souci de particularisme descriptif – que du contraire –, certains détails peuvent faire penser que Verhaeren s'est servi également de ses souvenirs de l'abbaye de Bornhem, une abbaye récente qui ne peut avoir inspiré des vers comme « Sous ce terrain perdu que les folles avoines / Et les chiendents et les sainfoins couvrent de vert, / On enterrait – voici quatre siècles – des moines » mais qui présente des traits communs avec le lieu évoqué dans *Une estampe* : « [...] elle ornait jadis l'hôtellerie d'un cloître bernardin relevant de Clervaux », ou ces vers de *Soir religieux V* pouvant évoquer l'Escaut : « Près du fleuve roulant vers l'horizon ses ors », cf. Joseph Peeters, *Émile Verhaeren, « Les Moines »*, Mémoire de licence non publié, Louvain, UCL, 1959, p. 12-15. AML, cote MLB 1090.
26. Un détail rapporté à André Fontaine par Maria, la sœur de Verhaeren (*ibid*, p. 16).

Un jeu d'échos formels opère tout d'abord. Au balancement équilibré des titres – un substantif défini pluriel, tantôt féminin, tantôt masculin – répond une homologie structurelle, les deux recueils étant construits sur l'alternance aléatoire de poèmes narratifs et de pièces descriptives conçues comme des petits tableaux, significativement qualifiés de « croquis ». Les titres des poèmes liminaire et conclusif obéissent à la même symétrie. Le premier recueil s'ouvre et se ferme respectivement sur « Les Vieux Maîtres » et sur « Aux Flamandes de Rubens », auxquels le second répond, comme en écho, avec « Les Moines » et « Aux Moines », l'invocation des deux poèmes finaux prenant ostensiblement valeur d'art poétique – nous y reviendrons [27].

Les homologies thématiques sont encore plus prégnantes.

Le paradigme de la conquête qui anime les deux premiers recueils poétiques de Verhaeren n'a pas échappé à la critique [28]. Il se déploie évidemment dans des champs sémantiques différents.

Dans *Les Flamandes*, un furieux désir de possession inspire les assauts charnels et les scènes de dévoration gloutonne qui les dédoublent d'autant plus clairement que le corps à corps collectif n'a franchement rien de sensuel :

> Elles, ces folles, sont reines dans les godailles,
> Que leurs amants, goulus d'amour et de jurons,
> Mènent comme au beau temps des vieilles truandailles,
> Tempes en eau, regards en feu, langue dehors,
> Avec de grands hoquets, scandant les chansons grasses,
> Des poings brandis soudain, des luttes corps à corps
> Et des coups assénés à broyer leurs carcasses,
> Tandis qu'elles, le sang toujours à fleur de peau,
> La bouche ouverte aux chants, le gosier aux rasades,
> Après des sauts de danse à fendre le carreau,
> Des chocs de corps, des heurts de chair et des bourrades,
> Des lèchements subis dans un embrassement,
> Toutes moites d'ardeurs tombent dépoitraillées.
>
> (« Les Vieux Maîtres », v. 18-30)

---

27. Dans les rééditions, Verhaeren glissera en toute fin le poème « Soir religieux » initialement prévu entre « Croquis de cloître » (IV) et « Méditation ».
28. Pour l'approfondissement de cette thématique, on consultera avec profit l'étude minutieuse de David GULLENTOPS, *Poétique de la lecture. Figurativisations et espace tensionnel chez Émile Verhaeren*, Brussel, VUB University Press, 2001, p. 13-49.

Dans *Les Moines*, c'est davantage sous le signe de la rébellion, de la sécession, que l'ambition – religieuse, en l'occurrence – s'exprime. Le flamboiement n'est plus atmosphérique, il est prométhéen :

> Oh ! les géants debout sur les bruits de la terre,
> Faces d'astres, brûlés par les astres des cieux
> Qui regardez crier autour de vous les foules
> Sans que la peur ne fasse un pli sur votre front
> Ni que le vent d'effroi n'en fasse un dans vos coules.
> (« Aux Moines » (I), v. 19 et suiv. en version C)

Dans les deux registres cependant, qu'il s'agisse d'avidité sensuelle ou d'exigence orgueilleuse, de possession physique ou de conquête de soi, violence et excès règnent en maître. Rien d'étonnant sur une scène littéraire en pleine expansion, où l'art de la plume tient plus que jamais de l'escrime symbolique [29]. À la face d'un siècle jugé trop mou, Verhaeren brandit ses modèles, de sang chaud ou de sang froid qu'importe, mais tendus par un désir inextinguible.

À cet égard, le choix des contextes thématiques respectifs se révèle particulièrement habile. La trivialité délibérée de la scène initiale des *Flamandes*, la violence de sa démesure orgiaque affichent, en effet, une volonté de provocation si ostensible qu'elle engage aussitôt à une lecture métaphorique. Le texte s'ouvre de la sorte comme un espace hors-la-loi où la bienséance ne se trouvera pas seule brutalisée. Le vers, la langue subissent les mêmes sévices, au point, nous l'avons vu, de scandaliser Lemonnier lui-même. « La figure de l'outrage linguistique *et* corporel est précieuse et féconde à la fin du XIXe siècle », observe pertinemment Evanghelia Stead, citation de Léon Bloy à l'appui :

> [...] le réel, c'est de trouver des épithètes homicides, des métaphores assommantes[...] Il faut inventer des catachrèses qui empalent, des métonymies qui grillent les pieds, des synecdoques qui arrachent les ongles, des ironies qui déchirent les sinuosités du râble, des litotes qui écorchent vif, des périphrases qui émasculent et des hyperboles de plomb fondu. Surtout, il ne faut pas que la mort soit douce. [30]

---

29. Verhaeren ne l'ignore pas plus en littérature qu'en peinture lorsque, par exemple, il tente de rappeler au bercail son ami Van Rysselberghe en séjour au Maroc : « Tu es dans une époque de formation où l'on doit rester dans le pays qu'on veut *prendre* », Lettre à Théo Van Rysselberghe, [St-Amand], 1884, AML FS XVI 148/1481.
30. Cité par Evanghelia STEAD, *op. cit.*, p. 41.

L'atout verhaerenien, c'est de substituer à la violence coupable du viol [31] ou du crime, la violence jouissive de l'orgie : circonscrite dans l'espace spécifique de l'estaminet, de la kermesse, ou dans l'ombre protectrice de la nuit, sa transgression s'affiche dès lors non seulement jubilatoire mais licite !

La rébellion orgueilleuse qui gronde dans *Les Moines* sans craindre le péché d'*hubris* est légitimée de façon parallèle : les figures incandescentes qui hantent les vers verhaereniens reçoivent de leur caractère religieux les attributs infiniment respectables du sacré – qu'elles soient pacifiques ou belliqueuses, réduites depuis longtemps en poussière ou ultimes survivantes d'un monde révolu.

Par-delà leurs contrastes, les cadres référentiels choisis par le poète offrent dès lors à sa mutinerie littéraire un espace mimétique pareillement valorisant. L'écrivain ne se prive pas d'en faire expressément des miroirs de son art poétique.

Un double art poétique

Sans doute ce jeu spéculaire des *Flamandes* n'est-il dénoncé par aucune confession explicite. Toutefois, l'ambiguïté délibérée du titre du poème initial, « Les Vieux Maîtres », qui substitue un modèle pictural à la référence littéraire que le lecteur incline à attendre [32], constitue l'indice de la volonté de transposition qui court à travers le recueil.

Le poème conclusif intitulé dans l'édition originale « Aux Flamandes de Rubens » étaie cette symbiose transdisciplinaire à la faveur d'un « nous » où semblent se confondre les idéaux esthétiques et les fantasmes érotiques de toute une génération. « Nous vous magnifions, femmes de la patrie, / Qui concentrez en vous notre Idéal charnel. » (v. 23-24). Soucieux d'affermir la force de frappe de son recueil en le préservant des

31. « Suant, l'écume blanche aux lèvres, les deux mains/Les dix doigts, saccageant et vidant les corsages, / On dirait – tant ces gars fougueux donnent des reins,/Tant sautent de fureur les croupes de leurs gouges – / Des ardeurs s'allumant au feu noir des viols » (« Les Paysans », v. 168-172).
32. Dans l'édition originale, le titre figure éloquemment juste en dessous de la dédicace « À *maître* Jean Richepin » (c'est moi qui souligne). Ce parallélisme plastico-littéraire devient implicite dans les éditions ultérieures, puisque, on l'a vu, Verhaeren émonde son systère de dédicace pour n'en plus garder qu'une seule, reportée en page de faux titre : « À Léon Cladel. »

lourdeurs allégoriques, Verhaeren multiplie d'ailleurs les amendements destinés à entretenir la confusion entre vision d'art et descriptions naturalistes. Dans les éditions ultérieures, il n'hésite pas à modifier le titre de son dernier poème pour en ouvrir la signification à l'enseigne des Flamandes « d'autrefois » [33]. Dès 1883, il supprime pour l'impression, le poème « Mon art » qui commençait par cette image plus qu'éloquente :

> Sous le midi flambant d'un ciel large et vermeil,
> Là, dans le sillon, rêve appuyé sur sa bêche
> Mon art, rude Flamand, que brûle le soleil… [34]

Précédée du parfum de soufre distillé habilement par quelques pré-publications en revues [35], la parution des *Flamandes* sonne dès lors comme un manifeste, sur lequel renchérit, trois années plus tard, la profession de foi désespérément têtue de celui qui se présente comme un de ces « poètes venus trop tard pour être prêtres », héritier profane de la mission messianique :

> Et maintenant, pieux et monacaux ascètes,
> Qu'ont revêtus mes vers de longs et blancs tissus,
> Hommes des jours lointains et morts, hommes vaincus
> Mais néanmoins debout encor, hommes poètes, […]
> Qui rivez vos regards sur votre Christ d'ivoire,
> Tel que vous devant lui, l'âme en flamme, à genoux,
> Le front pâli du rêve où mon esprit s'obstine,
> Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art,
> Et le serrant en mains, ainsi qu'un étendard,
> Je me l'imprimerai si fort sur la poitrine
> Qu'au travers de ma chair il marquera mon cœur.
>
> Car il ne reste rien que l'art sur cette terre
> Pour tenter un cerveau puissant et solitaire
> Et le griser de rouge et tonique liqueur.
>
> (« Aux Moines » (II), v. 1-16)

---

33. Cette variante introduite à partir de 1895 représente un changement d'optique considérable car, en supprimant la référence picturale, Verhaeren fait du réel le référent du poème quand la première version induisait un dialogue de deux visions d'art.
34. « Mon art » : transcription autographe du poème au verso du faux-titre de l'exemplaire n° 25 sur Hollande, dédicacé « Au très cher et brave Émile Van Arenbergh, son vieux Ém. Verhaeren ». Publication posthume dans *Le Flambeau*, 1926, III, p. 201-202.
35. Voir Jacques MARX, *op. cit.*, p. 112.

La construction d'un mythe

Pour décoder cet art poétique, il n'est pas inutile de le replacer dans le contexte de l'émergence symbolique de la Belgique fraîchement indépendante.

Comme l'ont pertinemment mis au jour de récents travaux sur les fantasmes identitaires de la jeune nation [36], l'analyse ne peut ignorer la prégnance d'un premier mythe historique : l'ancrage valorisant dans l'histoire des Pays-Bas du XVIe siècle – une fascination motivée par la notion gratifiante de résistance à une occupation étrangère et par le renvoi aux derniers feux d'une époque où les Flandres pouvaient passer non seulement pour un pays de cocagne mais, ajouterons-nous, pour un espace atypique aussi propice à l'opulence profane qu'aux épanchements mystiques. Ce mythe historique trouve des points d'articulation significatifs avec le mythe de la Flandre picturale élaboré par les Romantiques français dans le souci de maîtriser « l'inquiétante étrangeté » de leurs voisins du Nord [37]. Superposé à eux, le concept de l'« âme belge » formalise la synthèse des génies germanique et latin, avec pour corollaire souvent importun un questionnement irrépressible sur la langue.

Ceci posé, il est manifeste que les deux recueils par lesquels le jeune Verhaeren affirme sa signature de poète brassent de façon originale toutes les modalités de cette définition.

Les Flamandes (1883)

Si le premier recueil de Verhaeren inscrit sa temporalité dans un passé glorieux largement révolu, il n'élit significativement ni la Flandre des ducs de Bourgogne ni celle de Charles Quint. C'est dans le XVIIe siècle

36. Voir en particulier Marc Quaghebeur, « Éléments et évolution du mythe national dans les lettres belges de langue française », dans *L'Année francophone internationale*, n° 14, 2005, p. 337-342.
37. Il permet, en effet, aux Français d'intégrer avec sérénité une différenciation idéologique inattendue dans le cadre d'une étroite parenté linguistique ; aux Belges, de masquer par la somptuosité picturale la disparate historique et l'insécurité linguistique. Cf. Marc Quaghebeur, *ibid.*, et H. Van der Tuin, *Les Vieux Peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Nizet, 1953.

troublé qu'il prend ses marques, en repoussant la figure emblématique et solaire de Rubens à l'horizon de son recueil [38] et en choisissant pour premiers référents les adeptes d'une forme picturale de légitimité récente : les peintres de genre, Jan Steen (1626-1679), Joos Van Craesbeek (1605-1654/1661), Richard Brakenburgh (1650-1702), David Teniers (1610-1690), Cornelis Dusart (1660-1704) et autres Adriaen Brouwer (1605-1638) [39]. Ce choix appelle plusieurs commentaires.

Peinture et poésie : éloge d'un genre décrié

La sécularisation des sujets picturaux fut, comme on le sait, relativement tardive. La promotion de la scène de genre dans le champ artistique du XVIe siècle transgressait dès lors un double tabou : l'hégémonie de l'art sacré et la hiérarchie des genres, qui avait substitué les dieux de la mythologie profane aux figures sacrées de la religion. Rien d'étonnant à ce que les tableaux de mœurs s'affranchissent lentement des inféodations idéologiques de toute nature et s'imposent d'abord comme des mises en garde à valeur morale, en lien manifeste avec la crise spirituelle engendrée par la Réforme [40]. Au XVIIe siècle, par contre, le genre s'est totalement émancipé, prenant avant tout valeur décorative et offrant à une bourgeoisie ébranlée par les guerres et les pillages, la représentation euphorisante des plaisirs de la vie à travers les kermesses et les ripailles innocentes du menu peuple. L'idéalisme n'est évidemment pas mort : dans le « paradis sur terre » dont on continue à faire réputation aux Dix-Sept Provinces, les étourdissements festifs démesurés de la bourgeoisie sont dramatiquement proportionnels aux dévastations subies par la paysannerie laborieuse [41]. Il n'empêche : le nouveau genre s'applique à rompre avec les codes de la bienséance aristocratique au profit de la spontanéité quotidienne, des sujets populaires

38. On observera que c'est également un *Rubens* qui clôt ses monographies sur l'art (Bruxelles, Van Oest, 1910). Voir fig. 1 et 2.
39. Voir fig. 6-9.
40. Les Allemands les nomment d'ailleurs *Warnungstafeln*, cf. Francine-Claire LEGRAND, *Les Peintres flamands de genre au XVIIe siècle*, Bruxelles, Meddens, 1963, p. 10.
41. Lorsque Philippe II a reçu en héritage les 17 provinces, « on disait partout de ce pays qu'il était le paradis sur terre », cité par Francine-Claire LEGRAND, *ibid.*, p. 236-367. Edmond Picard reproche d'ailleurs à Verhaeren de mettre en scène des Flamandes de peintres et non les Flamandes de la vie, cf. Jacques MARX, *op. cit.*, p. 131.

et de la représentation collective [42]. Le jeune poète n'aurait pu trouver meilleur cadre pour rejoindre conjointement l'idéal parnassien de l'art pour l'art et l'esprit de la tranche de vie naturaliste : les coloristes virtuoses « qui faisaient des chefs-d'œuvre entre deux soûleries » (« Les Vieux Maîtres », v. 84) peignent le monde qui se présente à leurs yeux et dont ils sont, sans retenue, partie prenante.

Une faim de chair fraîche

Il faut dire que les petits maîtres de la peinture flamande et hollandaise jouissent d'une extrême faveur commerciale à l'époque, au grand dam des décadents qui en méprisent le caractère bourgeois. À côté des intérieurs hollandais reluisants et tranquilles, offrant au conformisme bienséant la projection d'un monde sans arrière-pensée, les scènes de truandailles des peintres flamands ont su s'imposer par le biais ambigu d'une interprétation satirique aux sous-entendus moralisateurs et de formats réduits, en concorde avec la modestie de leurs ambitions. Comme Lemonnier avant lui, et dans la lignée des naturalistes, Verhaeren surfe sur cette vogue, en inversant les motifs de séduction.

Prenant explicitement le relais d'une tradition médiévale valorisée depuis le Romantisme [43], le jeune homme interprète positivement l'éloge d'une vie de bohème sans entrave, tout à l'assouvissement des désirs de la vraie vie et relance le mythe de la santé rustique, charnelle et de plein air contre les affadissements citadins décadents [44]. Bien plus, il annoblit son sujet en le coulant dans la forme littéraire la plus codée,

---

42. Brouwer est presque le seul à avoir représenté crûment la condition du peuple. Gueux lui-même, il fut le peintre des gueux, des évasions par l'alcool et le tabac, ces « paradis artificiels » à la portée des pauvres. Cf. Francine-Claire LEGRAND, *ibid.*, p. 240. Voir aussi Édith GREINDL *et alii*, *L'Âge d'or de la peinture flamande*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1989, p. 71.
43. Un geste que semblent vouloir légitimer les vers sur Rabelais de la chute originelle du poème (« Les Vieux Maîtres », version A). Ces vers seront supprimés des éditions ultérieures quand Verhaeren se sera affranchi du besoin d'un parrainage français. L'allusion était d'autant plus maladroite qu'elle paraissait emprunter au père de Gargantua le ferment de la truculence flamande ; elle relayait, en fait, le propos déjà tenu par Charles De Coster. Cf. Marc QUAGHEBEUR, « Le XVIe siècle, un mythe fondateur de la Belgique », dans *Textyles* « La Belgique avant la Belgique », n° 28, p. 30-45.
44. Sur ce sujet, on consultera avec profit l'article de Laurence BROGNIEZ, « Dévorer des yeux : les écrivains belges dans les "cuisines" de la peinture », dans *Textyles*, « Les Mots de la faim : les écrivains et la nourriture », 2003, p. 20-32.

la poésie, et ce, dans sa forme versifiée la plus noble : l'alexandrin. Le geste est doublement provocateur, d'un point de vue moral, évidemment, par l'inconvenance du sujet à l'heure du triomphe de la bourgeoisie collet-monté, et d'un point de vue littéraire par la souillure de la forme la plus solennelle de la langue française.

L'évocation de Rubens, « le peintre de la joie », participe de ce mouvement provocateur. Réhabilité par les Romantiques au terme de l'interminable querelle qui opposa partisans de la couleur et inconditionnels du dessin, l'artiste est à la mode : de Baudelaire à Huysmans, sans oublier Taine et Gautier, sa démesure titanesque fascine. Verhaeren annoblit l'art des petits maîtres en l'interprétant dans la même perspective que la production prestigieuse du génial anversois. Et à cet égard, son habileté est grande. Comme le dévoilent les dessous de l'édition critique, le poème « Aux Flamandes de Rubens » était originellement prévu à l'initiale du recueil jusqu'à ce qu'un remaniement de dernière minute conduise le poète à résilier l'hyperbole dédicatoire en reportant plutôt son apostrophe en guise d'épilogue. Les éditions suivantes, on l'a dit, forcent même le trait en effaçant la référence rubénienne explicite par le biais d'un générique « Aux Flamandes d'autrefois ». Le nom du maître n'apparaît pas davantage dans le poème « Art flamand », dont les héroïnes « reines, déesses, / ou nymphes [...] / grasses, nues, Toutes charnelles » (v. 5-6, 13-14 et fig. 2), courtisées par les Sylvains et les Silènes lui adressent pourtant un hommage appuyé [45]. Centré sur le

45. Verhaeren dira, par ailleurs, dans sa monographie sur le peintre tout le bien qu'il pense de *L'Enlèvement des filles de Lysippe* ou du *Cortège de Silène*, cf. Émile VERHAEREN, *Pierre-Paul Rubens*, Bruxelles, Van Oest & cie, 1910, repris dans *ÉsA*, p. 938-939. L'absence de référence explicite à Jacob Jordaens, le célèbre disciple de Rubens, souvent cité comme une figure emblématique, semble exacerber cet effet de tension entre talents émergents et célébrité avérée. Dès 1879, en effet, Verhaeren fait part à Van Arenbergh de son souhait de « mettre, dans ces différentes poésies que m'inspirent les Flandres, la santé plantureuse, la vie grasse que Jordaens a si adorablement mise en relief dans son œuvre tout entière. Qui dit flamand, dit goulu, épais, voluptueux. Voilà pourquoi je trouve ma poésie "Aux Flamandes", que tu connais, ma meilleure élucubration poétique. » Il poursuivra cet éloge du peintre dans son article monographique sur A.J. Heymans : Jordaens « le colossal artiste qui rêva sa Flandre épique et sensuelle, pour en magnifier les instincts en tons fauves et rouges ! C'est lui le vrai et débordant maître flamand, c'est lui, dont le métier plantureux et sanguin, seul, a été assez triomphant et large pour traduire toutes les opulences de la graisse, toutes les noces du ventre, tous les fastes de la chair. Ses œuvres suintent le beurre, le lait, le lard, la mangeaille luisante et épaisse. Ses femmes sont pâture fleurie où les mâles se repaissent ; ses hommes, dont les bras ont la vie noueuse des chênes, étalent leurs

thème de la ripaille, le texte ne mentionne pas plus la célèbre *Kermesse* maintes fois admirée dans la salle des Flamands du Louvre (fig. 1). Le stratagème fonctionne admirablement : l'œuvre rubénien se dessine si fort en creux que le grand maître baroque hante véritablement l'ensemble du texte verhaerenien grâce à la seule puissance évocatrice du verbe poétique. L'hommage conclusif se justifie avec un naturel parfait, dans la plus étroite connivence. Il parachève la mise en abyme de l'entrée en littérature d'une jeune génération bien décidée à rivaliser d'égal à égal avec les maîtres patentés.

L'éloge du baroque

Le choix de l'ère baroque – avec sa sensualité, ses excès, sa passion du mouvement et du déséquilibre – est tout aussi pertinent.

D'un point de vue thématique d'abord, quand foisonnent des ors et des rouges que n'aurait pas reniés Jordaens ; quand une sorte de solarisation permanente métamorphose le paysage :

> Quatre fossés couraient autour de l'enclos. Or,
> Quand le soleil de mai, brûlant l'air de ses flammes,
> Sabrait leur eau dormante avec toutes ses lames,
> La ferme s'allumait d'un encadrement d'or. (« L'Enclos », v. 1-4)

Toute raison abolie, la précellence revient aux sens, débridés par une force qui les dépasse et qui balaie les frontières génériques. Ruts bestiaux, sommeils torpides : comme en ce XVIIe siècle où l'univers s'est trouvé brutalement décentré, le sujet verhaerenien a perdu sa place hégémonique dans un univers de forces auxquelles obéissent comme lui animaux et éléments de la nature. Cette indistinction des frontières entre l'humain, l'animal et la nature, sous la pression impérieuse d'une énergie de portée cosmique, est récurrente : magnifiée, notamment, dans la sieste inoubliable de Kato,

---

torses comme des orgueils ; ses enfants, tout imbibés et gonflés de pâtée, sont des paquets de santé molle ; ses animaux cyniques, ses satyres allumés, ses nymphes en folie jettent à travers son œuvre entier comme une odeur de rut panique et grandiose, dont aucun maître n'a donné une plus soûlante et plus lubrique sensation » (*La Société nouvelle*, juin 1885, dans *ÉsA*, p. 182-183).

Le pacage, de sa flore lourde et charnelle,
Encadre la dormeuse à souhait : comme en lui,
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle
Et leur paix lourde en son œil luit. (« La Vachère », v. 13-16)

elle se retrouve dans les croquis paysagers, quand les murs d'une ferme semblent pousser comme des herbes,

À voir la ferme au loin monter avec ses toits,
Avec ses colombiers et ses meules en dômes,
Et ses greniers coiffés de tuiles et de chaumes,
Avec ses murs carrés, avec ses pignons droits
(« La Ferme », v. 1-4)

et que le meuglement des bœufs, le linceul du brouillard accompagnent l'agonie du soir :

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir – infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.
(« L'Abreuvoir », v. 12-14)

C'est elle aussi, qui pousse l'écriture à d'audacieux enjambements :

De partout sort le flot des germes fécondants,
Condensés en nuage épaissi de poussières
Et qui descend baigner d'amour les blés ardents.
On croirait voir fumer de géantes braisières,

Des débris d'incendie encor chauds. Chaque arpent,
Chaque tige entr'ouverte est entourée et prise,
Des vibrions en font l'assaut, éperdument,
Et l'union se fait en des moiteurs de brise.
(« Les Plaines », v. 69-76)

À l'image du dessin de Rubens qui réalise « la fusion du mouvement dans l'espace » [46], l'écriture verhaerenienne rejette le calme et l'immobilité comme autant de synonymes d'un statisme malséant ; un rythme unique entraîne tous les éléments de son poème, telle la ligne de force qui synthétise l'ensemble de l'œuvre baroque [47]. Si l'horizontalité

46. Émile VERHAEREN, *Pierre-Paul Rubens*, *op. cit.*, p. 942.
47. Léo VAN PUYVELDE, « Introduction », dans *Le Siècle de Rubens*, Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, 1965, p. XXVII.

domine, elle n'a rien d'apaisant : sous la pression d'une insoutenable exaspération de vie, l'univers des *Flamandes* enfle démesurément [48]. Servie par l'allongement des vers et des mots (la dépense hardie des adverbes en -ment n'est pas inconsidérée), par l'étirement du regard de gauche à droite, (de « ici » à « là-bas », « partout »), par la multiplication des anaphores, la vision se veut universelle et sans fin – une hantise bien en phase avec le questionnement sur l'infinitude qui obsède le XVIIe siècle [49].

D'un point de vue structurel, par ailleurs, le recueil rencontre d'autant plus aisément ce génie du déséquilibre propre à l'esthétique baroque que dès ses prémisses, l'œuvre a pris définitivement la dynamique paradoxale pour moteur. Le dualisme inhérent à la poétique verhaerenienne n'est jamais facteur de stabilité ; au contraire, il propulse la pensée en avant d'elle-même. Ainsi, alors que mouvements, bouillonnements, enflures concourent sans discontinuer à l'affolement sensuel des *Flamandes*, en quelques endroits, soudain, cette jubilation matérialiste s'exaspère au point de s'altérer. Négativement, en se teintant de morbidité :

Alors brûlés aussi par le rut et l'alcool,
Le sang battant leur cœur et leurs tempes blêmies,
Le gosier desséché de spasmes étouffants,
Et cherchant à tâtons leurs femmes endormies,
Eux, les fermiers, les vieux, font encor des enfants.
(« Les Paysans », v. 210-214)

Positivement, en se spiritualisant étrangement :

Lorsque l'immense amour dans les cœurs se décharge,
Lorsqu'ils s'enflent, au souffle intense de la chair,
Comme s'ouvre la voile aux rages de la mer,
Aux assauts redoublés d'un vent qui vient du large ;

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,
Vos beaux yeux semés d'or, votre gorge fleurie,
Nous vous magnifions, femmes de la patrie
Qui concentrez en vous notre Idéal charnel.
(« Aux Flamandes d'autrefois », v. 17-24)

---

48. Voir David GULLENTOPS, *op. cit.*, p. 13-51.
49. Benito PELEGRIN, *Figurations de l'infini. L'âge baroque européen*, Paris, Seuil, 2000.

Clore *Les Flamandes* sur pareil oxymore, c'est, avouons-le, ouvrir déjà la page de garde des *Moines*. Qu'y voir d'autre, en effet, que le mur d'une impasse platonicienne qui conduit le poète à reprendre son parcours à rebours : renonçant à la chair et cuirassant son âme, il traquera désormais l'idéal du côté de l'esprit, comme Fernand Khnopff le synthétise admirablement dans son dessin de 1889 *Avec Verhaeren. Un ange* (fig. 18) [50].

Les Moines (1886)

Remontant cette fois jusqu'à l'époque des grandes figures gothiques, Verhaeren déploie l'épopée des cœurs brûlés par la passion divine.

Revalorisation d'un cliché

La mode picturale des sujets monastiques qui suscite, au Salon de Paris de 1884, l'exclamation de Verhaeren [51] ne marque pas innocemment un retour de la thématique du sacré à l'époque de l'autonomisation des sphères artistique et littéraire. Le besoin accru de légitimité ravive des *topoï* romantiques assoupis mais pas morts. Et ce bénéfice est évidemment plus significatif en Belgique qu'ailleurs. À cette lumière, on comprend, en effet, que le second recueil poétique de

---

50. Signalons au passage l'intérêt d'un autre peintre, Johan Thorn Prikker, pour le recueil des *Moines*, qui lui inspirera en 1894 plusieurs esquisses et dessins, parmi lesquels : *Moine épique* (plume, encre, craie noire et crayon sur parchemin, 98 x 72,8 cm, Utrecht, Centraal Museum) ; *Esquisse pour le Moine épique* (crayon sur papier, 47,4 x 34,7 cm, Otterlo, Rijksmuseum Kröller-Müller) ; *Moine sauvage* (plume sur parchemin, 98 x 70 cm, La Haye, Haagse Gemeentemuseum) ; *Esquisse pour le Moine sauvage* (crayon sur papier brun, La Haye, coll. H. P. Bremmer). Un très vif merci à Fabrice van de Kerckhove pour cette piste à explorer.
51. « Aujourd'hui ce qui domine l'esprit des artistes, c'est le moine. Y en a-t-il ! De bruns, de noirs, de blancs, de gris ! Et les légendes les plus hirsutes encombrent les catalogues pour expliquer cette lâchée énorme de capucinières. Au surplus, on comprend cette mode. Rien n'est plus superbe et plus sculptural et plus caractéristique à peindre que le moine. Couvrant de son manteau gothique toutes les poésies du passé, il se dresse, les mains pleines, devant nos imaginations bizarres. Il est l'être miraculeux, étrange, hantant. Il vit seul dans sa niche de roc, il parle aux forêts et aux fontaines, il crie aux oiseaux sa faim et les bêtes lui apportent pâture, il est tantôt effrayant, tantôt serein, tantôt despote, tantôt paisible. Il marche comme une lumière dans les sentiers de Dieu » (*Le National belge*, 16 mai 1884, repris dans *ÉsA*, p. 148).

l'auteur des *Flamandes* ne prend appui sur le cliché porteur de la Flandre mystico-sensuelle que pour mieux exalter une vision de l'art susceptible d'aviver le capital symbolique de la littérature nationale.

Il suffit pour s'en convaincre de porter attention aux formes poétiques choisies : invocations, litanies, béatitudes relèvent d'une rhétorique du sacré qui exacerbe cette fois (à l'inverse de ce qui s'opère dans *Les Flamandes*) les potentialités de la versification en alexandrin [52]. Malgré tout, cette sacralisation de la parole poétique ne s'inscrit plus dans l'imagerie aristocratique du poète béni des dieux telle que la cultivèrent les Romantiques. L'identification du poète et du moine (« Les poètes, venus trop tard pour être prêtres », p. 239), la sacralisation du geste artistique, passent par le sursaut d'orgueil d'une rébellion contre le divin, celle des grandes figures indomptables qui ont guidé la prise de conscience de la mort de Dieu.

Sans doute la première représentation de la religion qui hante le texte est-elle celle d'une religion qui « pénitentialise » l'existence humaine pour unir l'homme à la douleur christique et dont le dolorisme hyperbolique établit un « vaste réseau d'échanges avec le divin dans une solidarité des hommes (vivants et morts), des choses et du temps » [53]. Cette religiosité-là, Verhaeren à la fois la valide et la rejette [54]. Son hommage aux figures sacrificielles de l'histoire monastique, sa fascination pour la dévotion patiente et obstinée des pélerinages expiatifs, ont beau être portés par le souffle d'une versification hugolienne, le couperet de vers comme celui-ci ne tranche pas en leur faveur :

> Le sang frappe l'autel et sur terre s'épanche,
> Il rougit la splendeur des murs éblouissants,
> Mais quoi qu'ils aient souffert depuis dix-huit cents ans,
> L'hostie est demeurée implacablement blanche.
>
> (« Vision », v. 33-36)

---

52. On soulignera aussi la prégnance du génitif hébraïque (complément déterminatif abstrait d'un substantif concret), procédé caractéristique de la rhétorique biblique. Cf. Joseph PEETERS, *op. cit.*, p. 60-61.
53. Cf. Christian BERG, « Huysmans et les Primitifs flamands », dans André GUYAUX, Christian HECK et Robert KOPP, *Huysmans. Une esthétique de la décadence*, Actes du colloque de Bâle, Mulhouse et Colmar (5, 6 et 7 novembre 1884), Genève-Paris, Slatkine, 1987, p. 250-251.
54. « Dans mes *Moines*, il y a des pages de regret et si je ne trouvais pas la chose banale, j'accentuerais davantage ce mélancolique regret de n'être plus croyant », *Lettres à Georges Khnopff*, *op. cit.*, 18 mai 1886.

L'orgueil qui brûle l'Hérésiarque et ses frères de révolte d'un feu inextinguible est autrement plus exaltant. Toute la fougue juvénile verhaerenienne s'y projette. On peut dire fougue car si les héros de ces poèmes empruntent la raideur des plis de leurs soutanes aux grands moines de Zurbaran ou de Ribeira, admirés par Verhaeren [55], les élans de leur âme tourmentée sont bien plus proches des Primitifs allemands que le poète vient à peine de découvrir et qui le troublent comme ils troubleront Huysmans après lui [56], Matthias Grünewald en tête (fig. 14) :

> Eux seuls, parmi ces temps de grandeur outragée,
> Ont maintenu debout leur âme ensauvagée ;
>
> Leur esprit, hérissé comme un buisson de fer,
> N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer ;
>
> Ils n'ont jamais compris qu'un Dieu porteur de foudre
> Et cassant l'univers que rien ne peut absoudre
>
> Et de vieux Christs hagards, horribles, écumants,
> Tels que les ont grandis les peintres allemands,
>
> Avec la tête en sang et les mains larges ouvertes ;
> Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes ;
> [...]
>
> (« Moine sauvage », v. 11-20)

Du baroque au gothique, le chemin du symbolisme

Une fois de plus, le parallélisme des deux recueils est notable. En terme de complémentarité d'abord. *Les Flamandes* exaltaient des tranches de vie collective ; le deuxième recueil s'attache surtout aux sursauts individuels. Les poèmes de 83 déployaient leur énergie le long d'axes horizontaux, matérialistes et obstinés ; ceux de 86 étirent leur

55. Verhaeren cite Ribeira comme référence dès le Salon de Paris de 1882. Le nom de Zurbaran apparaît à ses côtés deux ans plus tard, à la même occasion, mais on sait que le poète le compte parmi ses maîtres de prédilection au Louvre (voir fig. 15).
56. Sur ce sujet, lire Christian HECK, « Grünewald et le culte des Primitifs septentrionaux chez Huysmans », *op. cit.*, p. 271-284.

long pèlerinement selon d'inlassables verticales spiritualistes [57]. En terme de similitude, ensuite. Car, la force sans frein qui pousse les gens au-delà d'eux-mêmes anime aussi irrépressiblement le mouvement des choses.

À cet égard, le recueil est bien plus ambigu qu'il n'y paraît et peut-être est-ce cela qui lui vaudra un certain désamour de son auteur. En effet, à côté des figures complexes – profil de marbre et cœur de feu – dressées en doubles contrastés des protagonistes enfiévrés des *Flamandes*, le réseau des métaphores et des personnifications qui unifie ce que nous serions tentée d'appeler les « poèmes-natures mortes » et les « poèmes-paysages » ne fonctionne plus désormais comme une amplification cosmologique des passions humaines. Ces poèmes trament, au contraire, un vaste système de correspondances, d'harmonie universelle, qui tranche avec l'exaspération passionnelle du monde des humains. On y retrouve – marquée par un signe inverse mais toujours aussi prégnante – la confusion de tous les ordres du cosmos, les arbres et les hommes, les astres et les plantes, le ciel et la terre, qui particularisait déjà les paysages atmosphériques des *Flamandes*.

> Ces arbres vont – ainsi des moines mortuaires
> Qui s'en iraient, le cœur assombri par les soirs,
> Comme jadis partaient les longs pénitents noirs,
> Pèleriner au loin vers d'anciens sanctuaires.
>
> Et la route montant et tout à coup s'ouvrant
> Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines,
> À voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,
> On dirait qu'ils s'en vont, ensemble, et tous en rang,
>
> Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence ;
> Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,
> Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,
> Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.
>
> (« Soir religieux », v. 9-20)

Les affinités bien connues entre la cosmologie gothique – un monde clos où tout est signe – et l'univers symboliste – tissé de correspon-

57. On attirera surtout l'attention sur la multiplication des mouvements ascendants et sur la récurrence de l'image du moine érigé comme une tour ou un phare – une image dont le poète se resservira d'ailleurs dans *Le Cloître*, bien des années plus tard.

L'orgueil qui brûle l'Hérésiarque et ses frères de révolte d'un feu inextinguible est autrement plus exaltant. Toute la fougue juvénile verhaerenienne s'y projette. On peut dire fougue car si les héros de ces poèmes empruntent la raideur des plis de leurs soutanes aux grands moines de Zurbaran ou de Ribeira, admirés par Verhaeren [55], les élans de leur âme tourmentée sont bien plus proches des Primitifs allemands que le poète vient à peine de découvrir et qui le troublent comme ils troubleront Huysmans après lui [56], Matthias Grünewald en tête (fig. 14) :

> Eux seuls, parmi ces temps de grandeur outragée,
> Ont maintenu debout leur âme ensauvagée ;
>
> Leur esprit, hérissé comme un buisson de fer,
> N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer ;
>
> Ils n'ont jamais compris qu'un Dieu porteur de foudre
> Et cassant l'univers que rien ne peut absoudre
>
> Et de vieux Christs hagards, horribles, écumants,
> Tels que les ont grandis les peintres allemands,
>
> Avec la tête en sang et les mains larges ouvertes ;
> Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes ;
> [...]
>
> (« Moine sauvage », v. 11-20)

Du baroque au gothique, le chemin du symbolisme

Une fois de plus, le parallélisme des deux recueils est notable. En terme de complémentarité d'abord. *Les Flamandes* exaltaient des tranches de vie collective ; le deuxième recueil s'attache surtout aux sursauts individuels. Les poèmes de 83 déployaient leur énergie le long d'axes horizontaux, matérialistes et obstinés ; ceux de 86 étirent leur

55. Verhaeren cite Ribeira comme référence dès le Salon de Paris de 1882. Le nom de Zurbaran apparaît à ses côtés deux ans plus tard, à la même occasion, mais on sait que le poète le compte parmi ses maîtres de prédilection au Louvre (voir fig. 15).
56. Sur ce sujet, lire Christian HECK, « Grünewald et le culte des Primitifs septentrionaux chez Huysmans », *op. cit.*, p. 271-284.

long pèlerinement selon d'inlassables verticales spiritualistes[57]. En terme de similitude, ensuite. Car, la force sans frein qui pousse les gens au-delà d'eux-mêmes anime aussi irrépressiblement le mouvement des choses.

À cet égard, le recueil est bien plus ambigu qu'il n'y paraît et peut-être est-ce cela qui lui vaudra un certain désamour de son auteur. En effet, à côté des figures complexes – profil de marbre et cœur de feu – dressées en doubles contrastés des protagonistes enfiévrés des *Flamandes*, le réseau des métaphores et des personnifications qui unifie ce que nous serions tentée d'appeler les « poèmes-natures mortes » et les « poèmes-paysages » ne fonctionne plus désormais comme une amplification cosmologique des passions humaines. Ces poèmes trament, au contraire, un vaste système de correspondances, d'harmonie universelle, qui tranche avec l'exaspération passionnelle du monde des humains. On y retrouve – marquée par un signe inverse mais toujours aussi prégnante – la confusion de tous les ordres du cosmos, les arbres et les hommes, les astres et les plantes, le ciel et la terre, qui particularisait déjà les paysages atmosphériques des *Flamandes*.

> Ces arbres vont – ainsi des moines mortuaires
> Qui s'en iraient, le cœur assombri par les soirs,
> Comme jadis partaient les longs pénitents noirs,
> Pèleriner au loin vers d'anciens sanctuaires.
>
> Et la route montant et tout à coup s'ouvrant
> Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines,
> À voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,
> On dirait qu'ils s'en vont, ensemble, et tous en rang,
>
> Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence ;
> Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,
> Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,
> Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.
>
> (« Soir religieux », v. 9-20)

Les affinités bien connues entre la cosmologie gothique – un monde clos où tout est signe – et l'univers symboliste – tissé de correspon-

57. On attirera surtout l'attention sur la multiplication des mouvements ascendants et sur la récurrence de l'image du moine érigé comme une tour ou un phare – une image dont le poète se resservira d'ailleurs dans *Le Cloître*, bien des années plus tard.

dances – sont anticipées étrangement dans les vers de Verhaeren [58]. Et comme à son insu, tant le « monument d'or » auquel il continue de rêver semble orgueilleusement raide et tristement opaque au sein de la mouvante symbiose universelle. Pour que la figure sacralisée du poète endosse pleinement l'héritage du Dieu mort en manifestant la continuité de l'ancienne et de la nouvelle foi, il lui faudra violenter un moi autistique et solitaire : ce sera le travail de la trilogie noire…

Des transpositions

On se croirait au Musée d'art ancien, avait bien saisi Rodenbach. « Ici tes *Vieux Maîtres* sont un glorieux pendant à la *Cuisine grasse* de Jean Steen. […] Là, ton *Abreuvoir* est un petit Dusart ; tes *Plaines flamandes* évoquent un Ruysdael. […] Plus loin, le panneau final des *Paysans* semble avoir été brossé par Teniers. » [59]

Après avoir souligné la pertinence des choix esthétiques mis en œuvre par Verhaeren, un coup d'œil sur le mode de fonctionnement de ses transpositions n'est pas inutile. Il diffère d'ailleurs dans les deux recueils.

La galerie d'art des *Flamandes*

Dans les *Flamandes*, nous avons percé à jour un premier jeu purement nominal. Les références plasticiennes ne s'en tiennent évidemment pas là, si l'on en juge par les indices semés subrepticement au fil du recueil.

La confrontation des poèmes, des textes de critique d'art et des œuvres picturales connues de Verhaeren, qu'elles soient baroques ou contemporaines, conduit à penser que les mécanismes de transposition sont multiples, subtilement agencés, et que le poème inaugural, « Les Vieux Maîtres », est investi d'un rôle programmatique spécifique dans l'économie intertextuelle du recueil.

---

58. Mais très clairement si l'on se prend à songer aux paysages nocturnes d'un Degouve de Nuncques ou à l'âme des choses de Xavier Mellery : œuvres postérieures aux vers de Verhaeren, mais étrangement proches…
59. Georges Rodenbach, « Étude, "Les Flamandes", par É. V. », dans *Journal des gens de lettres belges*, n° 9, 1-3-1883, p. 65-68. Cité par Jacques Marx, *op. cit.*, p. 133.

Comment ne pas reconnaître, en effet, dans l'étal de victuailles décrit par ces vers initiaux, les toiles plantureuses des « nature-mortiers » admirés par l'écrivain lors de l'Exposition néerlandaise présentée à Bruxelles au printemps 1882 et valorisés de façon polémique au regard de l'aboulie des artistes contemporains :

> On prend vraiment en pitié, nos nature-mortiers modernes, à voir avec quelle fougue, quelle main, quel succès, les vieux artistes traitaient les amas de viande et de fruits. Les nôtres, à peine osent-ils remplir de petites tables.
> Ici, à l'exposition d'art ancien, ce sont des étalages, des montres tout entières, des profusions de victuailles, allumées de tons chauds, braisillants, glorieux. [...] C'était l'abondance, le déversement, l'entassement énorme, qui rendaient ces tableaux vraiment artistiques et flamands. On y voyait des promesses de mangeaille, ils servaient de greniers aux goinfreries des Teniers et des Steen, on les admirait pour le même motif, qu'on goûtait les *Kermesses* et les *Cuisines grasses*. Aujourd'hui, devant les natures-mortes on a des tentations de faire la petite bouche. [60]

Les points d'accroche du commentaire critique et du poème sont manifestes : parallélisme lexical (« vieux artistes » / « vieux maîtres », « entassement » / « s'entassent », « goinfrerie » de part et d'autre) ; parenté des tonalités (« braisillant » / « incendies ») ; référence explicite à deux titres de tableaux, dont le poète garde opportunément mémoire en campant sa propre scène : les « *Kermesses* » qui servent de générateur textuel aux « Vieux Maîtres », aux « Paysans », et aux « Truandailles » [61] et *La Cuisine grasse* de Jan Steen (fig. 5), dont le poème transpose l'amoncellement démesuré par ses énumérations en asyndètes [62] et que le critique détaille par ces mots :

---

60. Et de poursuivre quelques lignes plus loin : « Ces bouffons rappellent les dessins de Rabelais ». Le compte-rendu s'étend sur trois livraisons du *Journal des Beaux-Arts et de la Littérature* : 31 mars 1882, 15 avril 1882, 17 mai 1882. L'extrait cité date d'avril. Cf. É. V., *ÉsA*, p. 42-43.
61. Celles de Teniers et de Steen, explicitement, mais aussi celles de leurs commensaux – tous en ont commis au moins une – sans compter, nous l'avons vu, la plus vaste et la plus célèbre d'entre elles, celle de Rubens (voir fig. 1, 6 et 8).
62. « Dans les bouges fumeux où pendent des jambons, / Des boudins bruns, des chandelles et des vessies, / Des grappes de perdrix, des grappes de dindons, / D'énormes chapelets de volailles farcies, / Tachant de leur chair rose un coin du plafond noir » (« Les Vieux Maîtres », v. 1-5).

> Quelle superbe illustration pour *Pantagruel* que la *Cuisine grasse*. Tripes, boudins, échafaudages de pains, poulets énormes, cochons d'Inde rôtissant, et partout, bouches débordantes, mains pleines de mangeaille, joues bouffies, avec des enfants goulus autour des pots et des assiettes, hommes et femmes, trognes de buveurs et de commères, chantant à gosier rouillé, en dépit des rappels à la mesure d'un racleur de violon (*ÉsA*, p. 40).

On retrouve même la référence à Rabelais dans la conclusion de la version originale du poème :

> Tous réunis en joie et levant coude et verres,
> Répercutant au Nord, en pays néerlandais,
> À travers la fumée épaisse des batailles
> Le rire large ouvert de François Rabelais,
> Maître des grands repas et des grosses mangeailles.
> (« Les Vieux Maîtres », en A, cf. « Appendice II »)

Le mécanisme de la transposition ayant été dévoilé par Verhaeren à partir de références ostensibles, le lecteur se pique vite au jeu, cherchant, dans la foulée, l'allusion à *La Cuisine maigre* [63], une œuvre du même artiste commentée quelques lignes plus loin dans l'article. Le poème « Les Paysans » rencontre son désir par une transposition essentiellement factuelle et narrative, mais où les enjambements de la versification miment symboliquement l'art de faire beaucoup avec peu :

> La cuisine présente un aspect désolant :
> On soupe dans un coin, toute une ribambelle
> D'enfants sales gloutonne aux restes d'un repas ;
> Des chats osseux et roux lèchent des fonds d'écuelles ;
> Des coqs tintent du bec contre l'étain des plats ;
> L'humidité s'attache aux murs lépreux ; dans l'âtre,
> Quatre pauvres tisons rassemblent leur maigreur,
> Et répandent à peine une clarté rougeâtre.
> (« Les Paysans », v. 78-85)

À côté de ces exemples transparents, c'est parfois le caractère insolite d'un détail qui aiguillonne la curiosité, motive un retour aux *Écrits sur l'art* [64], et permet de relier *Le Roi boit* de Steen (fig. 4) – « comme toujours

---

63. Huile sur panneau, 69,7 x 92 cm, *ca* 1650. Ottawa, National Gallery of Canada.
64. *ÉsA*, p. 40 : « On peut étudier Steen dans un tableau luxuriant de couleurs : *Le Roi boit*. La scène est comme toujours animée de personnages grotesques coiffés de marmites et de paniers, raclant les grils avec des cuillères et des tisonniers. Ces bouffons

anim(é) de personnages grotesques coiffés de marmites et de paniers, raclant les grils avec des cuillères et des tisonniers » – à une scène quelque peu saugrenue :

> Les uns, Brauwer et Steen, se coiffent de paniers,
> Brakenburgh cymbalise avec deux grands couvercles,
> D'autres raclent les grils avec les tisonniers
> (« Les Vieux Maîtres », v. 61-63)

Ceci dit, le cas des « Vieux maîtres » se veut apparemment emblématique car, examinées à la même aune, les références aux autres maîtres flamands cités nommément – Rubens compris – semblent moins littérales que connotatives. Giraud l'avait bien acté, en ajoutant Jordaens à l'inventaire explicite de Verhaeren :

> Déjà les vieux maîtres flamands, à cette table croulant de rouges viandes où le poète les a vus trôner, s'entretiennent de lui. Jordaens approuve de la tête ses *Truandailles*, Teniers ses *Paysans*, Dusart l'*Abreuvoir*, Brakenburg se lève en titubant pour dresser un couvert, Steen la trogne hilare, s'érige comme à l'arrivée d'un nouveau mangeur, et les immortelles gouges descendues de leurs cadres, versant au cristal des coupes un vin de soleil, encerclent un grand fauteuil roux cloué d'or, – qui attend. [65]

Dans la foulée de ce texte, il n'est pas interdit de penser que la séduction exercée sur Verhaeren par les paysages de Ruysdael (fig. 10) n'est pas étrangère à la composition de ses paysages poétiques (songeons aux « Plaines », par exemple). Sans doute à nouveau la notion de transposition doit-elle s'effacer derrière la simple connotation dans la mesure où rien de littéral ne se trouve engagé ici ; mais la construction des toiles du peintre, avec son parti-pris météorologique et ses jeux harmoniques entre terre et ciel, est étonnamment en phase avec l'expérimentation poétique verhaerenienne. Comme le Hollandais qui « met dans ses eaux, ses marais, ses routes, ses verdures de la tranquillité, dans son air, de l'enveloppante humidité » et dont « les plus belles œuvres sont celles où l'homme n'apparaît presque [pas], où seul le

---

rappellent les dessins de Rabelais. Un enfant couronné, vide un verre. Au centre, un fol jouant du "rommelpot" et quelque gouge grasse, en jupon jaune et corsage vermillon, le rire aux lèvres, le corps renversé sur la chaise. »

65. Albert GIRAUD, « "Les Moines", À Émile Verhaeren », dans *La Jeune Belgique*, 1885-1886, p. 303-309. Citation d'après Beltext-ULG.

silence éloquent des choses parle aux yeux et à l'âme » (*ÉsA*, p. 41), Verhaeren confie aux météores l'orchestration générale de ses paysages, vides, pour la plupart, de toute présence humaine.

De façon délibérément ouverte, les synergies plastico-littéraires semblent prêtes à s'activer au moindre rebond mnémonique du lecteur. Comme le XVIIe siècle avait pu donner le jour à une pléiade de « cabinets d'amateurs », Verhaeren construit son recueil telle l'étonnante vitrine d'une Belgique pluri-talentueuse. Un Panthéon où, comme le laisse entendre l'image qui clôt la citation de Giraud, le jeune homme compte bien prendre place lui-même, par un jeu de miroir habilement valorisant. Les références rubéniennes, on l'a vu, fonctionnent remarquablement à cet égard. Rivaliser d'ardeur avec le peintre de la joie panique dans son « plus célèbre et plus typique » tableau de genre, *La Kermesse* (fig. 1), n'est-ce pas se hausser au sommet de celui qui « traduit son pays, mais de manière si large » qu'il rejoint « l'humanité entière » [66] ?

Reflets contemporains

Ceci posé, on ne peut s'empêcher de considérer qu'une présence muette des artistes contemporains est également prégnante. Nous avons mentionné plus haut les flèches décochées implicitement contre les mièvreries de Cabanel et de Bouguereau. Côté admiratif, la prudence interprétative devrait autoriser l'évocation de deux complicités d'art spécialement opérantes dans la conception des paysages [67].

---

66. Émile VERHAEREN, *Pierre-Paul Rubens*. Repris dans *ÉsA*, p. 944.
67. Il serait tentant également de profiler, en filigrane du poème « Art flamand », le *Pornocratès* de Rops, créé cinq ans auparavant (1878), quand tombent sous les yeux ces vers étonnamment évocateurs :

    Vos femmes suaient la santé,
    Rouge de sang, blanche de graisse ;
    Elles menaient les ruts en laisse
    Avec des airs de royauté. (« Art flamand », v. 65-68).

    L'illustrateur de Baudelaire cultive certes un érotisme fort éloigné des ébats brutaux des *Flamandes*, mais ses travaux provocateurs comptent au nombre des œuvres incendiaires que le jeune critique d'art ne cesse d'appeler de ses vœux. L'éloge du travail de Rops formulé par Verhaeren en 1884 (*ÉsA*, p. 119-120) révèle une bonne connaissance de l'ensemble du travail déjà accompli. Cela va-t-il jusqu'à ce tableau qui devra attendre 1886 pour s'afficher – non sans scandale – aux cimaises des XX ? Ou la convergence métaphorique n'opère-t-elle qu'au croisement avec la mythologique Circé ?

Les toiles d'Alfred Verwée, d'abord (fig. 12), présentes significativement aux cimaises de l'Exposition néerlandaise de 1882. N'inspirent-elles pas ce commentaire élogieux dont on peut souligner à la fois l'interprétation éloquemment intertextuelle (« une admirable *page* de couleur flamande ») et les connivences diffuses mais récurrentes avec les futurs poèmes :

> À côté, un Verwée, beau comme toujours ; une admirable page de *couleur flamande*. Quelle vie grasse d'*animaux repus, somnolents*, avec des yeux mi-clos ! Tout ici, *la verdure et les bêtes*, ont la santé *pesante, gonflée*. [...] *L'ensoleillée du fond*, venue de derrière un nuage et *sabrant* les toits rouges du traditionnel village, met comme *une clarté triomphale dans le paysage*. Décidément, il serait difficile de faire plus foncière œuvre d'art. (*ÉsA*, p. 36, c'est moi qui souligne)

La collusion entre l'univers des *Flamandes* et celui de l'artiste représenté aux cimaises d'Edmond Picard lui-même [68], pourrait apparaître purement contextuelle, n'était une prise de conscience identique de la soumission des paysages de Flandre à l'horizontalité. Symboliquement déterminante dans les paysages aux vaches de Verwée, où les croupes bovines s'alignent avec résignation sur la barre de l'horizon, celle-ci ne l'est pas moins, on le sait, dans la construction des forces énergétiques qui traversent les poèmes et dans la représentation de l'état d'enflure torpide des êtres et des bêtes, tous instincts satisfaits. Il est des admirations moins empathiques...

Une singulière familiarité avec le travail de l'artiste campinois Joseph Heymans sollicite, enfin, plus qu'un coup d'œil (fig. 11). Verhaeren est sensible à sa peinture depuis ses premiers comptes-rendus d'expositions, quoique ce ne soit qu'en 1885 qu'il rassemble ses impressions d'art en un long article monographique, où de profondes convergences s'attestent entre leurs deux regards sur le monde rural [69]. Sans qu'il s'agisse de transpositions, il ne nous paraît pas déplacé de laisser affleurer ici ces points de confluence, centrés sur une même sensation

---

68. *Au bord de l'Escaut* (*ca* 1873). Cf. Gustave VANZYPE, *Alfred Verwée*, Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1933, p. 25.
69. Émile VERHAEREN, *Joseph Heymans*. Bruxelles, Ferdinand Larcier, 1885. Repris dans *ÉsA*, p. 182-197.

d'indistinction entre éléments du paysage et fragments d'existence humaine, et sur la soumission délibérée de leur travail à deux déterminations ataviques, la mélancolie âpre et l'opulence sensuelle. Ainsi de ce paysage hollandais, décrit par Verhaeren avec les mots mêmes de ses poèmes-paysages :

> [...] *bossué* d'un bouquet d'arbres *colossal* où roulent toutes les forces et les *ruts* de la terre. Il apparaît *gonflé*, houleux, gigantesque, il se *bombe* au milieu des herbées, il les *domine* comme une montagne verte. Quelques vaches paissent ci et là, mais le majestueux massif les rapetisse de sa taille et dans le site entier il s'élève comme un *monstrueux* emblème de choses *repues*. (*ÉsA*, p. 193 ; c'est moi qui souligne)

On lit encore, quelques lignes plus haut :

> Les sites de la Hollande, pacages, prairies, herbées, sont les natures mortes inévitables dans l'œuvre d'Heymans, ou plutôt elles en tiennent la place. Lui, le toujours ému poète des bruyères et des plaines, s'est senti tyrannisé par l'atavisme, et il a mis dans les toiles qu'il peignait à ce moment l'opulence grasse qu'un autre aurait réservée pour des étalages de victuailles et de bombances. Aussi bien, qui plus que lui aime les choses sensuellement ? Il est insatiable des odeurs de la terre, des étables, des fumiers. Il affectionne se coucher dans l'herbe, se vautrer dans les foins fauchés, incorporer avec ses sens, avec ses yeux, son odorat, son oreille, toute l'énorme poésie éparse dans les vents et dans l'air. C'est l'homme de la terre. Il doit lui prendre souvent des désirs fous d'entrer et de vivre en elle, de se mêler à sa force, à sa sève, à sa vie, d'être l'arbre géant qu'il peint, la mare silencieuse et profonde qu'il reflète sur sa toile, le champ superbe dont le sol chauffé de soleil s'étale comme une bête et s'étire en une paresse grasse . (*ÉsA*, p. 190-191)

Quel meilleur écho à ces lignes que la sieste de « La Vachère » ou les premières strophes des « Porcs » ?

Exercice de style

Il convient d'ajouter que, sur le plan stylistique, l'écriture de Verhaeren n'est pas en reste. Hormis le cadre pictural créé spécifiquement par le vocabulaire (« encadre », « estampe », etc.), en sorte de ramener le monde à un tableau où l'homme se fond parmi les humbles

Fig. 1 : Pierre-Paul RUBENS, La Kermesse ou Noce de village. *Huile sur bois, 149 x 261 cm, ca 1635. Paris, Musée du Louvre, inv. 1797 © RMN/Hervé Lewandowski.*

Fig. 2 : Pierre-Paul RUBENS, Nymphes et satyres. *Pierre noire et sanguine, 33 x 28,5 cm, Paris, Musée du Louvre, collection Rotschild, 180 DR © RMN/Thierry Le Mage.*

Fig. 3 : Guillaume DELSAUX. *Aquarelle pour* Les Flamandes. *Bruxelles, Hochtsteyn, 1883. Exemplaire n° 15, sur papier de Hollande. Avec cette dédicace autographe : « J'offre cet exemplaire à mon cher ami, à moi. E.V. » Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Archives & Musée de la Littérature, FS XVI 68.*

Fig. 4: Jan STEEN, La Fête des Rois. *Huile sur toile, 80 x 105 cm, 1668. Kassel, Museum Schloß Wilhelmshöhe. Reproduit dans H. Perry* CHAPMAN, *Wouter Th.* KLOEK., *Arthur K.* WHEELOCK, Jan Steen Painter and Storyteller, *New Haven-London, Yale University Press, 1996, p. 207.*

Fig. 5 : Jan STEEN, Cuisine grasse. *Huile sur panneau, 71 x 91,5 cm, ca 1650. Collection privée. Reproduit dans H. Perry* CHAPMAN, *Wouter Th.* KLOEK, *Arthur K.* WHEELOCK, Jan Steen Painter and Storyteller, *New Haven-London, Yale University Press, 1996, p. 104.*

Fig. 6: Cornelis DUSART, Kermesse hollandaise. *Huile sur toile, 67 x 56 cm, 1695. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, inv. 2824*
© MRBAB, Bruxelles – Photo: Speltdoorn.

Fig. 7: Joos VAN CRAESBEECK, Le Fumeur. *Huile sur bois, 41 x 32 cm, s. d. Paris, Musée du Louvre, MI 906*
© RMN/Christian Jean, Jean Schormans.

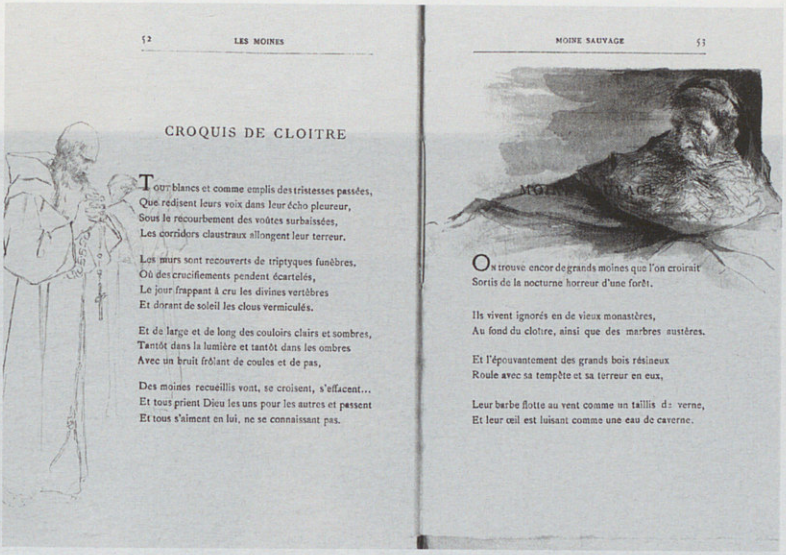
Fig. 8: David TENIERS *(dit le Jeune),* Danse au son de la cornemuse. *Huile sur cuivre, 14 x 27 cm, 1640/1650. Paris, Musée du Louvre, inv. 1884 © RMN/Gérard Blot.*

Fig. 9: Adriaen BROUWER *(suiveur de),* La Dispute au cabaret. *Huile sur bois, 32 x 47 cm. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, inv. 14 © MRBAB, Bruxelles – Photo: IRPA.*

Fig. 10: Jacob VAN RUISDAEL, Le Buisson. *Huile sur toile, 66 x 82 cm, s. d. Paris, Musée du Louvre, inv. 1819* © RMN/*Jean-Gilles Berizzi.*

Fig. 11 : Adrien Joseph HEYMANS, Un jour en mars. *Huile sur toile, 80 x 116 cm, s. d. Collection privée. Reproduit dans Gilberte* GEYSEN, A. J. Heymans (1839-1921), *Lille, G. Geysen, 2000, p. 84 (Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, BR BB B 2000 3031).*

Fig. 12: Alfred VERWÉE, Au bord de l'Escaut [*dit aussi* Bétail en prairie au bord de l'Escaut]. *Huile sur toile, 125 x 200 cm, ca 1873. Ancienne collection Edmond Picard. Reproduit dans le catalogue de l'exposition* Alfred Verwée, *Bruxelles, Musée Moderne, 1896, illustration hors texte, n° 240.*



52 LES MOINES

CROQUIS DE CLOITRE

Tout blancs et comme emplis des tristesses passées,
Que redisent leurs voix dans leur écho pleureur,
Sous le recourbement des voûtes surbaissées,
Les corridors claustraux allongent leur terreur.

Les murs sont recouverts de triptyques funèbres,
Où des crucifiements pendent écartelés,
Le jour frappant à cru les divines vertèbres
Et dorant de soleil les clous vermiculés.

Et de large et de long des couloirs clairs et sombres,
Tantôt dans la lumière et tantôt dans les ombres
Avec un bruit frôlant de coules et de pas,

Des moines recueillis vont, se croisent, s'effacent...
Et tous prient Dieu les uns pour les autres et passent
Et tous s'aiment en lui, ne se connaissant pas.

MOINE SAUVAGE 53

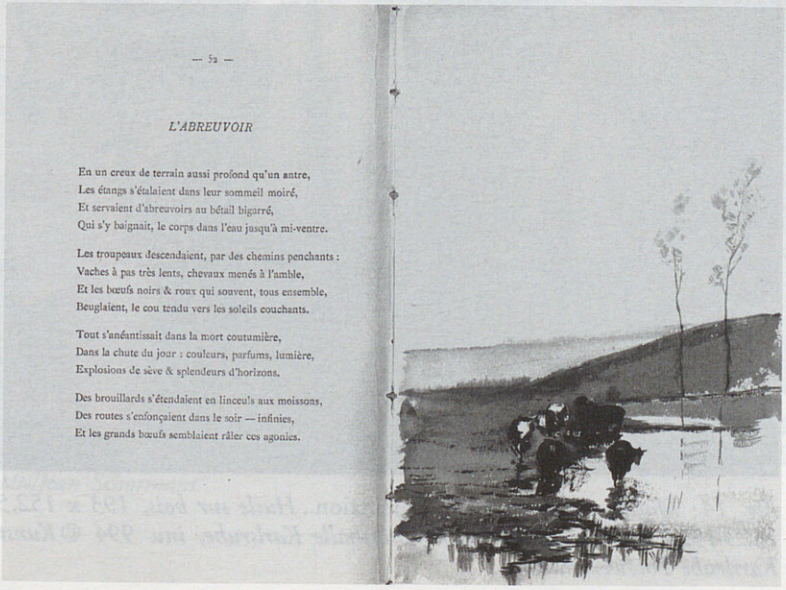
On trouve encor de grands moines que l'on croirait
Sortis de la nocturne horreur d'une forêt.

Ils vivent ignorés en de vieux monastères,
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.

Et l'épouvantement des grands bois résineux
Roule avec sa tempête et sa terreur en eux,

Leur barbe flotte au vent comme un taillis de verne,
Et leur œil est luisant comme une eau de caverne.

Fig. 13 : [*Marthe* VERHAEREN], *illustrations pour* Les Moines. *Paris, Lemerre, 1886. Ex. n° I sur Hollande avec vingt dessins à l'encre non signés. Dédicace autographe :* « A Mademoiselle Marthe Massin. En souvenir de quelques heures non oubliées. Em. Verhaeren » *(Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Archives & Musée de la Littérature, BR FS XVI 56).*



— 52 —

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoirs au bétail bigarré,
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs & roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Explosions de sève & splendeurs d'horizons.

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

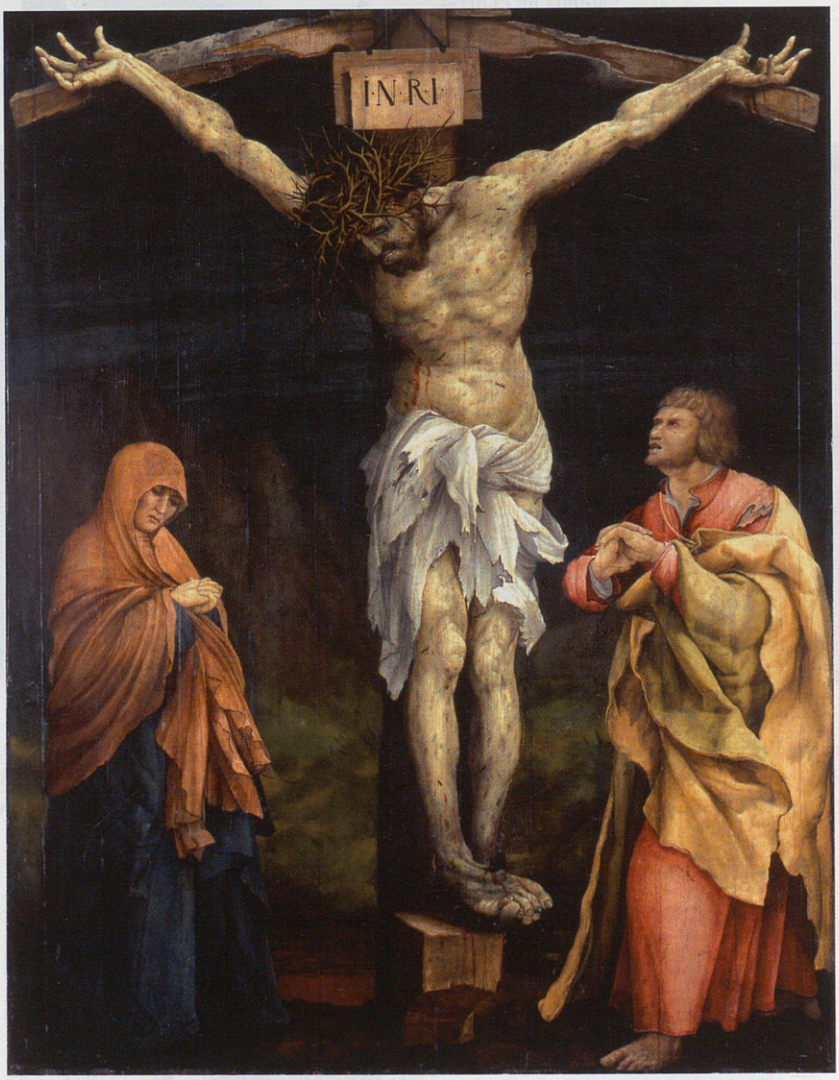


Fig. 14 : Matthias GRÜNEWALD, Crucifixion. *Huile sur bois, 193 x 152,5 cm, 1523-1524. Karlsruhe, Staatliche Kunsthalle Karlsruhe, inv. 994 © Kunsthalle Karslruhe Fotowerkstatt.*

Fig. 15: Francisco de ZURBARAN, Exposition du corps de saint Bonaventure [L'Enterrement d'un évêque]. *Huile sur toile, 245 x 220 cm, 1629. Musée du Louvre, MI 205* © RMN/*Jean Schormans.*

Fig. 16: Constantin MEUNIER, Enterrement de moine. *Dessin. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, collection Famille Meunier* © MRBAB, *Bruxelles – Photo: RoScan.*

Fig. 17 : Constantin MEUNIER, Moine assis bras croisés. *Dessin. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, collection Famille Meunier, inv. 10000/381* © MRBAB, *Bruxelles – Photo :* IRPA.

Fig. 18: ALEXANDRE, Avec Verhaeren. Un ange. *Photographie rehaussée du dessin de Fernand KHNOPFF, 29,5 x 18,5 cm, 1889, collection privée. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Cabinet des Estampes.*

protagonistes animés et inanimés, on notera que la fascination coloriste du poète le conduit à réduire drastiquement sa palette à quelques tons obsédants (le rouge, le noir, l'or et le blanc) dont le retour têtu contribue efficacement à la saturation générale de la représentation. Quelques touches de blanc ou de vert, sortis du tube sans mélange, s'y immiscent quelquefois, tels ces « canards bleus, verts, gris, pourpres, des canards blancs, / Des canards clairs et blancs, avec un grand bec jaune » (« L'Enclos », v. 10-11). Quand ce n'est pas le soleil lui-même qui prend le pinceau :

> En automne, saison des belles pourritures,
> Quand au soir descendant, le couchant est en feu,
> On voit au bas du ciel d'immenses balayures
> De jaune, de carmin, de vert pomme et de bleu.
>
> (« Marines », IV, v. 1-4)

Le travail sur la lumière mériterait à lui seul une étude minutieuse. Dans une scène d'intérieur comme « Les Vieux Maîtres », Verhaeren distribue l'éclairage à la manière des peintres du XVIIe siècle qui ponctuaient d'un reflet les éléments de leurs natures mortes pour gage de leur savoir-faire :

> Et partout, à chaque angle ou relief, ici, là,
> Aux verrous d'une porte, aux cuivres d'une armoire,
> Au pilon des mortiers, aux hanaps de gala,
> Sur le mur, à travers les trous de l'écumoire,
> Partout, à droite, à gauche, au hasard des reflets,
> Scintillent des clartés, des gouttes de lumière
>
> (« Les Vieux Maîtres », v. 45-50)

Son scrupule réaliste le conduisant à identifier la source lumineuse de la scène, il offre, par la grâce d'un seul mot, l'image grandiose d'un âtre de cuisine « asperge[ant] » le décor alentour d'éclaboussures grasses et gourmandes [70] :

> Scintillent des clartés, des gouttes de lumière,
> Dont l'énorme foyer – où trois rangs de poulets
> Rôtissent embrochés sur l'ardente litière –
> Asperge, avec le feu qui rougit le festin,
> Le décor monstrueux de ces grasses kermesses (*ibid.*, v. 50-54)

70. La dépréciation du gras dans la mentalité contemporaine est un phénomène aussi récent que la société de surconsommation alimentaire qui l'a suscitée. Sous la plume de Verhaeren et de ses contemporains, l'adjectif connote l'abondance et la jouissance.

Une fois encore, la multiplication des anaphores, des déictiques et des énumérations prend sens, puisqu'elle donne, littéralement, *à voir*, quitte à ce que l'illusion des sens prenne le pas sur le réel :

> À voir la ferme au loin monter avec ses toits [...]
> À voir la ferme au loin monter dans les verdures [...]
> Si grande semblait-elle, avec ses rangs de fours,
> Ses granges, ses hangars, ses étables, ses cours,
> Ses poternes de vieux clous noirs bariolées,
>
> Son verger luisant d'herbe et grand comme un chantier,
> Sa masse se carrant, au bout de trois allées,
> Qu'on eût dit un hameau tassé là, tout entier.
>
> (« La Ferme », v. 1, 5, 9-14) [71]

Croisements artistiques dans *Les Moines*

Dans *Les Moines*, l'intertextualité artistique élargit son champ car ce sont concurremment la peinture et l'architecture qui servent de générateur textuel. La ritualité monastique se coule, en effet, dans un espace clos « où liturgie, plain-chant, peinture, architecture et symbolique » sont destinés à s'épauler et à se compléter [72].

À nouveau, les modèles picturaux se révèlent déterminants dans l'élaboration de l'imagerie du poète. Des chœurs d'anges musiciens de « Moine doux » (p. 153-155) à la tentation de saint Antoine dans « Moine épique », la référence au corpus d'images des peintres gothiques est patente :

> Il lui fallait le feu des grands sites sauvages,
> Les rocs violentés par de sombres ravages,
>
> Le ciel torride et le désert et l'air des monts,
> Et les tentations en rut des vieux démons,

---

71. On pourrait attirer aussi l'attention sur la façon tout impressionniste d'allier à un substantif abstrait un complément déterminatif concret ; sur la détermination des images par les lignes et les couleurs, et sur des bonheurs d'écriture éminemment visuels comme celui-ci : « Et la servante, avec du cru soleil aux manches » (« Dimanche matin », v. 8).
72. Christian BERG, « Huysmans et les Primitifs flamands », *op. cit.*, p. 250-251.

Agaçant de leurs doigts la chair en fleur des gouges
Et lui brûlant la lèvre avec des grands seins rouges,

Et lui bouchant les yeux avec des corps vermeils,
Comme les eaux des lacs, avec l'or des soleils.
(« Moine épique », v. 25-32)

Parallèlement, avec la liberté d'éclectisme propre aux musées, la fascination de Verhaeren pour la démesure de la Contre-Réforme élit le grand peintre de moines Francisco de Zurbaran tel un modèle non moins essentiel (fig. 15). Maniant le pinceau comme un ciseau sculptant l'ombre et la lumière, sacrifiant le détail au profit de la grandeur, le maître espagnol confère à ses figures un apprêt monumental saisissant. Verhaeren évoque son nom à plusieurs reprises parmi les références fondatrices de l'art espagnol et, plus significativement, cite *L'Enterrement d'un évêque* (aux côtés de la *Kermesse* de Rubens !) parmi les « témoins de l'immortalité », qui n'ont cessé de l' « intimider » lors de ses visites au Musée du Louvre – « le lieu le plus sacré de la terre » [73] à ses yeux. Il ne peut ignorer non plus la transcription célèbre de Gautier :

Tes moines, Lesueur, près de ceux-là sont fades,
Zurbaran de Séville a mieux rendu que toi
Les yeux plombés d'extase et leurs têtes malades.

Le vertige divin, l'enivrement de foi
Qui les fait rayonner d'une clarté fiévreuse,
Et leur aspect sauvage à vous donner l'effroi,

Comme son dur pinceau les laboure et les creuse !
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse [74]

Un extrait dont les accents paraissent anticiper sur ses propres vers :

Leur barbe flotte au vent comme un taillis de verne
Et leur œil est luisant comme une eau de caverne,

Et leur grand corps drapé des longs plis de leur froc
Semble surgir, debout, dans les parois d'un roc.

---

73. *L'Art moderne*, 16 août 1896, repris dans *ÉsA*, p. 712.
74. Théophile GAUTIER, *À Zurbaran*, dans *Poésies nouvelles*. Cf. Jean-Pierre GUILLERM, *Les Peintures invisibles. L'héritage pictural et les textes en France et en Angleterre 1870-1914*, Lille, Atelier de reproduction des thèses de l'Université de Lille, 1982, p. 1089.

Eux seuls, parmi ces temps de grandeur outragée,
Ont maintenu debout leur âme ensauvagée ;

Leur esprit, hérissé comme un buisson de fer,
N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer ;
(« Moine sauvage », v. 7-14)

La comparaison avec le maître espagnol demeure pertinente quand on s'avise qu'à son instar, Verhaeren solennise ses tableaux en les dépouillant à l'extrême pour n'en garder que les lignes de force. À sa façon encore, il traite les matières comme des masses sculpturales, Zurbaran traitant les tissus comme des lignes et non comme des drapés.

Ils s'assoient dans les plis cassés droits de leurs bures,
Tels que des chevaliers dans l'acier des armures ;
(« Moine féodal », v. 7-8)

Or, ce travail de stylisation trouve à s'approfondir considérablement à la faveur d'une autre rencontre d'art : l'amitié nourrie d'estime réservée par Verhaeren à Constantin Meunier. Le futur sculpteur du drame minier est, en effet, à cette époque, le grand aîné, voisin autant que complice des folles villégiatures à Knokke ; il est aussi – qualité plus probante – l'auteur d'une série de figures monastiques inspirées précisément par les Trappistes de Forges, une vingtaine d'années auparavant (fig. 16-17) [75]. Verhaeren les connaît bien : le peintre ne s'en est jamais dessaisi au cours de sa longue existence. Plusieurs de ces fusains que la renommée tiendra injustement dans l'ombre de l'œuvre peint et sculpté d'intention plus sociale, captivent l'attention. Par la puissance synthétique de leur trait, premièrement. Rétif à l'anecdote autant qu'au psychologisme, Meunier atteste, dès les prémisses de sa carrière, un fabuleux talent d'abstracteur de « types » : le regard replié sur une vie intérieure intense, ses silhouettes longilignes, étirées à dessein, s'épu-

75. Il s'agit essentiellement de fusains préparatoires pour des huiles, en particulier pour *L'Enterrement d'un Trappiste* du Musée de Courtrai, cf. André FONTAINE, *Constantin Meunier*, Paris, Alcan, coll. « Art et Esthétique », 1923, pl. II. Ces dessins encadrés ont été conservés par le peintre jusqu'à sa mort. Ils appartiennent désormais – ainsi que la collection de Meunier et sa demeure – aux collections des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique. La conservatrice de cette collection, Mme Francesca Van de Pitte, nous les a présentés avec gentillesse et compétence : nous l'en remercions très chaleureusement.

rent jusqu'à rejoindre l'essence même de la vie monastique – anonymes et silencieuses comme le seront plus tard les travailleurs souffrants arrachés à l'obscurité des puits [76]. Par l'intensité expressive de ses drapés, ensuite. Comme chez Zurbaran, pas de drapés lourds à la façon baroque, dont les plis virevoltants, épousant le dynamisme du corps, mimeraient l'exaltation mystique ; seuls quelques plis sculpturaux, amples et austères, dessinant un habit que l'on dirait indifférent au corps qu'il vêt, une bure moins vêtement que posture méditative, métonymie des rites par lesquels le corps s'anéantit pour n'être plus, comme dit Verhaeren que « la voix, le cœur et le cerveau du monde ». Des bures « de marbre », écrit-il encore dans ses poèmes en livrant une clé de la connivence implicite que ces derniers dénotent avec la vision du peintre : même typologie anti-individualiste (le moine doux, le moine sauvage, etc.) ; même réceptivité à l'ampleur du silence intérieur des moines cloîtrés ; même conception graphique et allégorique du vêtement, dont on trouvera une déclinaison particulièrement réussie dans le premier « Croquis de cloître » :

> Les coules restent pendre à l'abandon. Leurs plis
> Solennellement droits descendent des murailles,
> Comme des tuyaux d'orgue ou des faisceaux de lys,
> Et les derniers soleils les tachent de médailles.
> [...]
> Mais quand s'éteint au loin la diurne lumière
>
> Mystiquement, dans les obscurités des nuits,
> Elles tombent, le long des patères de buis,
> Comme un affaissement d'ardeur et de prière.
>
> (« Croquis de cloître », (I), v. 5-14)

L'emphase verhaerenienne, on le sait, ne se formalise pas des répétitions, multipliées avec une liberté un brin provocatrice. La même licence semble prise dans le jeu de l'image, que le poète s'applique à déployer, en ne visant rien d'autre que la production d'une matière métaphorique extrêmement dense, qui leste puissamment l'ensemble de sa vision [77]. Dans ce dessein, il n'hésite donc pas à pousser la logique

76. Notons au passage que la devise monastique *Ora et labora* relie ces deux versants de l'œuvre dans une singulière continuité d'inspiration.
77. On trouve aussi bien « Le jour tombe en draps clairs et blancs par les fenêtres ; / On croirait voir pendus de grands manteaux de prêtres / À des clous de soleil » (« Croquis de cloître », (IV), v. 9-11).

de l'image jusqu'à son terme en la muant en dispositif métatextuel :

> Et maintenant, pieux et monacaux ascètes,
> Qu'ont revêtus mes vers de longs et blancs tissus
> (« Aux Moines », v. 1-2)

Il y a toutefois bien plus qu'un coup de force pour cimenter les deux thématiques. Sans commettre l'anachronisme de relier l'allusion textile à la *texture* derridienne, il est manifeste que l'aspiration à la pérennité unit significativement l'œuvre de création à l'image du linceul, vêtement d'éternité :

> Aussi par les beaux soirs d'hiver glacés de lune [...]
> Ce lieu répand encor sa hantise importune,
> Et lorsque les brouillards montent du sol pierreux
> Et s'étendent, sur les tombes, en blanc suaire,
> On voit, là-bas, de grands moines se rassembler,
> Se saluer le front par terre et s'en aller,
> Par la vague terreur de la nuit mortuaire.
> (« Le Cimetière », v. 37-44)

La valorisation de la résistance des pierres, comme le thème du cloître clos – déambulatoire sans début ni fin – ont la même valeur. Elle nous introduit à un nouvel espace d'intertextualité particulièrement fécond dans le recueil : celui de l'architecture.

Architectures

À la différence de ce qui se passe dans *Les Flamandes*, Verhaeren, en effet, ne se limite pas au paradigme pictural dans l'élaboration de son recueil.

Le paragraphe initial des *Moines* introduit d'ailleurs ce nouvel espace mimétique offert au geste d'écriture en modulant sa comparaison de façon audacieusement diversifiée. « Constructeurs éblouis de la maison de Dieu », les moines n'apparaissent pas moins « vitraux avivés d'aube », et même, ultérieurement, « marbres de volonté », quand leur « dos monumental se carr[e] dans [leur] froc, / Avec les angles lourds et farouches d'un roc » (« Moine épique », v. 11-12).

Écho lointain de l'ambition d'Horace [78], la mise en abyme – qui intro-

78. « *Exegi monumentum aere perennius* », (HORACE, *Odes*, Livre III, XXX, p. 1).

duit par ailleurs le thème, prégnant dans la poésie verhaerenienne, de la tour fascinante et menaçante – n'élargit pas seulement le cadre de l'œuvre littéraire en lui prêtant les trois dimensions de l'art architectural et la solidité des matériaux nobles ; elle renforce surtout la sacralisation du geste artistique en transmuant le texte en « autel mystique », aussi bien qu'en *temple* colossal, « dont le haut cintre arqu[e] sa vastitude / Avec de lourds pilliers d'argent comme soutiens » :

> Et là, ce moine noir, que vêt un froc de deuil,
> Construit dans sa pensée, un monument d'orgueil.
>
> Il le bâtit, tout seul, de ses mains taciturnes, [...]
>
> Et l'œuvre est là, debout, comme une tour vivante,
> Dardant toujours plus haut sa tranquille épouvante
> (« L'Hérésiarque », v. 1-8) [79]

Que l'on considère alors le soin porté par Verhaeren à la *construction* de son recueil (équilibre thématique [80] ; alternance des perspectives [81] ; cohérence stylistique [82]), et l'image ultime du recueil ne surprend pas :

> Quand tout s'ébranle ou meurt, l'Art est là qui se plante
> Nocturnement bâti comme un monument d'or
> [...]
> Le dôme ascend si haut que son faîte est occulte
> Les colonnes en sont d'argent et le portail... ;
> [Telles]
> Les tours, les grandes tours, qui se toisent entre elles
> Comme des géants noirs de force et de granit.
> (« Aux Moines », (II), v. 17-32)

La double mise en abyme des ambitions du jeune poète est pleinement accomplie.

---

79. Verhaeren hésitera à supprimer le distique suivant, présent en A et en C : « Il le dresse, d'un jet, sur les Credos béants, / Comme un phare de pierre au bord des océans » . De façon très cohérente – l'image faisant appel à une forme architecturale hétérogène –, il finit par s'y résoudre définitivement à partir de D.
80. Joseph Peeters en a dressé l'inventaire circonstancié : 6 croquis de cloître, 6 soirs religieux, 6 types de moines, 5 poèmes historiques et 6 poèmes sur la mort. Cf. Joseph PEETERS, *op. cit.*, p. 28.
81. Jour/nuit, intérieur/extérieur, vie/mort, poèmes typologiques/poèmes historiques, centrage des croquis de cloître/décentrement rythmé des soirs religieux...
82. Prégnance des formes du langage sacré, récurrence des apostrophes et des déictiques...

Entre les cris et le silence, sursauts d'une parole sans langue

L'approche de la poésie verhaerenienne des débuts à l'aune des fantasmes identitaires de la Belgique naissante nous ayant conduite à dégager trois axes d'analyse primordiaux, reste à toucher un mot de la problématique du langage mise en œuvre – de façons éminemment contrastées – dans les deux recueils.

Le confinement des protagonistes des *Flamandes* dans des éructations infra-verbales ne peut passer inaperçu : depuis les vulgarités des « Vieux maîtres », amants « goulus d'amour et de jurons[83] », jusqu'aux « chansons grasses » des noceurs, « ria[nt], chanta[nt], gueula[nt] à boire / bâfra[nt] à casser leur machoire, / hurla[nt] à réveiller les morts[84] » sans négliger l'abandon de Kato « bouche ouverte et ronflante[85] », il n'est pas un humain pour garder tête froide et verbe clair dans ce premier opus : l'emprise effrénée des sens entraîne une déroute absolue de la raison et du langage. La nature elle-même participe à ce concert effarant quand les bœufs « râlent » l'agonie des soirs[86], que « les voix du jour mourant, funèbres et lointaines » roulent « au son de l'angelus tintant de tour en tour[87] » et que « villages et hameaux geign[ent] au vent du Nord[88] ». Le goût verhaerenien pour les allitérations trouve matière à développement ; les redondances verbales sont de la même trempe. Le contraste entre la haute tenue de l'alexandrin qui corsète la représentation et le lâcher tout sonore qui caractérise le représenté est acrobatique quand bien même Verhaeren veille habilement à l'adoucir en essaimant çà et là déictiques et vocatifs qui empruntent à l'oralité des familiarités de langage destinées à assouplir les rigueurs du mètre classique. Certains parmi les plus ardents admirateurs du poète seront heureux de pouvoir fermer les yeux sur

83. « Les Vieux Maîtres », v. 19.
84. « Truandailles », v. 10-12.
85. « Kato », v. 5.
86. « L'Abreuvoir », v. 14.
87. « Marines », (IV), v. 9, 11.
88. « Les Plaines », v. 101. Et plus loin : « Des bruits lointains et sourds sortent des horizons, / Comme des grondements venus du bout des mondes, […] / La terre geint et crie à les subir, les bois / Ont des plaintes d'enfant, des râles et des rages » (v. 109-114).

cette ultime provocation au titre de péché de jeunesse. On ne peut s'empêcher de penser pourtant que la focalisation de cette première œuvre poétique sur une question de tension dysphasique entre rhétorique et analphabétisme ne peut être complètement fortuite…

Car dans *Les Moines*, d'autre part, c'est le règne du silence. On peut s'en étonner en raison de la récurrence du paradigme litanique, plusieurs poèmes empruntant leur rythme aux oraisons sacrées ou leur structure aux *Béatitudes*. Les pièces dédiées aux grandes figures monastiques sont indéniablement incantatoires. Mais loin des imprécations, des supplications, des invocations, la « présence muette et nocturne de Dieu » n'habite les stalles des églises que lorsque les moines s'y taisent :

> Et les moines dans leurs coules toutes les mêmes, […]
> Sont là, debout, muets, plantés sur deux rangs blêmes.
>
> Et l'on s'attend à voir leurs gestes arrêtés
> Se prolonger soudain et les versets chantés
> Rompre, à tonnantes voix, ces silences qui pèsent ;
>
> Mais rien ne bouge, au long du grand mur blanc qui fuit,
> Et les heures s'en vont, par le couvent, sans bruit,
> Et toujours et toujours les grands moines se taisent.
>
> (« Croquis de cloître », v. 5-14)

Et de fait, à côté des pages bruissantes de sermons ou de blasphèmes, une irrépressible fascination pour le silence des édifices claustraux, des paysages nocturnes et des cimetières, habite les textes purement descriptifs qui rythment le recueil de leur présence muette.

Le premier « Soir religieux » en donne une clé essentielle : « le silence éclos autour du cloître / et le mystère épars autour de l'horizon » constituent le seul terreau où puisse germer « le lys surnaturel qui fleurit la légende » – autrement dit, quelques pages plus loin, « la présence muette et nocturne de Dieu », cette présence que les anges eux-mêmes viennent chercher sur terre « mélancoliquement », « le doigt sur la bouche », comme empreints du regret des temps révolus où l'on pouvait encore trouver Dieu dans les cieux. Le constat de la mort de Dieu énoncé par le symboliste que Verhaeren s'apprête à devenir va de pair avec l'intuition de ce que la véritable essence divine se trouve secrètement diffuse dans le mystère de la face nocturne du monde. Conséquence logique – et toute mallarméenne –, c'est la part d'ombre

du langage – le silence – qu'il investit de ces potentialités abyssales. Cette contradiction, évidemment, n'est pas pour lui déplaire.

Soupçonne-t-il pourtant les sacrifices qu'exigera en conséquence la trilogie noire ? Peut-être. Car, dès 1886, il couche ces quelques mots à la fin de son livre à peine publié : « Ô livre déjà lointain ! » [89]. C'est qu'il lui faudra violenter bien davantage le corset de la versification classique et amender sévèrement le rêve du « monument d'or », d'argent et d'airain, qui clôt encore naïvement ses pages.

Coup d'œil sur les variantes

Plus qu'aucun autre recueil, *Les Flamandes* et *Les Moines* subiront au fil du temps les sabrures et les remaniements récurrents d'un artiste répugnant à emprisonner ses œuvres dans le carcan de leurs éditions antérieures. Dans les deux livres – et *a fortiori* pour le premier –, l'examen des variantes fait apparaître des modifications fondamentales qui appellent quelques brèves remarques d'ensemble.

Quant au rapport de Verhaeren à la langue d'abord.

Sans cesse polie – on peut dire assagie –, l'écriture abandonne l'excès d'aspérités qui la distingue certes à ses débuts mais qui la provincialise au regard de la norme française : excellente stratégie d'entrisme, l'exubérance libertaire se porte moins bien à l'enseigne du Mercure de France… On peut regretter ainsi la disparition de nombreux adverbes substantivés ou de certains néologismes expressifs : « des loins d'argent » sont sacrifiés au profit d'un très classique « aux lointains horizons », quand « avec fureur », « embrassement » ou « bouleversé » remplacent les éloquents « effrayamment », « étreignement » ou « tortionné ». Le seul geste fantaisiste qui s'exacerbe par rapport à l'édition originale, c'est la ponctuation, que le poète accentue, en dépit de toute règle, tel un redoublement des mécanismes internes de scansion du vers – une propension qui disparaît significativement dans les éditions ultérieures à 1900.

---

89. « Comme mes *Moines* sont loin ! », renchérit-il dans sa lettre à Georges Khnopff du 24 juin 1886 (*op. cit.*).

Quant aux remaniements de fond, ensuite.

S'il va de soi que les plus emblématiques d'entre eux ont été commentés au cours de l'analyse qui précède [90], quelques tribulations du texte valent d'être pointées du doigt. On signalera, par exemple, la relative insoumission de Verhaeren vis-à-vis des lecteurs de ses manuscrits. Pas plus que celles de Camille Lemonnier, les suggestions de Georges Khnopff, le relecteur dédicataire des *Moines*, ne sont suivies à la lettre par le poète. Verhaeren ne cède du lest qu'après une réelle mise à l'épreuve des différents conseils. Il lui arrive pourtant d'accorder des concessions significatives. Ainsi, sur la recommandation d'Albert Giraud, ajoute-t-il quelques « Marines » à ses *Flamandes*, une initiative dont l'opportunité peut apparaître discutable au regard de la cohérence thématique du recueil.

On notera en outre les restructurations drastiques auxquelle Verhaeren n'hésite pas à soumettre ses livres. La suppression de l'intitulé générique « Croquis de fermes » compte parmi elles, tout comme le dégraissement de plusieurs poèmes rangés à cette enseigne. L'initiative est à double tranchant : elle fluidifie opportunément *Les Flamandes*, mais émousse l'heureuse homologie structurale avec *Les Moines*… On ne peut qu'apprécier, par contre, la refonte complète du vaste poème « Les Plaines », qui gagne en netteté et en équilibre. Il en va de même dans *Les Moines* avec l'éradication de l'orgiaque « Fêtes monacales » qui privilégie scrupuleusement l'architecture thématique de l'ensemble – nous en avons observé la valeur symbolique –, fût-ce au sacrifice d'une pièce salutairement irrévérencieuse…

Doit-on enfin souscrire à l'observation de François Vermeulen relative à l'édulcoration des allusion flamandes en lien avec la promotion de Verhaeren sur la scène littéraire française et internationale [91] ? La préservation de titres ostensiblement référentiels (« Art flamand », « Aux Flamandes d'autrefois »), ou des vers comme « la Flandre – au coup de col de ses gros chevaux roux », sans compter l'élaboration du futur cycle de *Toute la Flandre*, tend à invalider le commentaire, la stratégie verhaerenienne visant, semble-t-il, une fois de plus, à servir l'expressivité par l'épuration des moyens.

---

90. Voir, concernant *Les Flamandes* en particulier, les remarques à propos du poème dédié « Aux Flamandes de Rubens », de la suppression du texte sur « Les Vieilles » ou de l'amendement du système des dédicaces…
91. François VERMEULEN, *op. cit.*, p. 43.

C'est dans cette ligne que l'écrivain affirme d'ailleurs avoir opéré :

> La question des corrections est, en effet, très angoissante pour tout poète. Les Fleurs du Mal valent-elles plus dans la dernière que dans la première édition ? Qui peut le dire avec certitude ? Toutefois, à mon sens, ce n'est point la perfection que j'ai voulu poursuivre en retouchant mes œuvres ; c'est le renforcement du caractère qu'elles profèrent, c'est, parfois, le rayonnement en un faisceau plus serré de leurs violences, c'est, parfois encore, pour une simplification dans les termes. [92]

L'appréciation finale revient en définitive au lecteur, changeant, lui aussi, au fil du temps, et qu'on imagine malgré tout un peu sceptique devant cette confession incorrigiblement ingénue :

> Quand je lis ou plutôt quand je relis mes poèmes, je me mets avec une aisance soudaine, dans le milieu d'esprit où j'étais quand je les écrivis. Je me revis très facilement. Je suis encore aujourd'hui les différents Émile Verhaeren que je fus. [93]

VÉRONIQUE JAGO-ANTOINE

92. Émile VERHAEREN, Lettre à G. Duhamel, citée par Lucien CHRISTOPHE, *Émile Verhaeren*, p. 125.
93. *Ibid.*

Édition critique

établie par

MICHEL OTTEN

Principes suivis pour l'édition critique

1. Le texte de base se trouve toujours sur la page de droite. Il reproduit la dernière version du texte laissée par Verhaeren.
2. Pour les poèmes comportant des strophes au nombre de vers irrégulier et généralement trop longues pour figurer sur une seule page, on a adopté une convention inverse de celle qui régissait les quatre précédents volumes de *Poésie complète*. On a fait en sorte que le bas de la page soit toujours occupé par un vers pourvu d'une ponctuation faible (virgule, point-virgule) ; c'est le signe que la strophe continue à la page suivante.
3. Les erreurs orthographiques et les fautes typographiques évidentes ont été systématiquement corrigées. Mais on a conservé, bien entendu, les graphies d'époque qui correspondaient à l'usage contemporain de Verhaeren. Celui-ci se référait au dictionnaire de Bescherelle ; fin du XIXe siècle, il acquit un Littré.
4. Les poèmes qui ont été supprimés à l'occasion d'une réédition figurent en appendice. Leur texte de base est la dernière version parue.
5. La page de gauche reproduit les variantes annoncées par un chiffre qui correspond au numéro du vers qu'on trouve sur la page de droite.
6. Toutes les interventions de l'éditeur dans l'apparat critique sont consignées en caractères italiques. Les variantes sont en caractères romains.
7. Dès qu'un mot varie, l'apparat critique cite le vers en entier.
8. Lorsqu'il s'agit seulement d'une variante de ponctuation, l'apparat critique accompagne cette variante d'un mot, si le signe de ponctuation termine le vers ; il accompagne cette variante de deux mots (celui qui précède et celui qui suit la variante), si le signe de ponctuation se trouve au milieu du vers.
9. Lorsqu'un même vers comporte plusieurs variantes de ponctuation, l'apparat critique reprend autant de mots qui sont nécessaires pour permettre une présentation compréhensible du phénomène.

10. Lorsqu'un vers ou un ensemble de vers ont été supprimés, ils figurent dans l'apparat critique, où ils sont dotés eux-mêmes d'un apparat critique qui reprend les étapes antérieures. Dans ce cas, la numérotation des vers se fait entre parenthèses.

Établissement du texte définitif

L'établissement du texte définitif de ce cinquième volume de *Poésie complète* de Verhaeren pose à peu près les mêmes problèmes que ceux que nous avons dû résoudre pour éditer le troisième volume (la trilogie des *Heures*).

Lorsque le tome 3 des *Œuvres d'Émile Verhaeren* qui contient *Les Flamandes* et *Les Moines* paraît, en 1922, Verhaeren est mort depuis six ans. Contrairement à ce qui se passe pour d'autres recueils (c'est le cas pour la trilogie des *Heures*), il n'a pas laissé d'exemplaire retravaillé pour réaliser l'édition définitive de ses deux premiers recueils. C'est donc la dernière édition parue de son vivant qui fait autorité pour l'établissement du texte, à savoir le troisième remaniement du volume des *Poèmes*, paru au Mercure de France en 1911.

Or, comme pour la trilogie des *Heures*, nous constatons que l'édition posthume n'est pas toujours fidèle au dernier texte laissé par Verhaeren et que les infidélités sont exactement de même nature : quelques retouches de portée réduite dans le texte et surtout un remaniement assez systématique de la ponctuation (modification de 175 signes dans *Les Flamandes* et de 116 signes dans *Les Moines*). Deux tendances dominent dans ces dernières corrections : rendre la ponctuation plus logique et surtout, par de très nombreuses suppressions de signes, atténuer la forme martelée que Verhaeren donnait souvent à ses vers.

Dans notre édition des *Heures*, nous avions émis une hypothèse relative aux éditeurs responsables de cet état de choses, en supposant qu'ils avaient pu être influencés par la veuve du poète (voir la note du bas des pages 35 et 36). Depuis, nous avons découvert au Musée Plantin-Moretus un dossier qui confirme nos suppositions. Il s'agit d'un ensemble de quatorze documents relatifs à l'édition du tome 7 des *Œuvres d'Émile Verhaeren* et provenant de la donation René Vandevoir [1].

---

1. René VANDEVOIR et Francine DE NAVE, *Le Salon Émile Verhaeren/ Het Salon Emile Verhaeren*. Donation du président René Vandevoir au Musée Plantin-Moretus à Anvers, Anvers, Musée Plantin-Moretus, 1987, n° VV 467/11, p. 465.

Dans ce dossier, une lettre de Marthe Verhaeren (datée du 12 novembre 1930) adressée à Jacques Bernard (collaborateur d'Alfred Vallette pour l'édition de ce tome 7) nous apprend que celle-ci surveillait de très près la réalisation de ce volume, corrigeant elle-même les épreuves ; elle signale qu'elle a écarté quelques corrections opérées par Verhaeren en vue de l'édition définitive et surtout qu'elle « revoit » systématiquement la ponctuation :

> Et quant à la ponctuation : c'est sans fin qu'on pourrait la revoir. Verhaeren, souvent, me l'abandonnait... en ceci, j'ai donc moins de scrupules.

Comme nous l'avons dit plus haut, les écarts qu'on constate entre l'édition posthume et le dernier texte laissé par Verhaeren sont les mêmes pour le tome 7 et le tome 3. (Et le même phénomène se reproduira dans d'autres recueils que nous préparons.) Nous pouvons donc avancer, avec une quasi-certitude, que Marthe Verhaeren a surveillé l'édition de la totalité des *Poésies* posthumes de son mari.

Pour notre part, comme pour le volume 3 de *Poésie complète*, nous nous efforcerons de rester scrupuleusement fidèle aux derniers textes laissés par Verhaeren. Dans des appendices, nous relèverons toutes les leçons du texte de l'édition posthume que nous refusons de reprendre.

TABLE DES SIGLES

M : Manuscrit d'édition (pour *Les Moines*).

P : Préoriginales. Poèmes parus dans *La Jeune Belgique* et dans *La Wallonie* (voir la bibliographie).

A : Éditions originales. *Les Flamandes* ont été publiées par Lucien Hochsteyn en 1883, à Bruxelles, et *Les Moines* par Alphonse Lemerre en 1886, à Paris.

B : Première réédition (modifiée) au Mercure de France à Paris, en 1895, avec *Les Bords de la route*.

C : Seconde réédition au Mercure de France à Paris (nouvelle version), en 1900, avec *Les Bords de la route*.

D : Troisième réédition au Mercure de France à Paris (nouvelle version), en 1911, avec *Les Bords de la route*.

V : Édition définitive, publiée dans le tome 3 des *Œuvres d'Émile Verhaeren* (Paris, Mercure de France, 1922).

L'édition A présente un sous-titre : POESIES

En A, pas de dédicace.

LES FLAMANDES

1883

A Léon Cladel

En A, au-dessus du titre, une dédicace :

A MAITRE JEAN RICHEPIN

2	A	Des boudins bruns, crevant leurs tissus de vessies,
3	A-C	Des grappes de poulets, des grappes de dindons,
5	A-C	Tachant de rose et blanc les coins du plafond noir,
8	A-C	Tous ceux qu'auprès des brocs la goinfrerie attable,
10	A	ivrogne au centre,
13	A, B	Leurs commères, corps lourds où se bombent les chairs
	C	Leurs commères, corps lourds où se bombent les chairs,
15	A, B	versent à jets longs de
19	A	Que leurs goulus d'amour, en flamands, en lurons,
23	A	Des jurons crachés drus, des luttes corps à corps
	B, C	Des poings brandis an clair, des luttes corps à corps
24	A	Et des coups assommés à broyer leurs carcasses,

LES VIEUX MAITRES

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,
Des boudins bruns, des chandelles et des vessies,
Des grappes de perdrix, des grappes de dindons,
D'énormes chapelets de volailles farcies,
Tachant de leur chair rose un coin de plafond noir,
En cercle, autour des mets entassés sur la table,
Qui saignent, la fourchette au flanc dans un tranchoir,
Tous ceux que pesamment la goinfrerie attable,
Craesbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne, au centre,
Sont réunis, menton gluant, gilet ouvert,
De rires plein la bouche et de lard plein le ventre.
Leurs commères, corps lourds dont se bombent les chairs
Dans la nette blancheur des linges du corsage,
Leur versent, à jets longs, de superbes vins clairs,
Qu'un rai d'or du soleil égratigne au passage,
Avant d'incendier les panses des chaudrons.
Elles, ces folles, sont reines dans les godailles,
Que leurs amants, goulus d'amour et de jurons,
Mènent comme au beau temps des vieilles truandailles,
Tempes en eau, regards en feu, langue dehors,
Avec de grands hoquets, scandant les chansons grasses,
Des poings brandis soudain, des luttes corps à corps
Et des coups assénés à broyer leurs carcasses,
Tandis qu'elles, le sang toujours à fleur de peau,

26	A	La bouche ouverte aux cris, le gosier aux rasades,
29	A-C	Des lèchements subis dans un étreignement,
30	A	Toutes moites d'ardeurs tombent dépoitraillées.
	B, C	d'ardeurs, tombent

Après le vers 30, sur les épreuves en placards de A, Verhaeren demande une coupure strophique.
En A, le vers 30 est en bas de page.
De B à V, pas de coupure strophique.
La coupure strophique, demandée par Verhaeren, avait sûrement pour but de répartir de façon équilibrée les longues strophes du poème, qui auraient comporté, respectivement, 30, 24 et 34 vers. Cette intention du poète s'est perdue, suite à la place ambiguë du vers 30 en A.

31	A	violemment
35	A	Excitent d'heure en heure à neuf leurs appétits.
37	A-C	chargés,
38	A-C	Des saucières d'étain collent du pied aux nappes,
39	C	gorgés,
40	A	Tout autour de la salle, où rougeoient ces agapes,
	B, C	Tout autour de l'estrade, où rougeoient ces agapes,
42	A	gamelles,
44	A	jumelles.
46	A-C	Au pommeau d'une porte, aux charnières d'armoire,
48	A	Sur le mur, à travers les trous d'une écumoire,

La bouche ouverte aux chants, le gosier aux rasades,
Après des sauts de danse à fendre le carreau,
Des chocs de corps, des heurts de chair et des bourrades,
Des lèchements subis dans un embrassement,
Toutes moites d'ardeurs tombent dépoitraillées.
Une odeur de mangeaille au lard, violemment,
Sort des mets découverts ; de larges écuellées
De jus fumants et gras, où trempent des rôtis,
Passant et repassant sous le nez des convives,
Excitent, d'heure en heure, à neuf, leurs appétits.
Dans la cuisine, on fait en hâte les lessives
De plats vidés et noirs qu'on rapporte chargés ;
Le sel brille ; les saucières collent aux nappes ;
Les dressoirs sont remplis et les celliers gorgés.
Au-dessus des poêlons où cuisent ces agapes
Pendent à des crochets paniers, passoires, grils,
Casseroles, bougeoirs, briquets, cruches, gamelles ;
Dans un coin, deux magots exhibent leurs nombrils,
Et trônent, verre en main, sur deux tonnes jumelles ;
Et partout, à chaque angle ou relief, ici, là,
Aux verrous d'une porte, aux cuivres d'une armoire,
Au pilon des mortiers, aux hanaps de gala,
Sur le mur, à travers les trous de l'écumoire,
Partout, à droite, à gauche, au hasard des reflets,
Scintillent des clartés, des gouttes de lumière,

51	A-C	Dont l'énorme foyer – où des coqs, des poulets,
52	A-C	Rôtissent tout entiers sur l'ardente litière –
53	A	Arrose, avec ses feux qui chauffent le festin,
	B, C	Asperge, avec le feu qui chauffe le festin,
57	A-V	La farce *Coquille évidente, reprise dans toutes les éditions. Il faut lire « la garce », leçon que donnent d'ailleurs les épreuves de A.*
60	A-C	La gaieté secouant les plis de sa bedaine.

Entre les vers 60 et 61, en A-C, quatre vers supplémentaires :

	C	Ce sont des bruits d'orgie et de rut qu'on entend
		Grouiller, monter, siffler, de sourdine en crécelle,
		Un vacarme de pots heurtés et se fendant,
		Un entrechoquement de fers et de vaisselle,
		(2) A siffler de
		(4) A vaisselle.
61	A	paniers
63	A	D'autres raclent des grils avec les tisonniers,
	C	les grils, avec
64	A	en cercles
66	A-C	Les plus vieux sont encor les plus goulus à boire,
67	A	Les plus lents à tomber, les plus goinfres de chair ;
	B, C	Les plus lents à tomber, les plus goinfres de chair,
69	A	vidant ;
70	A, B	casseroles.
71	A-C	D'autres encor font rendre un refrain discordant

Dont l'énorme foyer – où trois rangs de poulets
Rôtissent embrochés sur l'ardente litière –
Asperge, avec le feu qui rougit le festin,
Le décor monstrueux de ces grasses kermesses.

Nuits, jours, de l'aube au soir et du soir au matin,
Eux, les maîtres, ils les donnent aux ivrognesses.
La garce épaisse et large en rires, c'est la leur :
Elle se trousse là, grosse, cynique, obscène,
Regards flambants, corsage ouvert, la gorge en fleur,
La gaîté secouant les plis de sa bedaine.
Les uns, Brauwer et Steen, se coiffent de paniers,
Brakenburgh cymbalise avec deux grands couvercles,
D'autres raclent les grils avec les tisonniers,
Affolés et hurlants, tous soûls, dansant en cercles,
Autour des ivres-morts, qui roulent, pieds en l'air.
Les plus vieux sont encor les plus ardents à boire,
Les plus lents à tomber, les plus goulus de chair,
Ils grattent la marmite et sucent la bouilloire,
Jamais repus, jamais gavés, toujours vidant,
Leur nez luit de lécher le fond des casseroles ;
D'autres encor font rendre un son rauque et mordant
Au crincrin, où l'archet s'épuise en cabrioles.
On vomit dans les coins ; des enfants gros et sains
Demandent à téter avant qu'on les endorme,

75	A-C	Et leurs mères, debout, suant entre les seins,
76	A-C	Bourrent leur bouche en rond de leur téton énorme.
80	A, B	débauche,
83	A, B	Campaient gaillardement leurs

Après le vers 84, en A, une dernière strophe :

Tels apparaissaient-ils dans leur siècle troublé,
Dans leur patrie en feu sur le brasier des guerres,
Dans un décor de haine et de sang maculé,
Tous réunis en joie et levant coude et verres,
Répercutant au Nord, en pays néerlandais,
A travers la fumée épaisse des batailles,
Le rire large ouvert de François Rabelais,
Maître des grands repas et des grosses mangeailles.

Et les mères, debout, suant entre les seins,
Bourrent leur nourrisson de leur téton énorme.
Tout gloutonne à crever, hommes, femmes, petits ;
Un chien s'empiffre à droite, un chat mastique à gauche ;
C'est un déchaînement d'instincts et d'appétits,
De fureurs d'estomac, de ventre et de débauche :
Explosion de vie, où ces maîtres gourmands,
Trop vrais pour s'affadir dans les afféteries,
Campaient, gaillardement, leurs chevalets flamands
Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux soûleries.

6 B, C Le gazon monte, autour

Après la troisième strophe, en A-C, une strophe supplémentaire :

Quelquefois, elle fait un geste gauche, à vide,
Effarouche autour d'elle un murmure ameuté
D'abeilles ; mais bientôt, de somme encor avide,
Se tourne de l'autre côté.

LA VACHERE

Le mouchoir sur la nuque et la jupe lâchée,
Dès l'aube, elle est venue au pacage, de loin ;
Mais sommeillante encore, elle s'est recouchée,
    Là, sous les arbres, dans un coin.

Aussitôt elle dort, bouche ouverte et ronflante ;
Le gazon monte autour du front et des pieds nus ;
Les bras sont repliés de façon nonchalante,
    Et les mouches rôdent dessus.

Les insectes de l'herbe, amis de chaleur douce
Et le sol attiédi, s'en viennent, à vol lent,
Se blottir, par essaims, sous la couche de mousse,
    Qu'elle réchauffe en s'étalant.

13	A	Le pacage où pousse en tas la floraison belle,
18	A	entier ;
21	B	la sève
22	A	roule à flots de feu dans
25	A	Midi d'un baiser d'or la

Le pacage, de sa flore lourde et charnelle,
Encadre la dormeuse à souhait : comme en lui,
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle
Et leur paix lourde en son œil luit.

La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier :
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue et rêche ; la sève,
Qui roule, à flots de feu, dans ses membres hâlés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés.

Midi, d'un baiser d'or, la surprend sous les saules,
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux,
Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules
Et se mêlent à ses cheveux.

2	A	gouges
6	A	Ou nymphes émergeant des flots
	B	des flots
9	A-C	Ou femelles aux contours pleins,
11	A	elles.
13	A	créer grasses, nues,
15	A	peau,
18	A-C	Leurs yeux s'allumaient aux étoiles,
19	A	toiles,
20	B	Formaient de gros bouquets de chair.

ART FLAMAND

I

Art flamand, tu les connus, toi,
Et tu les aimas bien, les gouges,
Au torse épais, aux tétons rouges ;
Tes plus fiers chefs-d'œuvre en font foi.

Que tu peignes reines, déesses,
Ou nymphes, émergeant des flots,
Par troupes, en roses îlots,
Ou sirènes enchanteresses,

Ou Pomones aux contours pleins,
Symbolisant les saisons belles,
Grand art des maîtres, ce sont elles,
Ce sont les gouges que tu peins.

Et pour les créer, grasses, nues,
Toutes charnelles, ton pinceau
Faisait rougeoyer sous leur peau
Un feu de couleurs inconnues.

Elles flamboyaient de tons clairs,
Fières, et soulevant leurs voiles ;
Et leurs poitrines sur tes toiles
Formaient de gros bouquets de chairs.

23	A	d'alentour,
24	A	d'ailes,
25	A, B	laideur,
26	A	ignés, trouant
27	A	Illuminaient dans un coin sombre
28	C	Leurs sourires, gras d'impudeurs.
31	A	défendaient frileusement,
32	A	En resserrant un peu les cuisses.
	B, C	Roses, et resserrant les cuisses.
40	A	Ces gouges-là fissent les prudes.
	B, C	Ces femelles fissent les prudes.
44	D, V	beautés *(L'absence de point final est une coquille évidente. Nous le rétablissons dans le texte définitif, conformément aux étapes A-C.)*

Les Sylvains rôdaient autour d'elles,
Ils se roulaient, suant d'amour,
Dans les broussailles d'alentour
Et les fourrés pleins de bruits d'ailes.

Ils amusaient par leur laideur ;
Leurs yeux, points ignés trouant l'ombre,
Illuminaient, dans un coin sombre,
Leurs sourires, gras d'impudeur.

Ces chiens en rut cherchaient des lices ;
Elles, du moins pour le moment,
Se défendaient, frileusement,
En resserrant soudain leurs cuisses.

Et telles, plus folles encor,
Arrondissant leurs hanches nues,
Et leurs belles croupes charnues,
Où cascadaient leurs cheveux d'or,

Les invitaient aux assauts rudes,
Les excitaient à tout oser,
Bien que pour le premier baiser
Ces ardentes fissent les prudes.

II

Vous conceviez, maîtres vantés,
Avec de larges opulences,
Avec de rouges violences,
Les corps charnus de vos beautés.

45	A	Des femmes blanches et moroses,
46	A	tableaux, –
48	A	Son étisie et ses chloroses –
	B, C	Leur étisie et leurs chloroses,

Après la septième strophe, en A-C, deux strophes supplémentaires :

C

Leurs fronts tristes, comme les soirs,
Comme les dolentes musiques,
Leurs yeux malades et phtisiques,
Où micassent leurs désespoirs,

(5) Leurs grâces fausses et gommées,
S'alanguissent sur les sofas,
Sous des peignoirs en taffetas
Et des chemises parfumées.

(1) A tristes comme
(3) A malades de phtisiques,
(4) A désespoirs.
(7) A Dans des peignoirs de taffetas

52	A-C	art,
55	A-C	Les coins de chair moitié montrés
	D	Et les seins voilés mais éclairés,

(Ce vers, qui devrait être un octosyllabe, comporte neuf syllabes. Il s'agit donc d'une distraction de Verhaeren. La correction de l'édition posthume – qui supprime la conjonction « et » – nous paraît opportune. Nous la reprenons.)

56	A-C	Dans les nids du décolletage,
60	A, B	L'alcôve – Vos femmes
65	A	Vos femmes, suaient

Les femmes pâles et moroses
Ne miraient pas dans vos tableaux,
Comme la lune au fond des eaux,
Leurs langueurs et leurs chloroses.

Vos pinceaux ignoraient le fard,
Les indécences, les malices
Et les sous-entendus de vices,
Qui clignent de l'œil dans notre art.

Et les Vénus de colportage,
Les rideaux à demi tirés,
Les seins voilés mais éclairés,
Dans l'angle d'un décolletage,

Les sujets vifs, les sujets mous,
Les Cythères des bergeries,
Les pâmoisons, les hystéries,
L'alcôve. – Vos femmes à vous,

Dans la splendeur des paysages,
Et des palais, lambrissés d'or,
Dans la pourpre et dans le décor
Somptueux des anciens âges,

Vos femmes suaient la santé,
Rouge de sang, blanche de graisse ;
Elles menaient les ruts en laisse
Avec des airs de royauté.

En A, au-dessus du titre, une dédicace : A MAITRE EDMOND PICARD
Avant le premier vers, en A-C, quatre vers supplémentaires :

	C	Partout, d'herbes en Mai, d'orges en Juillet pleines,
		De lieue en lieue, au loin, depuis le sable ardent
		Et les marais sur la Campine s'étendant,
		Des plaines, jusqu'aux mers du Nord, partout des plaines !
		(1) A Partout d'herbes
		(2) A Devant soi, de côté, depuis le sable ardent
3	A	Grandit sur des maisons hautes de quatre toises,
	B, C	Grandit, sur des maisons hautes de quatre toises,
5	A-C	Toujours, si large et loin que se porte la vue,
8	A	Et plus loin encore, où quelque voile entrevue,
	B	Et puis encore, là-bas, où quelque voile entrevue,
	C	Et puis encor, là-bas, où la voile entrevue,
13	A, B	Partout, soit champ d'avoine, où sont les marjolaines,
	C	Partout, soit champ de lins, partout, soit champ d'aveines,
14	A, B	Coins de seigle, carrés de lins, arpents de prés,
	C	Coin de seigle, carré de trèfle, arpent de pré,
15	A, B	Partout, bien au-delà des horizons pourprés,
	C	Partout, bien au delà de l'horizon pourpré,
18	A	tressaillent.
19	A	On dirait qu'elles sont surprises du réveil,
	B	Landes grises encor et lourdes au réveil,
	C	– Landes grises encore et lourdes au réveil, -
20	A	Qu'elles ne sentent pas les sèves qui travaillent,
	B, C	Et ne se doutant pas que les sèves travaillent,
25	A	Les terreaux sont encor complètement à nu ;
	B	Quelques terreaux là-bas boudent compacts et nus.
27	A	L'orée et le sentier boueux, le bois chenu,

LES PLAINES

Autour du plus petit village, où le clocher,
Aigretté d'un coq d'or et reluisant d'ardoises,
Grandit, sur des maisons hautes de quelques toises,
Auprès du bourg pêcheur et du bourg maraîcher,
Ici, où les talus barrent soudain la vue,
Là-bas, où des bœufs noirs beuglent dans les terreaux,
Où des charges de foin passent par tombereaux,
Et puis encor, plus loin, où la voile entrevue,
Toute rouge, sur fond diaphane et vermeil,
Fait deviner les flots, la chanson matinière
Des marins qui s'en vont au large, et la rivière
Que sabrent les rayons lamés d'or du soleil,
Partout, soit champs de lins, partout, soit champs d'aveines,
Coin de seigle, carré de trèfle, angle de pré,
Partout, jusqu'au delà de l'horizon pourpré,
La verte immensité des plaines et des plaines !

I

Sous les premiers ciels bleus du printemps, au soleil,
Dans la chaleur dorée à neuf, elles tressaillent,
– Landes grises encore et lentes au réveil, -
Et ne se doutent pas que les sèves travaillent,
Tellement le sol tarde à secouer l'hiver.
Même, quand les vergers dressent les houppes blanches
De leurs pommiers, que la feuille, papillon vert,
S'est attachée et bat de l'aile au long des branches,
Quelques terreaux encor boudent compacts et nus.
L'eau des fossés déborde et les terres sont sales,
L'orée et le sentier boueux, les bois chenus,

32	A	Couper le sol, tout droit, au tranchant des charrues.
38	A	Or voici Mai, le mois des fleurs aromatiques,
41	A	Qui de l'aurore au soir vont peiner aux labours.
	B	Qui de l'aurore au soir fatiguent les labours.
42	A	Dès lors, les champs sont pleins, les fermes délaissées.
43	A	cours.
	B,C	cours,
46	A	conquise.
48	A	Des efforts, arrachant la récolte promise :
	B,C	Des efforts arrachant la récolte promise :
51	A	Pendant qu'autour, flattés de soleil, de vents frais,
	B	Pendant qu'autour, flattés de soleil tranquille et frais,
	C	Pendant qu'autour, flattés de soleil clair et frais,
53	A	Les massifs, que l'on voit remplir l'horizon clair,
54	A	Les jardins, les taillis, les vergers, les fleurettes,
	B,C	Les jardins, les enclos, les vergers, les fleurettes,

Bien que Mars ait craché ses poumons en rafales.
Pourtant l'on voit déjà des groupes de fermiers,
Avec leurs lourds chevaux, lustrés de blancheurs crues,
Dans les champs, divisés par cases de damiers,
Couper le sol massif, au tranchant des charrues.
Déjà l'on sème. Un grand vieillard, qui va rêvant,
Semoir autour des reins, jette à pleines poignées
Les graines d'or, qu'abat un brusque coup de vent.
Les sillons sont à point ; les bêches alignées
Reluisent d'un feu blanc sous les coups du soleil,
Et Mai paraît, le mois des fleurs aromatiques,
Et servantes et gars, en rustique appareil,
Habits usés, bras nus, sabots au bout des piques,
Vont de l'aurore au soir fatiguer les labours.
Voici : les champs sont pleins, les fermes délaissées,
On en remet la garde aux chiens veilleurs des cours ;
La glèbe, avec des mains calleuses, convulsées,
Avec fièvre, avec joie, avec acharnement,
La glèbe, pied par pied, coin par coin, est conquise ;
Partout la lutte et la sueur, le groupement
Des efforts inclinés sur la moisson promise :
Femmes sarclant le lin, hommes tassant l'engrais,
Chevaux traînant la herse à travers les cultures,
Tandis que tout autour, sous le ciel pâle et frais,
Les trèfles verts, les foins en fleur, les emblavures,
Les taillis, que l'on voit bondir sous le vent clair,
Les jardins, les enclos, les herbes, les fleurettes,
Roulent leur bonne odeur excitante dans l'air,
Où chante, ailes au vent, un millier d'alouettes.

Avant la première strophe de la seconde partie, en A, une strophe supplémentaire :

Mais que des mois plus chauds mettent fin aux jours frais,
Que Juin sur les étangs aplanisse les rides,
Le calme des temps lourds pénètre les forêts
Et fait peser sur tout des silences torrides.

58 A-C chênes, sur
59 A Un sable jaune et fin cuit dans un clair sommeil
B Un sable jaune et fin cuit dans un clair sommeil,
C sommeil,

Entre la première et la seconde strophe, en A-C, une strophe supplémentaire :

C Une atmosphère ardente encercle la moisson ;
D'âcres vapeurs, venant de marais noirs, enfument
Tout l'espace enfermé dans le vaste horizon,
Où les orges aux feux méridiens s'allument.

(4) A les orges, aux feux

Après cette strophe, en A seulement, une seconde strophe supplémentaire :

Où les seigles, chargés à leurs sommets d'épis,
Les dressent en pompons sur leur tige membrue,
Couvrant le sol entier du jaunissant tapis,
Que seul, le trèfle en fleur, plaque de verdeur crue.

61 A Alors par-dessus ces champs remplis, un grand vent,
62 A oppresse
64 A, B La campagne vautrée en sa lourde paresse.
68 A-C Et son ventre gonfler de chaleur éternelle.
72 A-C On dirait voir fumer de géantes braisières,
76 A Et l'union se fait dans des moiteurs de brise.

II

Sous les éclats cuivrés et flambants du soleil
Languit la frondaison des chênes ; sur les routes
Un sable jaune et fin cuit dans un lourd sommeil ;
Au ras des fossés verts les mousses sèchent toutes.

Alors par au-dessus des champs, un large vent,
Un vent du Sud, traînant, voluptueux, oppresse,
Avec le va-et-vient de son souffle énervant,
La campagne vautrée en sa molle paresse.

Un traissaillement d'or court au ras des moissons,
La terre sent l'assaut du rut monter en elle,
Son sol générateur vibrer de longs frissons,
Et son ventre brûler de chaleur éternelle.

De partout sort le flot des germes fécondants,
Condensés en nuage épaissi de poussières
Et qui descend baigner d'amour les blés ardents.
On croirait voir fumer de géantes braisières,

Des débris d'incendie encor chauds. Chaque arpent,
Chaque tige entr'ouverte est entourée et prise,
Des vibrions en font l'assaut, éperdument,
Et l'union se fait en des moiteurs de brise.

Cette troisième partie a d'abord paru en préoriginale dans le numéro de juillet 1890 de La Wallonie, *p. 166, avec le titre* LE POLDER *et la date de 1884. Il existe un tirage à part de ce numéro consacré à Verhaeren, publié sous le titre* AU BORD DE LA ROUTE. LE POLDER *ne devient la troisième partie des* PLAINES *qu'à partir de B (1895). On trouvera en appendice les 64 vers qui constituaient la troisième partie des* PLAINES *en A (1883).*

Avant la première strophe de la troisième partie, en P, B, C, une strophe supplémentaire :

C Le polder moite et qui suait sa force crue,
Sous les midis, par coins de glaise étincelants,
S'étalait tel : en champs luisants de miroirs blancs
Taillés à chocs brutaux de pique et de charrue,

(4) P, B charrue.

77	P	roux
79	P	bête,
80	P	Par à travers les blocs de ces lourds terreaux mous.
84	P	De vie éparse aux quatre loins de l'étendue.
86	P	Des gars casseurs de terre avec de grandes bêches :
	B, C	Des gars casseurs de terre avec de grandes bêches ;
87	P, B	On entendait souffler leur corps d'ahans revêches
	C	On entendait gémir leurs corps d'ahans revêches
88	P	Et d'un rythme visqueux tomber les tas d'engrais.
89	P, B, C	Plus loin, les servantes tassaient les sacs, par groupes,
90	P, B	En mouchoirs rouges, en sabots noirs, en jupons bleus ;
92	P, B, C	monstrueuses, leurs croupes.
93	P	Et derrière eux, l'Escaut poussait son flux vermeil,
	B	Et derrière eux l'Escaut poussait son flux vermeil,
94	P	Par au delà les prés et les digues masquantes
95	P	Et les navires cinglaient, toutes voiles claquantes,
	B, C	claquantes

III

La Flandre – au coup de col de ses gros chevaux roux,
Bavochant de l'écume au branle de leur tête
Et pieds gluants – traînait son vieux travail de bête
Par à travers les blocs de ses lourds terreaux mous.

De la graisse d'humus et de labour, fondue,
Coulait dans le vent d'or d'automne – et lentement
Toute la plaine enflait sous ce débordement
De vie éparse aux quatre coins de l'étendue.

C'étaient, à l'angle clair d'un bois et d'un marais,
Des gars cassant la terre, avec de grandes bêches ;
On entendait leurs corps gémir d'ahans revêches
Et, d'un rythme visqueux, tomber des tas d'engrais.

Plus loin, les servantes se démenaient par groupes,
En mouchoirs roux, en sabots noirs, en jupons bleus ;
Et se baissaient-elles : leurs reins, pliés en deux,
Faisaient surgir du sol, monstrueuses leurs croupes.

Et tout au loin, l'Escaut poussait son flux vermeil,
Par au delà des prés et des digues masquantes,
Et les bateaux cinglaient, toutes voiles claquantes,
Leur proue et leurs sabords souffletés de soleil.

97	A	Mais les nuits devenant longues, les jours blafards,
	B, C	Voici les nuits, les nuits longues, les jours blafards,
98	A-C	d'hiver, l'immense plaine
101	A	hameaux, geignant
102	A	L'humidité flétrit leurs murs de plaques vertes,
	B, C	vertes,
103	A	La neige les flagelle et la bise les mord,
	B, C	La neige tombe et pèse et lourdement endort
104	A	Les chaumes ravagés font les maisons ouvertes.
	B, C	Les chaumes noirs groupant entre eux leurs dos inertes.

Entre la seconde et la troisième strophe de cette quatrième partie, en A-C, une strophe supplémentaire :

C Les chiens, au seuil des cours de ferme, sont muets ;
Les chemins recouverts de flaques et de fanges ;
On travaille les lins à nonchalants poignets,
Avec la roue à bras qui ronfle dans les granges.

(1) A Les chiens au seuil des cours de ferme sont muets ;

105	A	L'Escaut à clapotis rudes fouette son bord.
107	A	encor

IV

Voici les nuits longues, les jours blafards,
Novembre emplit d'hiver l'immense plaine morne,
Où tout est boue et pluie et se fond en brouillards,
Où nuit et jour, matin et soir, l'ouragan corne.

Villages et hameaux geignent au vent du Nord ;
L'humidité flétrit les murs de plaques vertes ;
La neige tombe et pèse et lourdement s'endort
Sur les chaumes groupant entre eux leurs dos inertes.

Le fleuve, à clapotis rudes, fouette son bord.
Dans les bouleaux, plantés en rangée équivoque
Sur les digues, un nid d'oiseau ballotte encor,
Un seul – et lentement la bise l'effiloque.

Des bruits lointains et sourds sortent des horizons,
Comme des grondements venus du bout des mondes,
Ils passent, tristes vents des funèbres saisons,
Et sonnent le néant dans leurs notes profondes.

119 A pourrie et leur remous,

Entre la sixième et la septième strophe de cette quatrième partie, en A-C, une stophe supplémentaire :

C Les sapins isolés sont coupés au jarret,
Ou fendus tout du long, en ligne verticale,
Les chênes débranchés – il faut une forêt
Pour résister aux chocs hurleurs de la rafale.

La terre geint et crie à les subir, les bois
Ont des plaintes d'enfant, des râles et des rages,
A se sentir pliés et domptés sous leur poids,
Dans un cassement sec et brutal de branchages.

Ils s'acharnent au ras des champs planes et mous,
Cinglant les nudités scrofuleuses des terres,
La végétation pourrie – et leur remous
Abat sur les chemins les ormes solitaires.

Et dans la plaine vide, on ne rencontre plus
Que sur les chemins noirs de poussifs attelages,
Que des voleurs, le soir, le matin, des perclus,
Se traînant mendier de hameaux en villages,

Que de maigres troupeaux, rentrant par bataillons,
Sous les soufflets du vent, avec des voix bêlantes,
Que d'énormes corbeaux planants, aux ailes lentes,
Qu'ils agitent dans l'air ainsi que des haillons.

1	A	Après avoir baisé les puissants mufles roux
3	A	Troussé son jupon noir à hauteur de genoux,
4	A	chatière
5	A-C	s'assied,
	D	s'assied *(Il s'agit vraisemblablement d'une coquille. Nous reprenons donc la correction de l'édition posthume, qui revient d'ailleurs aux étapes A-C.)*
7	A	Sur un vieil escabeau, qui ne tient que d'un pied,
8	A	Entre Rousse, la jeune, et Blanche, la caduque.
	B	Dans un coin noir, où luit encor un noctiluque.
	C	Dans l'ombre sourde, où luit encore un nuctiluque.
9	A	Un tablier de cuir troué sert de cuissart,
10	A	Ses pieds sont nus dans les sabots. Voici sa pose :
12	A-C	rose,

Entre la troisième et la quatrième strophe, en A-C, une strophe supplémentaire :

C Pendant qu'au réservoir d'étain jaillit le lait,
Qu'il s'échappe à jet droit, qu'il mousse plein de bulles,
Et que le nez rougeaud de Kato s'en repaît,
Comme d'un blanc parfum de pâles renoncules.

(4) A Comme d'un blanc parfum de fades renoncules.

14	A	De venir traire à pleine empoignade ses bêtes,
	B, C	De venir traire, à pleine empoignade, ses bêtes,
15	A-C	En songeant d'un œil vide aux bombances d'amour,
17	A-C	De son gars, le meunier, un grand rustaud râblé,
20	A	Et descend lui pincer les bras dès qu'elle passe.
	B	gras dès qu'elle passe.

KATO

Après avoir lavé les puissants mufles roux
De ses vaches, curé l'égout et la litière,
Troussé son jupon lâche à hauteur des genoux,
Ouvert, au jour levant, une porte à chatière,

Kato, la grasse enfant, la pataude, s'assied,
Un grand mouchoir usé lui recouvrant la nuque,
Sur le vieil escabeau, qui ne tient que d'un pied,
Dans l'ombre dense, où luit encore un noctiluque.

Le tablier de cuir rugueux sert de cuissart ;
Les pieds sont nus dans les sabots. Voici sa pose :
Le seau dans le giron, les jambes en écart,
Les cinq doigts grapilleurs étirant le pis rose.

C'est sa besogne à l'aube, au soir, au cœur du jour,
De venir traire et bousculer gaiement ses bêtes,
En songeant d'un œil vague aux bombances d'amour,
Aux baisers de son gars dans les charnelles fêtes,

De son gars, le meunier, un gros rustaud râblé,
Avec des blocs de chair bossuant sa carcasse,
Qui la guette au moulin, tout en veillant au blé,
Et la bourre de baisers gras, dès qu'elle passe.

21	A, B	retient,
22	A-C	Elles sont là, dix, vingt, trente, toutes en graisse,
27	A	souffle dans
28	A, B	une cloison d'emblée.
29	A	goulu,
30	A	Tout, carottes, navets, trèfles, sainfoin, farines,
33	B, C	Avec des coups de dent donnés vers le panier,
39	A	haute, étrangement s'asseoit,

Mais son étable avec ses vaches la retient ;
Elles sont là, dix, vingt, trente, lourdes de graisse,
Leur croupe se haussant dans un raide maintien,
Leur longue queue, au ras des flancs, ballant à l'aise.

Propres ? Rien ne luit tant que le poil de leur peau ;
Fortes ? Leur cuisse énorme est de muscles gonflée ;
Leur grand souffle, dans l'auge emplie, ameute l'eau,
Leur coup de corne enfonce une cloison, d'emblée.

Elles mâchonnent tout d'un appétit goulu :
Glands, carottes, navets, trèfles, sainfoins, farines,
Le col allongé droit et le mufle velu,
Avec des ronflements satisfaits de narines,

Avec des coups de dents donnés vers le panier,
Où Kato fait tomber les raves qu'elle ébarbe,
Avec des regards doux fixés sur le grenier,
Où le foin, par les trous, laisse flotter sa barbe.

L'écurie est construite à plein torchis. Le toit,
Très vieux, très lourd, couvert de chaume et de ramées,
Sur sa charpente haute étrangement s'asseoit
Et jusqu'aux murs étend ses ailes déplumées.

41	A	soleil,
42	A-C	De chauffer le bétail de ses douches ignées,
43	A, B	Et le soir, de frapper
45	A	Mais au dedans,
47	A	Des jarrets embousés, tandis que tout autour
	B	De bouse mise en tas, pendant qu'autour
	C	De bouse mise en tas, pendant qu'autour,
50	A	Du fermier qui sermonne et du bourg qui caquette,
51	A	Qu'elle a son lit d'amour dans le grenier à foin,
52	A	Où son garçon meunier la visite en cachette,
53	A	Quand l'étable au repos, est close prudemment,
	B, C	Quand l'étable au repos est close prudemment,
55	A	Qu'on n'entend rien, sinon le sourd mâchonnement

Les lucarnes du fond permettent au soleil
De briller à travers leurs toiles d'araignées,
Et, le soir, de frapper d'un cinglement vermeil
Les marbres blancs et roux des croupes alignées.

Mais, au dedans, s'attise une chaleur de four,
Qui monte des brassins, des ventres et des couches
De bouse mise en tas, pendant que tout autour
Bourdonne l'essaim noir et sonore des mouches.

Et c'est là qu'elle vit, la pataude, bien loin
Du curé qui sermonne et du fermier qui rage,
Qu'elle a son coin d'amour dans le grenier à foin,
Où son garçon meunier la roule et la saccage,

Quand l'étable profonde est close prudemment,
Que la nuit autour d'eux répand sa somnolence,
Qu'on n'entend rien, sinon le lourd mâchonnement
D'une bête éveillée au fond du grand silence.

En A, un titre général CROQUIS DE FERME *coiffe les 25 sonnets consacrés à ce sujet.*

Une dédicace précède ce titre général : A MON VIEIL ET CHER AMI GEORGES RODENBACH

2	A	Monter avec sa tour et ses meules en dôme,
	B, C	Monter, avec sa tour et ses meules en dômes
3	A	Et ses greniers couverts de tuiles et de chaume,
4	A, B	Avec ses pignons blancs coupés par angles droits ;
	C	Avec ses pignons blancs, coupés par angles droits ;
8	A	Et que les hêtres noirs l'éventaient de ramures,
	B	Et que les hêtres bruns l'éventaient de ramures :
	C	Et que les hêtres bruns l'éventaient de ramures ;
9	A	semblait-elle avec
11	A	Sa poterne où par tas poussaient les giroflées,
13	A, B	se carrant au bout
14	B, C	Qu'on eût dit le hameau tassé là, tout entier.

LA FERME

A voir la ferme au loin monter avec ses toits,
Avec ses colombiers et ses meules en dômes
Et ses greniers coiffés de tuiles et de chaumes,
Avec ses murs carrés, avec ses pignons droits,

A voir la ferme au loin monter dans les verdures,
Reluire et s'étaler dans la splendeur des mais,
Quand l'été la chauffait de ses feux rallumés
Et que le vent chantait dans les jeunes ramures ;

Si grande semblait-elle, avec ses rangs de fours,
Ses granges, ses hangars, ses étables, ses cours,
Ses poternes de vieux clous noirs bariolées,

Son verger luisant d'herbe et grand comme un chantier,
Sa masse se carrant, au bout de trois allées,
Qu'on eût dit un hameau tassé là, tout entier.

2	A-C	Quand le soleil de Mai, brûlant l'air de ses flammes,
6	A	Et de blancs nénuphars étoilant le flot noir.
8	A	L'œil grand ouvert, le dos enflé, le corps inerte.
9	A	Des bandes de canards y nageaient fiers et lents,
10	A	Des canards bleus, verts, noirs, pourpres, des canards blancs,
11	A	Blancs comme de la neige, avec un grand bec jaune ;
12	A	Ils y plongeaient leur aile et leur ventre dodu,
13	A	Et les pattes battant les eaux, le col tordu,

L'ENCLOS

Quatre fossés couraient autour de l'enclos. Or,
Quand le soleil de mai, brûlant l'air de ses flammes,
Sabrait leur eau dormante avec toutes ses lames,
La ferme s'allumait d'un encadrement d'or.

Ils s'étendaient, plaqués au bord de mousse verte
Et de lourds nénuphars étoilant le flot noir.
Les grenouilles venaient y coasser, le soir,
L'œil large ouvert, le dos enflé, le corps inerte.

Des canards pavoisés y nageaient fiers et lents,
Des canards bleus, verts, gris, pourpres, des canards blancs,
Des canards clairs et blancs, avec un grand bec jaune ;

Ils y plongeaient leur aile et leur ventre lustré,
Et les pattes battant les eaux, le col doré,
Cassaient rageusement des iris longs d'une aune.

Ce sonnet a d'abord paru en préoriginale dans le numéro de juillet 1890 de La Wallonie, *p. 167, avec le titre* SONNET.

Il existe un tirage à part de ce numéro consacré à Verhaeren, publié sous le titre AU BORD DE LA ROUTE.

Ce sonnet ne figure dans LES FLAMANDES *qu'à partir de B (1895).*

1	P, B, C	Les nets éveils d'été des bourgades sous branches
2	P, B, C	Et sous ombre coupée au vent – et les roseaux
4	B, C	blanches
5	P, B, C	Et prés de beurre et lait – et métairie en planches
6	P	Où les jarres de grès vermeil sur les carreaux
7	P	Et les crèmes, couleur de soufre, aux soupiraux
8	B, C	manches ;
9	P	Ces nets éveils dans le matin ! Des mantelets
10	P	Des coiffes et des sarraux, par troupelets,
11	P	Vont au village et son clocher lavé de craie.
12	P	bigarreaux ! et par-dessus la haie
13	P	Leurs grappes rouge et jaune – et, dans le verger clair,
	B, C	Les fruits rouges tentaient, et, dans le verger clair,
14	P	Brusque, comme un sursaut, claque du linge en l'air.

DIMANCHE MATIN

Oh ! les éveils des bourgades, sous l'or des branches,
Où courent la lumière et l'ombre – et les roseaux
Et les aiguilles d'or des insectes des eaux
Et les barres des ponts de bois et leurs croix blanches.

Et le pré plein de fleurs et l'écurie en planches
Et le bousculement des baquets et des seaux
Autour de la mangeoire, où grouillent les pourceaux,
Et la servante, avec du cru soleil aux manches.

Ces nets éveils dans les matins ! – Des mantelets,
Des bonnets blancs et des sarraux, par troupelets,
Gagnaient le bourg et son clocher couleur de craie.

Pommes et bigarreaux ! – Et, par-dessus la haie,
Luisaient les beaux fruits mûrs, et, dans le verger clair,
Brusque, comme un sursaut, claquait du linge en l'air.

1	A	C'étaient les leurs, là-bas, ces granges recouvertes,
5	A-C	alertes,
6	A	Luttant d'assaut, avec les lierres sauvageons,
	B, C	Luttant d'assauts avec les lierres sauvageons,
10	A	Coupé par les fléaux frappant l'aire à coups pleins,
11	A	accompagne.

LES GRANGES

S'élargissaient, là-bas, les granges recouvertes,
Aux murs, d'épais crépis et de blancs badigeons,
Au faîte, d'un manteau de pailles et de joncs,
Où mordaient par endroits les dents des mousses vertes.

De vieux ceps tortueux les ascendaient, alertes.
Parfois, s'y reposait un long vol de pigeons
Et deux meules flanquaient, ainsi que deux donjons,
Les portes qui bâillaient sur les champs, large ouvertes.

Et par elles, sortait le ronron des moulins,
Rompu par les fléaux frappant l'aire à coups pleins,
Comme un pas de soldats qu'un tambour accompagne ;

On eût dit que le cœur de la ferme battait,
Dans ce bruit régulier qui baissait et montait,
Et le soir, comme un chant, endormait la campagne.

1	A	Les vergers les plus beaux n'étaient rien près du leur :
	B	Hôtes du moineau preste et du merle siffleur :
	C	siffleur :
2	A, B	Des arbres vieux, moussus, les branches étagées,
3	A-C	Baignaient dans le soleil de Mai, sur vingt rangées,
4	A, B	Leurs dômes élargis dans toute leur ampleur.
	C	Leurs dômes élargis, dans toute leur ampleur.
5	A, B	Leurs bourgeons sous l'éclat de la jeune chaleur
6	A-C	Pointillaient les rameaux de rosâtres dragées,
7	A-C	Les verdures vêtaient les cimes de frangées,
10	C	lentement, ainsi que
14	A, B	crépitait dans un tas

LES VERGERS

Abris du moineau preste et du merle siffleur,
Les arbres vieux, moussus, les branches étagées,
Baignaient dans le soleil d'avril, sur vingt rangées,
Leur vigueur élargie en toute son ampleur.

Les bourgeons, sous l'éclat de la jeune chaleur,
Pointillaient les rameaux de gluantes dragées,
Les abeilles volaient de miel futur chargées,
Les vaches, le pis lourd, vaguaient dans l'herbe en fleur.

Les pommiers au matin se couvraient de buées,
Qui séchaient lentement ainsi que des suées.
Midi pénétrait l'air de longs accablements.

Le soir, quand le soleil flambait dans les nuages,
On croyait, à le voir cribler d'or les branchages,
Qu'un grand feu crépitait, dans un tas de sarments.

1	A, B	terrain aussi profond
2	A, B	s'étalaient dans leur sommeil moiré,
3	A	Et servaient d'abreuvoirs au bétail bigarré,
4	A-C	baignait, le corps
5	A-C	descendaient, par des chemins
8	A	tendu vers les soleils
11	A	Explosions de sève et splendeurs d'horizons.
	B, C	Explosions de sève et splendeurs d'horizons ;

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain, aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient, dans leur sommeil moiré
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré
Qui s'y baignait le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Embrasements de flots et splendeurs d'horizons ;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir – infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

2	A-C	Du soupirail prenant le frais au Nord, les jarres
4	B, C	Dans les rouges rondeurs de leur ventre de grès.
5	A	On eût dit, à les voir crémer dans leur coin sombre,
	B, C	On eût dit, à les voir crémer dans un coin sombre,
6	B	D'énormes nénuphars s'ouvrant par les flots lents,
9	A	Plus au fond, les tonneaux étaient couchés par rangs,
	B, C	Plus loin, les gros tonneaux étaient couchés par rangs,
10	A-C	Et les jambons suant leurs graisses et leurs sangs,
12	A	Et les flans bruns avec du sucre autour des bords,
	B	Et les flans bruns, avec du sucre autour des bords,
13	A-C	Engageaient aux fureurs de ventres et de corps ...
14	A-C	en face le lait

LE LAIT

Dans la cave très basse et très étroite, auprès
Du soupirail prenant le jour au nord, les jarres
Laissaient se refroidir le lait en blanches mares,
Dans les rouges rondeurs de leurs ventres de grès.

On eût dit, à les voir dormir dans un coin sombre,
D'énormes nénuphars s'ouvrant sur les flots lents,
Ou des mets protégés par des couvercles blancs
Qu'on réservait pour un repas d'anges, dans l'ombre.

Sur double rang étaient couchés les gros tonneaux.
Et les grands plats portant jambons et jambonneaux,
Et les boudins crevant leur peau, couleur de cierge,

Et les flans bruns, avec du sucre au long des bords,
Poussaient à des fureurs de ventres et de corps…
– Mais en face, le lait restait froid, restait vierge.

1	A	La misère pendant en loques sur leur dos,
	B, C	La misère séchant ses loques sur leur dos,
2	A	En automne, un ramas de gueux, sortis des bouges,
3	A-C	Rôdaient dans les brouillards et les prés au repos,
4	A-C	Que barraient sur fond gris des rangs de hêtres rouges.
13	A-C	Leur course interminable à travers champs et bois,

LES GUEUX

La misère collant ses loques sur leur dos,
Aux jours d'automne, un tas de gueux, sortis des bouges,
Rôdaient de bourg en bourg, par les champs au repos.
A l'horizon montait un rang de hêtres rouges.

Dans les plaines, où plus ne s'entendait un chant,
Où les neiges allaient verser leurs avalanches,
Seules encor, dans l'ombre et le deuil s'épanchant,
Quatre ailes de moulin tournaient grandes et blanches.

Les gueux vaguaient, les pieds calleux, le sac au dos,
Fouillant fossés, fouillant fumiers, fouillant enclos,
Dévalant vers la ferme et réclamant pâture.

Puis reprenaient en chiens pouilleux, à l'aventure,
Leur course interminable à travers prés et bois,
Avec des jurements et des signes de croix.

3	V	Elles couraient champs, *(Coquille évidente. Nous rétablissons le texte de A-D.)*
5	A	purin barré
9	A-C	Mais Novembre approchant, on les tuait. Leur ventre,
11	A	Leurs yeux, leurs groins n'étaient plus que de la graisse ; entre
	B, C	Leurs yeux, leurs groins n'étaient que graisse lourde, et d'entre
12	A	Leurs fesses on eût dit qu'il coulait du saindoux ;
	B	Leurs fesses on eût dit qu'il coulait du saindoux :
13	A-C	On leur raclait les poils, on leur brûlait les soies,

LES PORCS

Des porcs, roses et gras, les mâles, les femelles,
Remplissaient le verger de leurs grognements sourds,
Et couraient par les champs, les fumiers et les cours,
Dans le ballottement laiteux de leurs mamelles.

Près du purin, barré des lames du soleil,
Les pattes s'enfonçant en plein dans la gadoue,
Ils reniflaient l'urine et fouillaient dans la boue,
Et leur peau frémissait sous son lustre vermeil.

Mais novembre approchant, on les tuait. Leur ventre,
Trop lourd, frôlait le sol de ses tétins. Leurs cous,
Leurs yeux, leurs groins n'étaient que graisse lourde ; d'entre

Leurs fesses, on eût dit qu'il coulait du saindoux ;
On leur raclait les pieds ; on leur brûlait les soies,
Et leurs bûchers de mort faisaient des feux de joies.

5	A-C	hâte,
6	A	pleins,
7	A-C	Leurs deux poings monstrueux pataugeaient dans la pâte
9	A-C	Dehors, les grands fournils chauffaient leurs braises rouges,
11	A, B	Dans le ventre des fours engouffraient les pains mous.
12	A-C	Et les flammes, par les gueules s'ouvrant passage,

CUISSON DU PAIN

Les servantes faisaient le pain pour les dimanches,
Avec le meilleur lait, avec le meilleur grain,
Le front courbé, le coude en pointe hors des manches,
La sueur les mouillant et coulant au pétrin.

Leurs mains, leurs doigts, leur corps entier fumait de hâte.
Leur gorge remuait dans les corsages pleins.
Leurs poings enfarinés pataugeaient dans la pâte
Et la moulaient en ronds comme la chair des seins.

Une chaleur montait : les braises étaient rouges.
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges
Sous les dômes des fours engouffraient les pains mous.

Mais les flammes soudainement, s'ouvrant passage,
Comme une meute énorme et chaude de chiens roux,
Sautaient en rugissant leur mordre le visage.

5	A	Aux kermesses, aux jours de foire, en thermidor,
6	A-C	coutumière,
8	A, B	Elle y trônait, au centre, avec ses pendants d'or.
	C	Elle y trônait, au centre, avec ses colliers d'or.
10	A	Etalaient dans les coins leur bois, zébré de moires ;
	B	Etalaient dans les coins leur bois zébré de moires ;
	C	moires ;
11	A	dais.
12	A	Et, – la table au milieu conviant les ivresses –
	B, C	ivresses ;
13	A	La bonne odeur des lards et la senteur des graisses
14	A	Montaient vers le Sauveur comme un encens mauvais.

LA GRANDE CHAMBRE

Et voici quelle était la chambre hospitalière
Où l'étranger trouvait bon gîte et réconfort,
Où les fils étaient nés, où l'aïeul était mort,
Où l'on avait tassé ce grand corps dans sa bière.

Aux kermesses, aux jours de foire et de décor,
La ferme y célébrait la fête coutumière
Et jadis, quand vivait encore la fermière,
Elle y trônait, au centre, avec son collier d'or.

Les murs étaient crépis ; deux massives armoires
Etalaient, dans les coins, leur bois zébré de moires.
Au fond, un christ en plâtre expirait sous un dais,

Le front troué, les yeux ouverts sur les ivresses,
Et le parfum des lards et la senteur des graisses
Montaient vers son cœur nu, comme un encens mauvais.

1	A	Au fond la crémaillère avait son croc pendu,
	B, C	Au fond, la crémaillère avait son croc pendu,
2	A-C	Le foyer scintillait comme une rouge flaque,
7	A	Et dont les bibelots de bois, d'étain, de laque,
	B, C	Dont les bibelots clairs, de bois, d'étain, de laque,
8	A	Brillaient moins en couleurs que le brasier tordu.
10	A-C	partout, donnaient
11	A	d'émail.
	B	d'émail,
	C	d'émail :
12	A	A voir sur tout objet tomber une étincelle,
	B	A voir sur tout relief tomber une étincelle,
13	A	On eût dit – tant le feu s'émiettait par parcelle,
	B	On eût dit – tant le feu s'émiettait par parcelle –

LA CUISINE

Le seuil de la cuisine était vieux et fendu.
Le foyer y brillait comme une rouge flaque,
Et ses flammes, mordant incessamment la plaque,
Y rongeaient un sujet obscène en fer fondu.

Le feu s'éjouissait sous le manteau tendu
Sur lui, comme l'auvent par-dessus la baraque,
Dont les clairs bibelots en bois, en cuivre, en laque,
Crépitaient moins aux yeux que le brasier tordu.

Les rayons s'échappaient comme un jet d'émeraudes,
Et, ci et là, partout donnaient des chiquenaudes
De clarté vive aux brocs de verre, aux plats d'émail.

A voir sur tout relief tomber des étincelles,
On eût dit – tant le feu s'émiettait par parcelles -
Qu'on vannait du soleil à travers un vitrail.

1	A-C	greniers
3	A-C	De solives en croix, de poutres, de sommiers,
4	A-C	D'où pendaient à ses fils un peuple d'araignées.
5	A-C	Les récoltes en tas s'y trouvaient alignées :
6	A-C	Les froments par quintaux, les seigles par paniers,
7	A-C	Les orges, de clarté poussiéreuse baignées,
8	A-C	L'avoine et le colza par monceaux réguliers.
9	A	Un silence énervant et lourd d'après dînée
	B,C	Un silence profond et lourd, tel une mare,
10	A	Pesait sur ces rousseurs, que barrait la traînée
11	A	Et la coupure d'or d'un soleil de Juillet.
	B,C	Et de ses lames d'or le soleil de Juillet.
12	A-C	Au reste les souris toutes se tenaient coites,
13	A	étroites
14	A	Car sur un van d'osier un grand chat noir veillait.

LES GRENIERS

Sous le manteau des toits s'étalaient les greniers,
Larges, profonds, avec de géantes lignées
De traverses en croix et de lourds madriers,
D'où pendaient à des fils un peuple d'araignées.

Les récoltes d'été s'y trouvaient alignées ;
Le seigle et le froment par sacs et par paniers ;
Et les orges et les avoines rencognées
Pesaient sur les planchers en monceaux réguliers.

Un silence profond et lourd, telle une mare,
S'étendait sur les grains que coupait de sa barre
Faite de pourpre et d'or le soleil de juillet.

Les petites souris toutes se tenaient coites,
Les museaux enfoncés dans leurs niches étroites,
Tandis que sur un van le grand chat blanc veillait.

1	A	D'énormes espaliers tendaient leurs rameaux longs,
2	A	Où les fruits allumaient des tons de météore
4	A	Qu'on voit flamber les nuits de fête tricolore.
6	A	Malgré les frais du soir, les givres de l'aurore,
9	A-C	Maintenant ils couvraient de leur largeur les murs,
10	A	Et leurs pêches et leurs poires avec leurs pommes,
11	A, B	Bombaient superbement des seins
12	A	Leurs troncs géants, crevés partout, suaient des gommes ;
13	A	Leurs racines plongeaient jusqu'aux prochains ruisseaux,
	B	plongeaient jusqu'aux
14	A	Et leurs feuilles luisaient comme des vols d'oiseaux.
	B	luisaient comme

LES ESPALIERS

D'énormes espaliers tendaient des rameaux longs,
Où les fruits allumaient leur chair et leur pléthore,
Pareils, dans la verdure, à ces rouges ballons
Qu'on voit flamber les nuits de kermesse sonore.

Pendant vingt ans, malgré l'hiver et ses grêlons,
Malgré les gels du soir, les givres de l'aurore,
Ils s'étaient accrochés aux fentes des moellons,
Pour monter jusqu'au toit, monter, monter encore.

Maintenant ils couvraient de leur faste les murs,
Et sur les pignons hauts et clairs, poires et pommes,
Bombaient, superbement, des seins pourprés et mûrs.

Les troncs géants, crevés partout, suaient des gommes ;
Les racines plongeaient, jusqu'aux prochains ruisseaux,
Et les feuilles luisaient, comme des vols d'oiseaux.

3	A	Et met au bord des toits et des chaumes branlants
7	A, B	Où de grands corbeaux lourds battent l'air de vols lents
8	A, B	rôder près
9	A	Mais sitôt que le ciel de gris s'était couvert,
14	A	grouillait comme un ventre en

EN HIVER

Le sol trempé se gerce aux froidures premières,
La neige blanche essaime au loin ses duvets blancs,
Et met, au bord des toits et des chaumes branlants,
Des coussinets de laine irisés de lumières.

Passent dans les champs nus les plaintes coutumières,
A travers le désert des silences dolents,
Où de grands corbeaux lourds abattent leurs vols lents
Et s'en viennent de faim rôder, près des chaumières.

Mais depuis que le ciel de gris s'était couvert,
Dans la ferme riait une gaieté d'hiver,
On s'assemblait en rond autour du foyer rouge,

Et l'amour s'éveillait, le soir, de gars à gouge,
Au bouillonnement gras et siffleur du brassin,
Qui grouillait, comme un ventre, en son chaudron d'airain.

1	A	Jadis on ripaillait, dit-on,
2	A	Mieux, dans les bouges et les fermes :
	B	fermes :
3	A, B	fermes
5	A	Alors, dans les longues tablées,
9	A	De gros buveurs ventrus, fougueux,
12	A	Hurlaient à réveiller les gueux.
16	A	Dans des ruades de débauche.
22	A, B	Frais et ronds à mordre dedans,
23	A	dents,

TRUANDAILLES

Dites ! Jadis, ripaillait-on
Dans les bouges et dans les fermes.
Les gars avaient les reins plus fermes,
Et les garces plus beau téton.

Alors, en de longues tablées,
Autour des mets grossiers, mais bons,
Autour des lards et des jambons,
Et des mangeailles rassemblées,

De grands buveurs compacts et forts
Riaient, chantaient, gueulaient à boire,
Bâfraient à casser leur mâchoire,
Hurlaient à réveiller les morts.

Chacun avait, à droite, à gauche,
Chair de femelle à savourer,
Chair grasse, prête à se cabrer
En des ruades de débauche.

Chacun avait là deux brasiers,
Deux yeux allumés, deux prunelles,
Bûchers de voluptés charnelles,
Où rôtir des amours entiers.

Deux seins tout frais, tout ronds, tout rouges,
Frais et clairs à mordre dedans,
A les marquer d'un coup de dents ;
Deux seins appétissants de gouges,

27	A	Qu'on voit rondir dans les ramures
30	A-C	Sablaient aussi des brocs d'étain,
32	A-C	Menton poissé, langue salie,
35	A, B	bouche.
44	A-C	Hurlaient d'effroi toute la nuit.

Bombant le haut des tabliers,
Et ressemblant aux pommes mûres,
Qu'on voit grossir dans les ramures
Gigantesques des espaliers.

Toutes ces garces en folie
Sablaient aussi des brocs de vin,
Et comme leurs gars, ventre plein,
Menton poissé, jupe salie,

Râlaient en proie au rut fiévreux
Dans un emmêlement farouche,
Criaient, juraient à pleine bouche,
Et pour leurs mâles amoureux

Sa battaient, tombaient pêle-mêle,
Parmi les tables, dans les coins,
Ruaient des pieds, tapaient des poings,
Roulaient dans une ivresse telle,

Qu'on eût dit entendre le bruit
D'une lutte à mort dans les bermes,
Et que les chiens veilleurs des fermes
Pleuraient d'effroi toute la nuit.

3	A	la vache
4	A	Et le licol au poing, la mena vers la mort.
	B	Et, le licol tendu, la mena vers la mort.
5	A-C	Partout dans les clochers sonnaient les réveillées ;
9	A	Des groupes d'ouvriers à leurs tâches revêches
	B, C	Des ouvriers lourds et mous à leurs travaux revêches,
10	A	Allaient, bâillant encor, sans parler, indolents ;
11	A	Par-dessus leurs grands dos luisait l'acier des bêches,
12	A, B	gris de miroirs

Après la troisième strophe, en A-C, une strophe supplémentaire :

C On entendait gronder des fracas de roulages
Sur les pavés, des bruits de vieux chariots pleins ;
Au loin, se balançaient des charges de fourrages
Entre les coins de blés et les recoins de lins.

(2) A Sur les pavés, des bruits de lourds chariots pleins ;
(3) A Au loin, se balançaient des charges de fourragges,
B Au loin se balançaient
(4) A Entre des coins de blés et des carrés de lins.

13	A	Les poternes s'ouvraient partout, le long des routes,
15	A	Et les bêtes quêtant repas s'appelaient toutes,

LA VACHE

Dès cinq heures, sitôt que l'aurore fit tache
Sur l'enténébrement nocturne, piqué d'or,
Un gars traça des croix sur le front de la vache,
Et, le licol fixé, la mena vers la mort.

Tout en haut des clochers sonnaient les réveillées ;
Les champs riaient, malgré les brouillards étendus
Sur la campagne, ainsi que des laines mouillées,
Et les froids, qui la nuit étaient redescendus.

Des valets lourds et mous à leurs travaux revêches,
Allaient, bâillant encor, muets, presque dolents,
Sur leur énorme dos luisait l'acier des bêches,
Plaquant le jour brumeux et gris, de miroirs blancs.

Les poternes s'ouvraient partout, au long des routes,
Avec des grincements de clefs et de verrous.
Et les bêtes de clos à clos s'appelaient toutes,
Et la vache passait très lente et beuglait doux.

Après la quatrième strophe, en A-C, deux strophes supplémentaires :

C A droite – on voit blondir l'immensité de plaines :
Des carrés roux, faisant des angles dans les verts,
Des villages par tas, des hameaux par vingtaines,
Avec de grands zigzags de routes à travers.

(5) A gauche – les vergers rajeunis, qu'effiloque
Le vent de Juin, soufflant sur les massifs fleuris,
Toute l'explosion de l'estivale époque,
Blanche sous un azur jeune, brouillé de gris.

(1) A A droite – s'étendait l'immensité de plaines :
(2) A Des toits rouges, faisant des angles dans les verts,
(6) A Le vent de Mai, soufflant sur les pommiers fleuris,
(7) A Toute une explosion de printanière époque,

18 A On parvint au village assis sur un plateau,
20 A-C Dans un encadrement plaqué de champs et d'eau.
22 A, B fumant, sur le sol
C le sol,
23 A-C Un taureau tacheté de rousseurs, qu'on écorche
27 A, B répandues
28 A-C chair.
30 A Ce sont des coins verdis de pousses qu'elle voit,
B, C Ce sont des coins verdis de blés qu'elle entrevoit,
31 A laboureurs que

Après la huitième strophe, en A, une strophe supplémentaire :

Les génisses au poil maculé de marbrures,
Dans l'herbe déjà haute étalent leurs couleurs,
Et les pieds se moulant dans l'ocre des bousures
Traînent leurs pis gonflés de lait parmi les fleurs.

Enfin par un dernier détour de sente verte,
On parvient au village assis sur un plateau :
La boucherie est là, tout en haut, large ouverte,
Dans un encadrement formé d'herbes et d'eau.

La vache brusquement s'arrête au seuil du porche.
Tout est rouge autour d'elle et fumant ; sur le sol
Lamentable et visqueux, un taureau qu'on écorche
Et dont coule le sang par un trou fait au col.

Des moutons appendus au mur, têtes fendues,
Des porcs, gisant sur la paille, moignons en l'air,
Un veau noir sur un tas d'entrailles répandues,
Avec le coutelas profond fouillant la chair,

Et plus loin, au delà de ces visions rouges,
Ce sont des coins verdis de blé qu'elle entrevoit,
Où des bœufs laboureurs, que bâtonnent des gouges,
Entaillent le terreau gluant d'un sillon droit.

38	A	Les pénètre à plein feu de
43	A	Quand un coup de maillet l'étourdit ; elle tombe,
44	A-C	Mais son dernier regard s'est empli de soleil.

Et voici que se fait la lumière complète,
Le creusement profond des lointains horizons,
Le grand jour triomphal et doré, qui projette
Ses flammes d'incendie au ras des floraisons,

Qui baigne les champs gras d'une sueur fumante,
Les pénètre, à plein feu, de ses rayons mordants,
Les brûle de baisers d'amour, comme une amante,
Et leur gonfle le sein de germes fécondants.

La vache voit bleuir le grand ciel qui surplombe
L'embrasement du sol où luit l'Escaut vermeil,
Lorsqu'un coup de maillet l'étourdit ; – elle tombe,
Mais son dernier regard s'est rempli de soleil.

En A, au-dessus du titre, une dédicace : A MAITRE LEON CLADEL

2	A	Dans les molles couleurs des paysanneries,
5	A	Louis-Quinze, animer des pastels ;
	B, C	Louis-Quinze animer
15	A	La patrie ! on l'ignore au fond de la campagne.
20	A	des palais lambrissés,
	B-D	de palais lambrissés,
	V	des palais lambrissés,
		(La correction de l'édition posthume – qui revient à la leçon de A – paraît justifiée par le sens du passage. Nous la reprenons donc.)
23	C	leur esprit balourd
28	A	Ces révolutions les ont tant effrayés,

LES PAYSANS

Ces hommes de labour, que Greuse affadissait
Dans les molles couleurs de paysanneries,
Si proprets dans leur mise et si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze, animer des pastels,
Les voici noirs, grossiers, bestiaux – ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages ; en somme,
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.
La patrie ? Allons donc ! Qui d'entre eux croit en elle ?
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle,
La terre fécondée au travail de leurs bras.
La patrie ! on l'ignore au fond de leur campagne.
Ce qu' ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,
Assis dans le velours frangé de son manteau ;
C'est tout un apparat de glaives, de couronnes,
Ecussonnant les murs des palais lambrissés,
Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.
Ils ne savent que ça du pouvoir. – C'est assez.
Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,
Justice et liberté – l'instinct les ankylose ;
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir;
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Les révolutions les ont tant effrayés,
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.

32	A-C	Avec des tufs derrière et des fumiers devant,
33	B, C	S'étendent, le toit bas, le mur nu, des chaumières,
34	A, B	Sous des lames de pluie et des soufflets de vent.
35	A	Ce sont les fermes. Là, c'est le clocher d'église,
38	A-C	Grâce à l'acharnement des herses qui le mord,
39	A	Sont les labours. Leur vie est close tout entière
	B, C	Sont leurs labours. La vie est close tout entière
41	A	Qui les ploient au servage et mettent en lisière
42	A-C	L'effort de leur labeur et de leur âpreté.

En A-C, la seconde partie du poème (II) ne constitue pas un ensemble à part mais s'enchaîne à la première partie.

En A-C, avant le vers 43, quatre vers supplémentaires :

C Ils sont là, travaillant de leurs mains obstinées
Les terreaux noirs, l'humus tout imprégné d'hiver,
Pourri de détritus et creux de taupinées ;
Ils bêchent, front en eau, du pied plantant le fer,

43	A-C	Le corps en deux, sur les sillons qu'ils ensemencent,
44	A-C	Sous les grêlons de Mars qui flagellent leur dos.
46	A-C	Avec des éclats d'or, tombant des cieux à flots,
48	A	Peinant encor, la faux rasant net les blés mûrs,
	B	Peinant encor, la faux rasant les seigles mûrs,
50	A-C	Et transperçant leur peau des bras jusqu'aux fémurs ;
51	C	têtes ;
52	A	méteil,
53	A	bêtes
54	A-C	Le cou criblé de taons, ahannent au soleil.
55	A-C	Vienne Novembre avec ses lentes agonies,
58	A-C	Ses glas de mort – et les voici suant toujours,

I

A droite, au long des noirs chemins, creusés d'ornières,
Avec les prés derrière et les fumiers devant,
S'étendent, le toit bas, le mur nu, les chaumières,
Sous des lames de pluie et des gifles de vent.
Ce sont leurs fermes. Là, c'est leur clocher d'église,
Taché de suitements vert-de-grisés au nord,
Et plus loin, où le sol fumé se fertilise,
Grâce à l'acharnement des coutres qui le mord,
Sont leurs labours. La vie est prise tout entière
Entre ces trois témoins de leur rusticité,
Qui les ploient au servage et tiennent en lisière
L'effort de leur labeur et de leur volonté.

II

Ils s'acharnent, sur les sillons qu'ils ensemencent,
Sous les grêlons de mars qui flagellent leur dos.
L'été, quand les moissons de seigle se balancent
Avec des éclats d'or tombant du ciel à flots,
Les voici, dans le feu des jours longs et torrides,
Peinant encor, la faux rasant les grands blés mûrs,
La sueur découlant de leurs fronts tout en rides
Et maculant leur peau des bras jusqu'aux fémurs ;
Midi darde ses rais de braise sur leurs têtes :
Si crue est la chaleur, qu'en des champs de méteil
Se cassent les épis trop secs et que les bêtes,
Le cou criblé de taons meuglent vers le soleil.
Vienne novembre avec ses lentes agonies,
Et ses râles roulés à travers les bois sourds,
Ses sanglots hululants, ses plaintes infinies,
Ses glas de mort – et les voici peinant toujours,

62	A	abatis.
66	A	Font leurs membres affreux et leurs thorax poussifs ;
69	A-C	Avec l'horreur sur leurs faces hérissonnées,
70	A, B	débris ;
71	A	Et, qu'au temps où la mort ouvre sur eux ses portes,
	B, C	Et qu'au temps où la mort ouvre vers eux ses portes,

En A-C, la troisième partie du poème (III) est la seconde.

74	A-C	Les soirs de vents en rage et de ciel en remous,
75	A-C	Les soirs de bise aux champs et de neige essaimée,
79	A	coin ; toute
81	A, B	Des chats osseux, raclés, lèchent des fonds d'écuelle ;

Préparant à nouveau les récoltes futures,
60 Sous un ciel débordant de nuages grossis,
Sous la bise, cinglant à ras les emblavures,
Et trouant les forêts d'énormes abatis,
De sorte que leurs corps tombent vite en ruine,
Que jeunes, s'ils sont beaux, plantureux et massifs,
65 L'hiver qui les froidit, l'été qui les calcine,
Font leurs membres affreux et leurs torses poussifs ;
Que vieux, portant le poids renversant des années,
Le dos cassé, les bras perclus, les yeux pourris,
Avec l'horreur sur leurs faces contaminées,
70 Ils roulent sous le vent qui s'acharne aux débris
Et qu'au temps où la mort ferme sur eux ses portes,
Leur cercueil, descendant au fond des terrains mous,
Ne semble contenir que choses deux fois mortes.

III

Les soirs de vent quand décembre bat les cieux fous,
75 Les soirs de gel aux champs ou de neige essaimée,
Les vieux fermiers sont là, méditant, calculant,
Près des lampes, d'où monte un filet de fumée.
La cuisine présente un aspect désolant :
On soupe dans un coin, toute une ribambelle
80 D'enfants sales gloutonne aux restes d'un repas ;
Des chats osseux et roux lèchent des fonds d'écuelle ;
Des coqs tintent du bec contre l'étain des plats ;

84	A-C	Quatre pauvres tisons se tordent de maigreur,
85	A-C	Avec des jets mourants d'une clarté rougeâtre ;
89	A	fils que
94	A-C	sournoise, qui ment.
95	A-C	Leur bonhomie et leurs rires couvent la rage ;
97	A	que d'âge en âge,
99	A	minime, ils sont
100	A	Ne pouvant acquérir à force de travail,
102	A	Et leur esprit est noir, mesquin, tout au détail,
106	A	Rougeoyer dans le soir ainsi qu'un lac vermeil.
	B	le soir ainsi

L'humidité s'attache aux murs lépreux ; dans l'âtre,
Quatre pauvres tisons rassemblent leur maigreur,
85 Et répandent à peine une clarté rougeâtre.
Et les vieux ont au front des pensers pleins d'aigreur.
« Bien qu'en toute saison tous travaillassent ferme,
Que chacun de son mieux donnât tout son appoint,
Voilà cent ans, de père en fils, que va la ferme,
90 Et que bon an, mal an, on reste au même point ;
Toujours même train-train voisinant la misère. »
Et c'est ce qui les ronge et les mord lentement.
Aussi la haine, ils l'ont en eux comme un ulcère,
La haine patiente et sournoise qui ment.
95 Leur bonhomie et leurs rires couvrent leur rage ;
La méchanceté luit dans leurs regards glacés ;
Ils puent les fiels et les rancœurs que, d'âge en âge,
Les souffrances en leurs âmes ont amassés.
Ils sont âpres au gain minime ; ils sont sordides ;
100 Ne pouvant conquérir leur part, grâce au travail,
La lésine rend leurs cœurs durs, leurs cœurs fétides ;
Et leur esprit est noir, mesquin, pris au détail,
Stupide et terrassé devant les grandes choses :
C'est à croire qu'ils n'ont jamais vers le soleil
105 Levé leurs yeux, ni vu les couchants grandioses
S'étaler dans le soir, ainsi qu'un lac vermeil.

En A-C, la quatrième partie du poème (IV) est la troisième.

111	A-C	Sale à point les gosiers et les enflamme à boire.
113	A	mâchoire,
114	A, B	Aux gens du bourg voisin, qui voudraient, Nom de Dieu !
116	A-C	Et gloutonner un plat de chair, qui n'est pas leur.
122	A-C	Et leurs masques, plaqués de feu, dardant l'effroi,

Après le vers 124, en A, une coupure strophique.
En B et C, le vers 124 est au bas de la page.

127	A	assommés, tombent
132	A	Du bourg ; et des gars aux gouges faisant appel,
134	A-C	Les lâchant, les cherchant, dans un assaut charnel,

IV

Aux kermesses pourtant les paysans font fête,
Même les plus crasseux, les plus ladres. Leurs gars
Y vont chercher femelle et s'y chauffer la tête.
Un fort repas, graissé de sauces et de lards,
Sale à point les gosiers et les excite à boire.
On roule aux cabarets, goussets ronds, cœurs en feu,
On y bataille, on y casse gueule et mâchoire
Aux gens du bourg voisin, qui voudraient, nom de Dieu !
Lécher trop goulûment les filles du village
Et s'adjuger un plat de chair, qui n'est pas leur.

Tout l'argent mis à part y passe – un gaspillage,
En danse, en brocs offerts de sableur à sableur,
En bouteilles, gisant à terre en tas difformes.
Les plus fiers de leur force ont des gestes de roi
A rafler d'un seul trait des pots de bière énormes,
Et leurs masques, marbrés de feu, dardant l'effroi,
Avec leurs yeux sanglants et leur bouche gluante,
Allument des soleils dans le grouillement noir.
L'orgie avance et flambe. Une urine puante
Mousse en écume blanche aux fentes du trottoir.
Des soulards assommés tombent comme des bêtes ;
D'autres vaguent, serrant leurs pas, pour s'affermir ;
D'autres gueulent tout seuls quelques refrains de fêtes
Coupés de hoquets gras et d'arrêts pour vomir.
Des bandes de braillards font des rondes au centre
Du bourg ; et les gars aux gouges faisant appel,
Les serrent à pleins bras, les cognent ventre à ventre,
Leur maculant le cou d'un lourd baiser charnel

135	A-C	Et les tombent, jupons levés, jambes ruantes.
139	A	Etament de vapeurs les carreaux et les pintes –
144	A-C	tempête, à travers
151	A	bataille ;
152	A	Et c'est alors, à
154	A, B	Dût-il trouer son homme à longs coups de couteau.
	C	Dût-il trouer son homme, à longs coups de couteau.
157	A	Les mêle tous dans des fureurs de sauteries.
	B, C	Les mêle tous en des fureurs de sauteries.
160	A-C	L'acide du désir charnel brûlant leur sang,
162	A-C	L'instinct lâché devient à tel point rugissant

Tandis qu'elles se défendent, jambes ruantes.
Dans les bouges – où la fumée en brouillards gris
Rampe et roule au plafond, où les sueurs gluantes
Des corps chauffés et les senteurs des corps flétris
Etament de vapeur les carreaux et les pintes –
A voir des bataillons de couples se ruer
Toujours en plus grand nombre autour des tables peintes,
Il semble que les murs sous le heurt vont craquer.
La soûlerie est là plus furieuse encore,
Qui trépigne et vacarme et tempête à travers
Des cris de flûte aiguë et de piston sonore.
Rustres en sarraux bleus, vieilles en bonnets clairs,
Gamins hâves, fumant des pipes ramassées,
Tout ça saute, cognant des bras, grognant du groin,
Tapant des pieds. Parfois les soudaines poussées
De nouveaux arrivants écrasent dans un coin
Le quadrille fougueux qui semble une bataille,
Et c'est alors à qui gueulera le plus haut,
A qui repoussera le flot vers la muraille,
Dût-il trouer son homme à grands coups de couteau.
Mais l'orchestre aussitôt redouble ses crieries
Et, couvrant de son bruit les querelles des gars,
Les confond tous en des fureurs de sauteries.
On se calme, on rigole, on trinque entre pochards,
Les femmes à leur tour se chauffent et se soûlent,
L'acide de l'instant charnel brûlant leur sang,
Et dans ces flots de corps sautants, de dos qui houlent,
L'instinct devient soudain à tel point rugissant
Qu'à voir garces et gars se débattre et se tordre,
Avec des heurts de corps, des cris, des coups de poings,

167	A-C	Se vautrant sur le sol, se heurtant aux bossages,
168	A	mains

Après le vers 172, en A, il y a seulement une coupure strophique.
En B et en C, le vers 172 est au bas de la page.
Le chiffre V n'apparaît qu'en D.

173	A-C	Avant que le soleil n'arde de flammes rouges,
174	A-C	Et que les brouillards blancs ne tombent à pleins vols,
180	A	Dégoûtantes de la bière et du vin sablés,
181	A	Gagnent avec
184	A, B	Parmi les plants herbus d'un enclos maraîcher,
186	A	Rugir encor l'amour dans des festins de chair.

Des bonds à s'écraser, des rages à se mordre,
A les voir se rouler ivres-morts dans les coins,
Noués entre eux, ainsi que des houblons sauvages,
Suant, l'écume blanche aux lèvres, les deux mains,
Les dix doigts, saccageant et vidant les corsages,
On dirait – tant ces gars fougueux donnent des reins,
Tant sautent de fureur les croupes de leurs gouges –
Des ardeurs s'allumant au feu noir des viols.

V

Avant que le soleil éclate en brasiers rouges,
Et que les brouillards blancs remontent à pleins vols,
Dans les bouges, on met un terme aux soûleries.
La kermesse s'épuise en des accablements,
La foule s'en retourne, et vers les métairies
On la voit disparaître avec des hurlements.
Les vieux fermiers aussi, les bras tombants, les trognes
Dégoûtantes de bière et de gros vin sablés,
Gagnent, avec le pas zigzaguant des ivrognes,
Leur ferme assise au loin dans une mer de blés.
Mais au creux des fossés que les mousses veloutent,
Parmi les coins herbus d'un enclos maraîcher,
Au détour des sentiers gazonnés, ils écoutent
Rugir encor l'amour en des festins de chair.
Les buissons semblent être habités par des fauves.
Des accouplements noirs bondissent par-dessus
Les lins montants, l'avoine en fleur, les trèfles mauves,

Après le vers 192, sur les épreuves en placards de A, Verhaeren demande une coupure strophique.
En A, le vers 192 est au bas de la page.
En B et en C, pas de coupure strophique.
En V, nous rétablissons la coupure strophique voulue par Verhaeren sur les épreuves en placards de A.

193	A-C	confondent.
194	A	Dans l'étable où se sont glissés des maraudeurs,
	B, C	Dans l'étable où se sont glissés les maraudeurs,
196	A-C	Dans l'auge, dont les gars font choix pour le déduit,
198	A-C	Mêmes fureurs d'aimer rugissant dans la nuit.
207	A, B	Des chiens bergers, les yeux flambant, guettent leurs lices ;
	C	Des chiens maigres, les yeux flambant, guettent leurs lices ;
210	A-C	Alors vautrés aussi dans leur rut d'alcool,
212	A-C	étouffants,

Des cris de passion montent ; on n'entend plus
Que des spasmes râlants auxquels les chiens répondent.

Les vieux songent aux ans de jeunesse et d'ardeurs.

Chez eux, mêmes appels d'amour qui se confondent :
Dans la grange où se sont glissés les maraudeurs,
Où la vachère couche au milieu des fourrages,
Où chacun cherche un coin pour son amour fortuit,
Mêmes enlacements, mêmes cris, mêmes rages,
Mêmes accouplements rugissant dans la nuit ;
Et dès qu'il est levé, le soleil, dès qu'il crève,
De ses boulets de feu le mur des horizons,
Voici qu'un étalon, réveillé dans son rêve,
Hennit et que les porcs ébranlent leurs cloisons
Comme allumés par la débauche environnante ;
Crête pourpre, des coqs se haussent sur le foin
Et sonnent le matin de leur voix claironnante ;
Des poulains attachés se cabrent dans un coin ;
Des chiens maigres, les yeux flambants, guettent leurs lices ;
Et les naseaux soufflants, les pieds fouillant le sol,
Des taureaux monstrueux ascendent les génisses.

Alors brûlés aussi par le rut et l'alcool,
Le sang battant leur cœur et leurs tempes blêmies,
Le gosier desséché de spasmes étouffants
Et cherchant à tâtons leurs femmes endormies,
Eux, les fermiers, les vieux, font encor des enfants.

2	A	Les flots clairs s'étamaient de gris et de brouillard,
	B, C	Les flots clairs s'étamaient d'étoupe et de brouillard,
3	A	sale,
13	A-C	et craquaient, et grinçaient,

MARINES

I

Au temps de froid humide et de vent nasillard,
Les flots clairs se chargeaient d'étoupe et de brouillard,
Et traînaient à travers les champs de verdeur sale
Leur cours se terminant en pieuvre colossale.

Les roseaux desséchés pendaient le long du bord,
Le ciel, muré de nuit, partout, du Sud au Nord,
Retentissait au loin d'un fracas d'avalanches ;
Les neiges vacillaient dans l'air, flammèches blanches.

Et sitôt qu'il gelait, des glaçons monstrueux
Descendaient en troupeau large et tumultueux,
S'écrasant, se heurtant comme un choc de montagnes.

Et lorsque les terreaux et les bois se taisaient,
Eux s'attaquaient l'un l'autre, et craquaient et grinçaient
Et d'un bruit de tonnerre ébranlaient les campagnes.

5	A, B	blanc dans
6	A, B	chantaient parmi
7	A, B	clair dans
10	A-C	soleil.
11	A, B	Des vapeurs ameutaient les flots lents de leurs roues,
	C	Des steamers ameutaient les flots lents de leurs roues,
12	A	Des mâts se relevaient : focs, misaines, beauprés,
	B, C	Des mâts se relevaient : misaines et beauprés,
13	A-C	Et les voiliers géants dressaient sur l'eau leurs proues,
14	A-C	Où des nymphes en bois bombaient leurs seins dorés.

II

Au sortir des brouillards, des vents et des hivers,
Le site avait les tons mouillés des aquarelles ;
L'Escaut traînait son cours entre les iris verts
Et les saules courbant leurs branches en ombrelles ;

Il coulait clair et blanc, dans les limpidités,
Et les oiseaux chantaient, parmi les oseraies ;
Il coulait clair, dans les splendeurs et les gaietés
Et mirait les hameaux, tête en bas, dans les baies.

Là, sous la chaleur neuve et la clarté d'éveil,
Des chalands goudronnés luisaient dans le soleil,
Les steamers ameutaient les flots lents de leurs roues,

Des mâts se redressaient : misaines et beauprés,
Et les voiliers géants levaient sur l'eau leurs proues,
Où des nymphes tordaient leurs corps aux seins dorés.

1	A-C	fleuve, rempli
4	A	En jetant tout son feu de sulfure et de poix.
9	A-C	Plus loin, près d'une passe où le courant s'ensable,
10	A	s'étiraient, de jaunes

III

Sur le fleuve rempli de mâts et de voilures,
Un ciel incandescent tombait de tout son poids
Et gerçait et grillait le sol de ses brûlures,
Comme s'il l'eût couvé sous des ailes de poix.

Près des digues, bouillaient le limon et la vase ;
Les pointes des roseaux s'aiguisaient de clartés,
Et les vaisseaux craquaient du sommet à la base,
Sous l'accablant fardeau de ces torridités.

Plus loin, près d'une passe où le fleuve s'ensable,
Émergeaient, s'étiraient de jaunes bancs de sable,
Que des oiseaux, l'aile au soleil, tachaient de blanc ;

Le site entier chauffait dans un air de fournaise
Et semblait menacé d'un embrasement lent,
Et les flots criblés d'or charriaient de la braise.

2	A, B	descendant le couchant
3	A	ciel, d'immenses
7	A	noires,
8	A	eaux,
12	A	Mais tous bruits vont mourir, et mourir toutes flammes,
	B	vont mourir, et mourir
14	A-C	Voici qu'on n'entend plus qu'un bruit tombant de rames.

IV

En automne, saison des belles pourritures,
Quand au soir descendant, le couchant est en feu,
On voit au bas du ciel d'immenses balayures
De jaune, de carmin, de vert pomme et de bleu.

Les flots traînent ce grand horizon dans leurs moires,
Se vêtent de ses tons électriques et faux,
Et sur fond de soleil, des barques toutes noires
Vont comme des cercueils d'ébène au fil des eaux.

Les voix du jour mourant, funèbres et lointaines,
Roulent encor dans l'air avec le vent des plaines
Et les sons d'angélus tintant de tour en tour ;

Mais tous cris vont mourir et mourir toutes flammes.
L'appel des passeurs d'eau va se taire à son tour...
Voici qu'on n'entend plus qu'un bruit lointain de rames.

En A, un autre titre : AMOURS DE GARS.
En A, au-dessus de ce titre, une dédicace : A MAITRE CAMILLE LEMONNIER

En A, le poème comportait deux parties, numérotées I et II. À partir de B, la première partie est supprimée ainsi que les deux premiers vers de la seconde partie. On trouvera en appendice les 33 vers écartés.

1	A	Mais que leur vaut le bruit bête de ces parlotes
3	B, C	Que lui font l'œil mauvais et les cris de bigotes,
4	A	Quand au soir descendant, le long du chemin creux,
8	A	Ses yeux, d'où sort l'ardeur de son embrasement ;
	B, C	embrasement ;

Après le vers 16, en A-C, pas de coupure strophique.

22	A-C	Avant qu'il n'eût espoir certain de l'épouser,

AMOURS ROUGES

Et qu'importent les mots méchants et les parlotes
S'ils ont la volupté de se sentir à deux ?
Que lui font l'œil mauvais et les cris des bigotes,
Quand au soir descendant, au long du chemin creux,
Il la sent s'allumer de charnelles tendresses,
Qu'il l'étreint contre lui, regarde longuement
Son cou large, où sont faits des coins pour les caresses,
Ses yeux d'où sort l'ardeur de son embrasement,
Qu'elle vibre et s'affole et s'offre tout entière,
Que la rage d'aimer l'enflamme, qu'elle veut,
Tant le sang de son cœur lui brûle chaque artère,
Tant hurlent ses désirs et ses instincts en feu,
Ne faire de son corps qu'une table dressée,
Où son gars mangerait et boirait jusqu'au jour,
La bouche gloutonnante et la manche troussée,
Tout un festin de chair, de jeunesse et d'amour !

Et pendant qu'il la chauffe, ils vont par les saulaies,
Par les sentiers moussus, faits pour s'en aller deux,
Ils vont toujours, tirant les feuilles hors des haies,
Les mordant avec fièvre et les jetant loin d'eux.
Il confie en riant ce qui troublait sa tête,
Avant qu'il eût l'espoir certain de l'épouser,
Il se rappelle encor – tout comme elle – la fête

24	A, B	Où de force il plaqua ses lèvres d'un baiser.
25	A	elle à présent qui
29	A-C	Et d'un commun accord, sans pourtant se rien dire,

Après le vers 29, en A-C, quatre vers supplémentaires :

	C	Au coude d'un chemin menant droit aux fouillis,
		Le cœur battant son plein, le visage en sourire,
		Ils cherchent où s'asseoir dans l'épais des taillis.
		Et près d'un blond carré d'orge, dans la verdure

30	A	Fraîche et mollette encore et gazouilleuse au vent,
	B, C	Fraîche et vibrante encore et gazouilleuse au vent,
31	A	Ils dénichent comme au hasard, une encoignure
	B, C	Ils dénichent, comme au hasard, une encoignure,
32	A-C	Faite d'un bois derrière et de buissons devant,
33	A-C	Un coin calme, où bruit seule parmi l'épeautre,
34	A-C	La respiration onduleuse des blés.

Après le vers 34, en A-C, pas de coupure strophique.
Après le vers 34, en D, une coupure strophique.
En V, le vers 34 est au bas de la page.

36	A-C	Ils se sont abattus, haletants et troublés.
43	A-C	Les buissons cassés net et la terre rayée

Où de force il meurtrit ses lèvres d'un baiser.
Mais c'est elle à présent, qui s'en poisse la bouche,
Qui s'en soûle et s'en gave aux godailles d'amour,
Au grand air, sous l'éclat du soleil qui se couche
Et dans le rouge adieu de la nature au jour.
Et d'un commun accord, là-bas, dans la verdure
Fraîche et vibrante encore et gazouilleuse aux vents,
Ils ont cherché, sans rien se dire, une encoignure
Que la hache tailla dans les buissons mouvants,
Un coin calme, d'où l'on entend chanter l'épeautre,
Et les avoines d'or et les lins étoilés.

Se regardant toujours et s'attirant l'un l'autre,
Ils s'abattent soudain, haletants et troublés.
Et c'est alors un cri des sens, une fringale,
Un assouvissement de désirs et d'instincts,
Un combat chair à chair de gouge avec son mâle,
Des étreintes de corps à se briser les reins,
Des vautrements si fous que l'herbe en est broyée
Comme après un assaut de vents et de grêlons,
Les rameaux cassés net et la terre rayée
D'un grattage lascif de pieds et de talons.
Elle sert de sa chair autant qu'il en demande,
Sans crier, se débattre ou simuler des peurs,

47	A	entende,
48	A-C	amour, qui

Après le vers 48, en A-C, quatre vers supplémentaires :

C Ils songent aux fureurs échauffantes des bêtes,
Aux printemps allumant l'ardeur dans les troupeaux,
Aux chevaux hennissants, aux vaches toujours prêtes
À se courber au joug amoureux des taureaux.

49	A	lui, maître
51	A	aile
53	A	Ses assauts enfiévrés sont comme un choc de rafales
	B	enfiévrés comme un choc de rafales
56	A, B	sur elle avec
58	A, B	les sens sous
59	A	Et ce débordement de leur lutte dernière
	B	Et ce débordement de lutte dernière

En A, le vers 60 est au bas de la page.
Après le vers 60, en B et en C, une coupure strophique.
En D, le vers 60 est au bas de la page.

65	A	venir le jour

Ne craignant même plus que le village entende
L'explosion d'amour qui saute de leurs cœurs.
Et lui, – roi de ce corps pâmé, lui maître d'elle,
Le choisi, parmi tous, pour mener le déduit,
La voyant dans ses bras frissonner comme une aile,
Sent son orgueil de gars puissant monter en lui.
Ses assauts enfiévrés, comme un choc de rafales,
Traversent la fureur de leurs accouplements,
Ses spasmes ont des cris plus profonds que des râles,
Son rut bondit sur elle, avec des jappements,
Il voudrait l'accabler dans une ardeur plénière,
Et lui broyer les sens, sous des poids de torpeur,
Et ce débordement de leur lutte dernière
Devient rage à tel point que leur amour fait peur.

Après l'ébruitement du scandale au village,
Après de longs refus brutaux, un temps viendra,
Où les parents vaincus voudront le mariage ;
Et l'amant d'aujourd'hui, son gars aimé, sera
Le même qu'on verra venir, le jour des noces,
Lui donner l'anneau d'or et conduire à l'autel,
Orné de cierges neufs et de roses précoces,
Ses vingt ans agités du frisson maternel.

Ce poème ne figure pas dans l'édition originale (A).

1	B, C	Voici huit jours qu'a trépassé le vieux fermier
2	B	thésaurisa dans un sommier
7	B	boire
8	B	Tant que l'on veut pour qu'on se soûle à sa mémoire.
	C	Tant que l'on veut, pour qu'on se soûle à sa mémoire.
10	B	Pour des gosiers beaux et clairs, tels des anneaux,
11	B	fêtes
13	B, C	Les servantes et les valets quittant le deuil
16	B, C	Sont conviés, avant tout autre, à la Kermesse.

LES FUNERAILLES

Voici huit jours qu'est trépassé le vieux fermier
Qui, rond par rond, thésaurisa, dans un sommier,
Tant d'or et tant d'argent que son énorme bière
Semblait lourde d'écus quand on le mit en terre.

La cloche a vacarmé longtemps en son honneur
Et les notes battu leur danse en ton mineur,
Mais aujourd'hui ses quatre fils offrent à boire,
Tant que l'on veut, pour qu'on célèbre sa mémoire.

Dans leur maison, ils ont rangé trente tonneaux
Pour des gosiers luisants et ronds, tels des anneaux,
Et prétendant que tous aient une part des fêtes,
Ils ont donné du sucre et de la bière aux bêtes.

Les servantes et les valets rompant le deuil
Et les quatre porteurs du colossal cercueil
Et le fossoyeur borgne et les enfants de messe
Sont conviés, avant tout autre, à la kermesse.

18	B	Ceux qui furent les vieux amis et les voisins ;
19	B, C	Et tels qui sont gaillards et savoureux de derme
20	B, C	Sont invités dûment parce qu'ils sablent ferme.
23	B, C	Portes closes, tandis que Juin gerce de rides,
24	B, C	Dehors, les champs ardents et les polders torrides.
26	B, C	fort ;
28	B	soûle en plein
29	B, C	Ils sont là, tous, face à face, vagues et lourds,
30	B, C	Les mains moites, les doigts gauches, les regards gourds,

Après la huitième strophe, en B et en C, une strophe supplémentaire :

C Le fossoyeur éructe et croit du fond d'un trou
Lancer, d'un han profond, un bloc de terreau mou ;
Le jeune enfant de messe avec des mains térettes
Lampe d'un coup son broc, ainsi que les burettes.

36	B, C	Jonglent avec des morts au fond des nécropoles.

Puis les parents les plus proches et les cousins,
Et ceux qui sont de vieux amis et les voisins ;
Et tels qui sont épais et savoureux de derme
Sont invités surtout parce qu'ils sablent ferme.

Et depuis l'aube on trinque, à grands brocs étamés,
Dans la salle la plus large, volets fermés,
Portes closes, tandis que juin gerce de rides,
Là-bas, les champs ardents et les polders torrides.

La fête étant vouée uniquement au mort,
On boit sans bruit, on boit sans cris, si l'on boit fort :
Et l'ivresse plombant les fronts de somnolence,
Bientôt l'on boit et l'on se soûle, en plein silence.

Ils sont là, tous, face à face, vagues et gourds,
Les mains moites, les doigts gauches, les regards lourds
Les pieds allongés droits sous la table de chêne,
Et seul, le hoquet gras débonde leur bedaine.

Les gros porteurs assis côte à côte, le dos
Bien que fruste et géant ployé sous des fardeaux
D'ivresse et de sommeil, rêvent que leurs épaules
Portent le bourg entier au fond de nécropoles.

37	B	Un cousin pleure, ainsi qu'un toit que pluie et vent
38	B	Raflent d'automne, et tout son corps est comme un van
39	B, C	secoue,
44	B	becs qu'ils feront
48	B	tas d'or comme un poing sur la table.
53	B	cercueil
55	B	De décanter au fond des bedaines la lave

Un cousin pleure, ainsi qu'un toit où pluie et vent
Se font la guerre, et tout son corps est comme un van
Sonnant et sanglotant que la douleur secoue
Jusqu'à faire égoutter les larmes de sa joue.

Seuls d'entre tous, les fils ne semblent point navrés :
Ils ont les goussets lourds et les orgueils lustrés,
Ils sont comme des coqs debout sur l'héritage,
Et c'est à coups de becs, qu'ils feront le partage.

Ils se sentent déjà maîtres du bourg et ceux
Dont on craindra le geste et le signe des yeux :
Aussi, pour affirmer leur droit indubitable,
L'un d'eux met un tas d'or, comme un poing, sur la table.

L'étonnement est si rouge et fervent, que tous,
Bien que mornes, hagards, béants et comme fous,
Devant ce bloc soudain sorti de son armoire,
Le verre en main, la bouche ouverte, oublient de boire,

Et qu'il faut le rappel d'un porteur de cercueil,
Pour ranimer en eux le jovial orgueil
De décanter, au fond des bedaines, la lave
D'ivresse et de fureur qui bout encor en cave.

En P et en A, un autre titre : AUX FLAMANDES DE RUBENS

1	P	mûres
2	P	chairs, pesantes
3	P	beauté,
5	P	Sur des tas de foin sec et jaune, étalez-vous !
7	C	lissés, comme
8	P	Et nos bras amoureux étreignent vos genoux.
9	P	Laissez-vous adorer au grand jour, dans les plaines ;
11	P	d'orgueil au bord
12	P	Dans l'air torride, autour de vous trônent les chênes.
14	P	L'accès du rut, la rage affolante, hagarde ;
15	P	Lorsque dans les vergers des fermes on regarde
	A	Lorsque dans les vergers des fermes, on regarde
	B	Lorsque dans les vergers des fermes on regarde
18	P	Lorsqu'ils s'ouvrent au souffle intense de la chair,
	A	s'enflent au souffle
19	P	Comme s'enfle la voile aux assauts de la mer,
20	P	Aux assauts galopants d'un vent qui vient du large ;
	A, B	large.
22	P	Vos beaux corps glorieux, riches en chair fleurie,
	A-C	Votre œil miroitant d'or, votre gorge fleurie,
23	P	Nous vous adorons tous, femmes de la patrie,
	A	Nous vous déifions, femmes de la patrie,
24	P	Qui concentrez en vous notre idéal charnel.

AUX FLAMANDES D'AUTREFOIS

Au grand soleil d'été qui fait les orges mûres,
Et qui bronze vos chairs pesantes de santé,
Flamandes, montrez-nous votre lourde beauté
Débordante de force et chargeant vos ceintures.

Sur des tas de foin sec et fauché, couchez-vous !
Vos torses sont puissants, vos seins rouges de sève,
Vos cheveux sont lissés comme un sable de grève,
Et nos bras amoureux enlacent vos genoux.

Laissez-vous adorer, au grand air, dans les plaines,
Lorsque les vents chauffés tombent du ciel en feu,
Qu'immobiles d'orgueil, au bord de l'étang bleu,
Dans les midis vibrants et roux, trônent les chênes.

Au temps où les taureaux fougueux sentent venir
L'accès du rut, la fièvre affolante, hagarde,
Lorsque, dans les vergers des fermes, on regarde
Les jeunes étalons, le cou tendu, hennir ;

Lorsque l'immense amour dans les cœurs se décharge,
Lorsqu'ils s'enflent, au souffle intense de la chair,
Comme s'ouvre la voile aux rages de la mer,
Aux assauts redoublés d'un vent qui vient du large ;

Telles, avec vos corps d'un éclat éternel,
Vos beaux yeux semés d'or, votre gorge fleurie,
Nous vous magnifions, femmes de la patrie,
Qui concentrez en vous notre Idéal charnel.

L'édition A présente un sous-titre : POESIES *et une autre date :* MDCCCLXXXVI

En A, la dédicace est ainsi formulée, sur la page suivante :

Au Poète GEORGES KHNOPFF.

LES MOINES

1885

A Georges Khnopff

2	A-C	Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,
3	A-C	catholiques,
5	A-C	blanches,
6	A-C	courroux,
9	A-C	candides,
10	A-C	jamais,
12	A-C	paix ;

LES MOINES

Je vous invoque ici, Moines apostoliques,
Encensoirs d'or, drapeaux de foi, trépieds de feu ;
Astres versant le jour aux siècles catholiques ;
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu ;

Solitaires assis sur les montagnes blanches ;
Marbres de volonté, de force et de courroux ;
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches
Sur les remords ployés des peuples à genoux ;

Vitraux avivés d'aube et de matin candides ;
Vases de chasteté ne tarissant jamais ;
Miroirs réverbérant comme des lacs lucides
Des rives de douceur et des vallons de paix.

13	A	habitante
14	A	la mort d'un monde extra-humain,
	B, C	extra-humain,
15	A-C	haletante,
16	A-C	Rocs barbares debout sur l'empire romain ;

Entre la quatrième et la cinquième strophe, en A-C, une strophe supplémentaire :

Étendards embrasés, armures de l'Église,
Abatteurs d'hérésie à larges coups de croix,
Géants chargés d'orgueil que Rome immortalise,
Glaives sacrés pendus sur la tête des rois ;

17	A	vastitude
18	A	soutiens
19	A	solitude
22	A	l'alarme à
23	A	illuminées

Voyants dont l'âme était la mystique habitante,
Longtemps avant la mort, d'un monde extra-humain ;
Torses incendiés de ferveur haletante ;
Rocs barbares debout sur le monde romain ;

Arches dont le haut cintre arquait sa vastitude,
Avec de lourds piliers d'argent comme soutiens,
Du côté de l'aurore et de la solitude,
D'où sont venus vers nous les grands fleuves chrétiens ;

Clairons sonnant le Christ à belles claironnées,
Tocsins battant l'alarme, à mornes glas tombants,
Tours de soleil de loin en loin illuminées,
Qui poussez dans le ciel vos crucifix flambants.

2	A,B	bâti sur
5	A-C	Le temple est assis haut, là-bas, où rien ne bouge ;
6	A-C	Du fond de l'univers, du Zénith, du Nadir,
7	A-C	On regarde l'hostie immense resplendir
8	A, B	Sous le jaillissement d'un grand soleil d'or rouge.
10	A, B	Foulant à pas égaux les routes
14	A	Comme un faisceau de lys sur leur bure brodé,
16	A-C	Et dans leurs doigts d'argent ils portent une flamme ;

VISION

Vers une hostie énorme, au fond d'un large chœur,
Dans un temple bâti, sur des schistes qui pendent,
Voici dix-huit cents ans que les moines ascendent
Et jettent vers le Christ tout le sang de leur cœur.

Le temple est déployé, là-bas, où rien ne bouge ;
Du bout de l'univers, du Zénith, du Nadir,
On pourrait voir l'hostie immense resplendir
Sous le signe géant et nu d'un gibet rouge.

Et les moines, les saints, les vierges, les martyrs,
Foulant, à pas égaux, les routes ascétiques,
S'en viennent là, du fond de leurs cloîtres mystiques,
S'incendier l'esprit au feu des repentirs :

Les uns, n'ayant jamais péché, portent leur âme
Comme un faisceau de lys sur leur manteau brodé,
Ils ont le front de calme et d'ardeur inondé
Et dans leurs doigts d'argent ils tiennent une flamme ;

18	A	marchent hagards,
22	A-C	Sont les suppliciés de jeûne et de prière
25	A	ainsi vêtus de larges voiles
27	A	soir une clarté
29	A	Et parvenus au temple ouvrant au loin son chœur
	B, C	Et parvenus au temple ouvrant au loin son chœur,
30	A, B	Dans un recourbement d'ogives colossales,
31	A	Ils tombent à genoux sur la splendeur des dalles
33	A	– Le sang
34	A	Eclabousse de feu les murs éblouissants –
	B, C	Eclabousse de feu les murs éblouissants,
35	A	ans

Il en est dont les reins se ceinturent d'orties
Et qui marchent, hagards, par les sentiers étroits,
Le dos raidi, les flancs creusés, les bras en croix,
La bouche effrayamment ouverte aux prophéties ;

D'autres, la gorge sèche et la poitrine en feu,
Sont des suppliciés de jeûne et de prière
Dont le corps s'éternise en des gestes de pierre
Et qui dans les déserts hurlent après leur Dieu.

Et tous s'en vont ainsi, vêtus de larges voiles,
Comme des marbres blancs qui marcheraient la nuit,
Qu'il fasse aurore ou soir, une clarté les suit
Et sur leur front grandi s'arrêtent les étoiles,

Et parvenus au temple ouvrant pour eux son chœur,
Sous un recourbement d'ogives colossales,
Ils tombent à genoux sur la froideur des dalles
Et jettent vers leur Dieu tout le sang de leur cœur.

Le sang frappe l'autel et sur terre s'épanche,
Il rougit la splendeur des murs éblouissants,
Mais quoi qu'ils aient souffert depuis dix-huit cents ans,
L'hostie est demeurée implacablement blanche.

Avant la première strophe, en A-C, deux strophes supplémentaires :

C Sur le couvent qui dort, une paix d'ombre blanche
Plane mystiquement et, par les loins moelleux,
Des brouillards de duvet et des vols nébuleux
Egrènent en flocons leur neigeuse avalanche.

(5) Le ciel d'hiver, empli d'un espace géant,
Nacre l'azur profond d'une clarté sereine ;
Il semble que la nuit tende sur de l'ébène
Des manteaux de silence et des robes d'argent.

(2) A et par les loins moelleux
(8) A Des manteaux de silence et des aubes d'argent.

1 A Les peupliers penchant, pâles, leur profil triste
B, C Les peupliers penchant, pâles, leur profil triste,
2 A Nimbés de lune, au bord des rives sans remous,
B, C Nimbé de lune, au bord des rives sans remous,
3 A doux

SOIR RELIGIEUX

Des peupliers penchant, pâles, leur profil triste,
Nimbé de lune, au bord des mares sans remous,
Avec un va-et-vient de balancement doux,
Font trembler leurs reflets dans les eaux d'améthyste.

5 A l'horizon, par où les longs chemins perdus
Marchent vers le matin, à la lueur des chaumes,
Flottent, au son du vent, des formes de fantômes
Qui rasent les gazons de leurs pieds suspendus.

13	A	cimes, où luit
14	A	d'or l'adieu de la lumière,
	B	lumière,
20	A, B	d'argent sur les montagnes croître.

Car c'est l'heure où, là-bas, les Anges, en guirlande,
Redescendent cueillir, mélancoliquement,
Dans les plaines de l'air muet, le lys dormant,
Le lys surnaturel qui fleurit la légende.

On les rêve passant sur les cimes, où luit,
Comme des baisers d'or, l'adieu de la lumière.
Ils vont par le sentier, le champ et la bruyère,
Et, le doigt sur la bouche, ils écoutent la nuit.

Et tel est le silence éclos autour du cloître
Et le mystère épars autour de l'horizon,
Qu'ils entendent la pure et belle floraison
Du pâle lys d'argent, sur les montagnes, croître.

Avant la première strophe, en A-C, une strophe supplémentaire :

	C	Avec leur manteau blanc, ouvert ainsi qu'une aile,
		On les voit tout à coup illuminer la nuit
		Dont le barbare et grand moyen âge crénelle
		Le monde, où rien d'humain ni de juste ne luit.
		(4) A L'Europe, où rien d'humain ni de juste ne luit.
2	A	déserts,
4	A	Emportés dans leur geste au bout
8	A	stupre, leurs rois !
9	A	C'est eux, qui font flamber les bûchers d'or superbes
	B, C	C'est eux, qui font flamber les bûchers d'or superbes,
10	A-C	A la gloire du Christ et des papes romains,
11	A-C	Où les feux rédempteurs échevellent leurs gerbes
12	A-C	Et se nouent en serpents autour des corps humains !

LES CRUCIFERES

C'est eux, quand l'Occident s'arme contre l'Asie,
Qui conduisent l'Europe à travers les déserts ;
Et les peuples domptés suivent leur frénésie,
Emportés, dans leur geste, au bout de l'univers !

C'est eux, les conseillers des pontifes suprêmes,
Qui démasquent le schisme et qui fixent les lois,
Qui se dressent debout, sous leurs vêtements blêmes,
Pour tirer d'adultère et de stupre leurs rois !

C'est eux, qui font flamber les bûchers d'or sauvages,
A la gloire du Christ et du pape romain,
Où les feux ravageurs réunissent leurs rages
Comme pour consumer le libre orgueil humain.

14	A-C	Qui jugent les pensers et pèsent les remords,
18	A	surhumains,
19	A-C	Grandit dans le soleil de leur âme féconde
20	A, B	tordu comme un grand chêne entre
23	A	héroïque

C'est eux, les patients inquisiteurs des foules,
Qui jugent les pensers et scrutent les remords,
Avec de noirs regards traversant leurs cagoules
Et des silences froids comme la peau des morts !

C'est eux, la voix, le cœur et le cerveau du monde.
Tout ce qui fut énorme en ces temps surhumains
Grandit sous le soleil de leur âme féconde
Et fut tordu, comme un grand chêne, entre leurs mains !

Aussi, vienne leur fin solennelle et tragique,
Elle ébranle le siècle et jette un deuil si grand,
Que l'Histoire rebrousse en son cours héroïque,
Comme si leur cercueil eût barré son torrent.

En P, le titre est au pluriel : SOIRS RELIGIEUX.

Avant la première strophe, en P-C, une strophe supplémentaire :

	C	Le déclin du soleil étend, jusqu'aux lointains,
		Son silence et sa paix comme un pâle calice ;
		Les choses sont d'aspect méticuleux et lisse
		Et se détaillent clair sur des fonds byzantins.

(1)	P, A	étend jusqu'aux lointains
(2)	P	Son silence et sa paix que nul bruit net ne plisse,
	A, B	Son silence et sa paix comme un pâle cilice ;
(3)	P, A	Les choses sont d'aspect photographique et lisse

1	P	L'averse a sabré l'air de sa pluie et sa grêle,
3	P	l'occident le feu
	A	l'heure, où meurt à l'occident le feu,
	B, C	l'occident le feu,
5	P, A	Sur l'horizon plus rien ne marque, si ce n'est
6	P	Une allée immobile et géante de chênes
	A-C	Une allée infinie et géante de chênes,
7	P	Se prolongeant d'un trait jusqu'aux fermes prochaines
	A	Se prolongeant au loin jusqu'aux fermes prochaines
	B	Se prolongeant au loin jusqu'aux fermes prochaines.
	C	Se prolongeant au loin jusqu'aux fermes prochaines,
10	P, A	Qui passeraient, le cœur assombri par les soirs,
12	P-C	Pèleriner, là-bas, vers d'anciens sanctuaires.
13	P-C	Et la route d'amont toute large s'ouvrant
14	P	pivoines.
16	P-B	On dirait qu'ils s'en vont ce soir, en double rang,
	C	On dirait qu'ils s'en vont, ce soir, en double rang,
18	P	chemin
20	P, A	Dont on ne verrait pas monter la tige immense.

SOIR RELIGIEUX

L'averse a sabré l'air de ses lames de grêle,
Et voici que le ciel luit comme un parvis bleu,
Et que c'est l'heure où meurt à l'occident, le feu
Où l'argent de la nuit à l'or du jour se mêle.

A l'horizon, plus rien ne passe, si ce n'est
Une allée invaincue et géante de chênes,
Se prolongeant là-bas jusqu'aux fermes prochaines,
Le long des champs en friche et des coins de genêt.

Ces arbres vont – ainsi des moines mortuaires
Qui s'en iraient, le cœur assombri par les soirs,
Comme jadis partaient les longs pénitents noirs
Pèleriner au loin vers d'anciens sanctuaires.

Et la route montant et tout à coup s'ouvrant
Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines,
A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,
On dirait qu'ils s'en vont, ensemble, et tous en rang,

Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence ;
Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,
Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,
Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.

6	A-C	éternel ;
14	A, B	Et ses mains agripper des socles de statues,
15	A, B	tout en fer
16	A	Pour écraser sous lui les pompes de l'enfer.

Après le vers 16, en A, pas d'astérisque.

MOINE EPIQUE

On eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,
Où, face à face, avec les gloires du soleil,

Sur les pitons brûlés et les rochers austères,
S'endort la majesté des lions solitaires.

Ce moine était géant, sauvage et solennel,
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel,

Son visage, planté de poils et de cheveux,
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux ;

Quatre-vingts ans chargeaient ses épaules tannées
Et son pas sonnait ferme à travers les années ;

Son dos monumental se carrait dans son froc,
Avec les angles lourds et farouches d'un roc ;

Ses pieds semblaient broyer des choses abattues
Et ses mains ébranler des socles de statues,

Comme si le Christ-Dieu l'eût forgé tout en fer,
Pour écraser sous lui les rages de l'enfer.

19	A	Qui, dans
20	B, C	Apôtre épouvantant de noir, venait trop tard,
21	A, B	Qui n'avait pu, suivant l'abaissement, décroître,
23	A	Et se noyer le cœur dans ce marais d'ennui
26	A	Les rocs tortionnés de nocturne ravages ;
	B, C	Les rocs tortionnés de nocturnes ravages,
30	A-C	Et lui brûlant la lèvre avec de grands seins rouges,
31	A	vermeils
32	A	des lacs avec

Après le vers 32, en A-C, pas d'astérisque.

*

C'était un homme épris des époques d'épée,
Où l'on jetait sa vie aux vers de l'épopée,

Qui dans ce siècle flasque et dans ce temps bâtard,
Apôtre épouvantant et noir, venait trop tard,

Qui n'avait pu, selon l'abaissement, décroître,
Et même était trop grand pour tenir dans un cloître,

Et se noyer le cœur dans le marais d'ennui
Et la banalité des règles d'aujourd'hui.

*

Il lui fallait le feu des grands sites sauvages,
Les rocs violentés par de sombres ravages,

Le ciel torride et le désert et l'air des monts,
Et les tentations en rut des vieux démons,

Agaçant de leurs doigts la chair en fleur des gouges
Et lui brûlant la lèvre avec des grands seins rouges,

Et lui bouchant les yeux avec des corps vermeils,
Comme les eaux des lacs, avec l'or des soleils.

33 A l'imaginait au fond

Après le vers 44, en A-C, cinq distiques supplémentaires, précédés d'un astérisque :

C Maintenant qu'il repose obscurément, sans bière,
Dans quelque coin boueux et gras de cimetière,

Saccagé par les vers, pourri, dissous, séché,
À voir le tertre énorme où son corps est couché,

(5) On rêve aux tueurs d'ours, abattus dans la chasse,
A ces hommes d'un bloc de granit et de glace,

Que l'on n'enterrait point, mais dont les restes lourds,
Sur un bûcher tendu de soie et de velours,

Dans le décor géant des forêts allumées,
(10) Au fond des soirs, là-bas, s'en allaient en fumées.

(6) A glace

*

On se l'imaginait, au fond des solitudes,
Marmorisé dans la raideur des attitudes,

L'esprit durci, le cœur blême de chasteté,
Et seul, et seul toujours avec l'immensité.

On le voyait marcher au long des mers sonnantes,
Au long des bois rêveurs et des mares stagnantes,

Avec des gestes fous de voyant surhumain,
Et s'en venir ainsi vers le monde romain,

N'ayant rien qu'une croix, taillée au cœur des chênes,
Mais la bouche clamant les ruines prochaines,

Mais fixes les regards, mais énormes les yeux,
Barbare illuminé qui vient tuer les dieux.

3	A-C	Qu'on formerait, pour le porter au-dessus d'eux
4	A-C	cieux,

Après le vers 6, en A-C, pas d'astérisque.

8	A	marcheraient,

Après le vers 8, en A-C, pas d'astérisque.

10	A	Vierge ;
11	A	Ils sont ses enflammés qui La vont proclamant
13	A-C	Qui jettent dans les vents la voix de ses louanges,

MOINE DOUX

Il est des moines doux avec des traits si calmes,
Qu'on ornerait leurs mains de roses et de palmes,

Et qu'on ferait, pour le porter au-dessus d'eux,
Un dais pâlement bleu comme le bleu des cieux.

Et pour leurs pas foulant les plaines de la vie,
Une route d'argent d'un chemin d'or suivie.

*

Et par les lacs, le long des eaux, ils s'en iraient,
Comme un cortège blanc de lys qui marcheraient.

*

Ces moines, dont l'esprit jette un reflet de cierge,
Sont les amants naïfs de la Très-Sainte Vierge,

Ils sont ses enflammés qui vont La proclamant
Étoile de la mer et feu du firmament,

Qui jettent dans le vent la voix de ses louanges
Avec des lèvres d'or comme le chœur des anges,

15	A-C	Qui l'ont priée avec des vœux si dévorants
16	A-C	Et des cœurs si brûlés qu'ils en ont les yeux grands,
17	B, C	délices,
18	A	Qu'ils tremperaient leur foi dans le feu des supplices
	B, C	Qu'ils tremperaient leur foi dans le feu des supplices,
19	A-C	Et qu'Elle, un soir d'amour, pour les récompenser,

Qui la supplient avec des cris si merveilleux
Que s'en taisent les luths et les harpes des cieux,

Qui la servent enfin dans de telles délices
Qu'ils chanteraient sa gloire au milieu des supplices,

Et qu'elle, un soir d'amour, pour les récompenser
Donne aux plus saints d'entre eux son Jésus à baiser.

2	A	Construit, dans sa pensée, un monument d'orgueil ;
	B	Construit,

Après le vers 4, en A-C, deux distiques supplémentaires :

Il le dresse, d'un jet, sur les Credos béants,
Comme un phare de pierre au bord des océans,

Il y scelle sa fougue et son ardeur mystique,
Et sa fausse science et son doute ascétique,

5	A-C	Il y jette sa force et sa raison de fer,
11	A	spirales,
14	A, B	Les blasphèmes du grand moine silencieux.

L'HERESIARQUE

Et là, ce moine noir, que vêt un froc de deuil,
Construit dans sa pensée, un monument d'orgueil.

Il le bâtit, tout seul, de ses mains taciturnes,
Durant la veille ardente et les fièvres nocturnes.

Il y mêle sa force et sa raison de fer,
Et le feu de son âme et le cri de sa chair,

Et l'œuvre est là, debout, comme une tour vivante,
Dardant toujours plus haut sa tranquille épouvante,

Empruntant sa grandeur à son isolement,
Sous le défi serein et clair du firmament,

Cependant qu'au sommet des rigides spirales
Luisent sinistrement, comme des joyaux pâles,

Comme de froids regards, toisant Dieu dans les cieux,
Les blasphèmes du grand moine sentencieux.

17	A	Damné sombre et fatal, que Satan ronge et mord,
	B, C	Damné d'ombre et de soir, que Satan ronge et mord,
18	A	sa peau, la mort.
19	A	Le cœur tortionné durant des nuits entières,
	B, C	Le cœur tortionné, durant des nuits entières,
24	A, B	A rompre effrayamment le plain-chant des croyances,
29	A	massif sous
30	A-C	Avec son large front vermeil de foudroyé.

*

Aussi vit-il, tel qu'un suspect parmi ses frères,
Tombeau désert, vidé de vases cinéraires,

Damné tragique et noir, que Satan ronge et mord,
Lépreux moral, chauffant contre sa peau la mort,

Le cœur bouleversé, durant des nuits entières,
La bouche morte aux chants sacrés, morte aux prières,

Le cerveau fatigué d'énormes tensions,
Les yeux brûlés au feu rouge des visions,

Le courage hésitant, malgré les clairvoyances,
A rompre avec fureur le plain-chant des croyances,

Qui par le monde entier s'en vont prenant l'essor
Et dont Rome, là-bas, est le colombier d'or,

Jusqu'au jour où, poussé par sa haine trop forte,
Il se possède enfin et clame sa foi morte

Et se carre massif, sous l'azur déployé,
Avec son large front vermeil et foudroyé.

34	A	Son ombre, projetée, obscurcira le jour ;
	B	Son ombre, projetée, obscurcira le jour,
	C	Son ombre projetée obscurcira le jour,
36	A, B	germeront autour
38	A	la croix.
42	A	desséchés ;
44	A, B	Eteindra les flambeaux autour du sanctuaire,
	C	Eteindra les flambeaux, autour du sanctuaire,
45	A	Et la nuit s'épandra morne, comme un linceul,
47	A	l'horizon, luiront des incendies

*

Alors il sera grand de la grandeur humaine,
Son orgueil flamboiera sous la foudre romaine,

Son nom sera crié dans la rage et l'amour,
Son ombre projetée ira barrer le jour,

Les prêches, les écrits, les diètes, les écoles,
Les sectes germeront, autour de ses paroles,

Le monde entier, promis par les papes aux rois,
Sur le vieux sol chrétien verra trembler la croix,

Les disputes, les cris, les querelles, les haines,
Les passions et les fureurs, rompant leurs chaînes,

Ainsi qu'un troupeau roux de grands fauves lâchés,
Broieront, entre leurs dents, les dogmes desséchés,

Un vent venu des loins antiques de la terre
Eteindra les flambeaux, au fond du sanctuaire,

Et la nuit l'emplira morne, comme un cercueil,
Depuis l'autel désert jusqu'aux marches du seuil,

Tandis qu'à l'horizon luiront des incendies,
Des glaives furieux et des crosses brandies.

1	P	C'étaient les âges neufs où les tiares et croix,
	A, B	croix
2	P-B	Soudainement dans les guerres dégringolées,
3	P	S'ensanglantaient autant que les glaives des rois,
	A-C	S'ensanglantaient autant que les glaives des rois
4	P	Et se cassaient aux chocs des heurts et des mêlées.
5	P-C	Les évêques jugeaient la plainte et le grief ;
6	A	gothiques
8	P	Ils se disaient issus de déesses mythiques ;
	A, B	Ils se disaient issus des déesses mythiques ;
9	P	Leurs cœurs étaient hautains – mais leurs cerveaux battus
	B	battus,
10	A	bronze étaient

Après le vers 10, en P, un interligne.
En A, le vers 10 est en bas de la page.

11	P	Ces temps passaient d'orgueil et de splendeur vêtus,
13	P	Rien enlevé de grand, de féroce et de lourd,
14	P	Au monde où se taillaient les blocs des épopées.
	A-C	Au monde, où se taillaient les blocs des épopées.
15	P	Quelque moine en était le dompteur rouge et gourd,
	A-C	lourd,
16	P	Mais moins à coups de croix pourtant qu'à coups d'épées.
	A-C	Mais moins à coups de croix qu'à taillades d'épées,
17	P	Il infusait au peuple agenouillé la peur,
	A	Il inspirait au peuple agenouillé la peur,
18	P	Aux grands la crainte ; aux rois il parlait de puissance
	A	chefs il
20	P	Les serfs dont il fallait couper ras la croissance.
21	P	Et naquirent alors des cloîtres fabuleux
	A-C	Et naquirent alors des cloîtres fabuleux,
22	P	Dans les obscurités des bois et des mystères,
	A	Dans des enfoncements de bois et de mystères :
23	P-C	D'abord gardiens sacrés de morts miraculeux,
24	P	Ils vécurent, ayant

LES CLOITRES

Aux siècles féodaux, quand tiares et croix,
Soudainement, dans les guerres, dégringolées,
S'ensanglantaient autant que les sceptres des rois
Et se cassaient au heurt des superbes mêlées,
Les évêques jugeaient le crime et le grief ;
Leur donjon mordait l'air de ses créneaux gothiques ;
Ils n'avaient cure et soin jamais que de leur fief ;
Ils se disaient sortis des légendes mythiques ;
Leurs cœurs étaient d'airain, mais leurs cerveaux battus
Comme une enclume en bronze, étaient tintants de gloire.
Ces temps passaient de fer et de splendeur vêtus
Et le progrès n'avait encor de sa racloire
Rien enlevé de grand, de féroce et de gourd
Au monde, où se taillaient les blocs de l'épopée.
Quelque moine en était le dompteur rouge et lourd.
Tenant d'un poing la croix et de l'autre l'épée,
Il inspirait, au peuple agenouillé, frayeur ;
Aux grands, respect ; aux chefs, il parlait de puissance
Qui leur venait d'en haut et plongeait en torpeur
Les serfs dont il fallait étouffer la croissance.

Et naquirent alors les cloîtres féodaux,
En des enfoncements de bois et de mystères :
D'abord gardiens sacrés de merveilleux tombeaux,
Ils vécurent ayant des rois pour donataires,

25	P	protecteurs.
26	P	Ils devinrent château, puis bourgade et village,
	A-C	Ils devinrent château, puis bourgade et village ;
27	P	Ils grandirent cité géante -
28	P-C	Mirent le féodal pouvoir en attelage
29	P	Au-devant de leur brusque et surgissant soleil.
33	A	suzerain
34	C	Eblouissant leurs temps de leurs majestés pâles
35	A	Et pareils à des dieux de granit et d'airain
36	A	Assis les pieds croisés sur les foudres
	B	croisés sur les foudres

Après le vers 36, en A-C, une coupure strophique.
En D, le vers 36 est en bas de la page.
En V, pas de coupure strophique.
Il faut donc sûrement rétablir la coupure strophique (qui figurait déjà sur le manuscrit).

43	A	Dieu.
44	A	l'Evangile.
46	A	Bellone ;

Et des princes, vassaux de Dieu, pour protecteurs ;
Ils devinrent bientôt ou bourgade ou village ;
Ils grandirent – cité géante – et leurs tuteurs
Mirent le temporel pouvoir en attelage
Au-devant de leur brusque et triomphal soleil.
Et, dans ce flamboiement de grandeurs monastiques,
Sur le trône de pourpre et sous le dais vermeil,
S'élargissait l'orgueil des grands abbés gothiques :
Hommes sacrés, couverts du manteau suzerain,
Eblouissant leur temps de leurs majestés pâles
Et, pareils à des dieux de granit et d'airain,
Assis, les pieds croisés, sur les foudres papales.

C'était au fond de ces monastères hautains
Que le dogme du Christ, ouvrant ses bras au monde,
S'armait pour l'avenir et forgeait ses destins.
Les moines travaillés de passion féconde,
Portant des cœurs de fer dans leurs torses de feu,
Trop lourds pour s'appuyer sur la raison fragile,
Dans les buccins faisaient sonner le nouveau Dieu,
Sur un pavois de guerre ils dressaient l'Evangile,
La garde de leur glaive était sculptée en croix,
Saint Michel écrasait la païenne Bellone,
Et Rome avait un roi qui par-dessus les rois

49 A ,B Ils trônèrent pareils, les cloîtres lumineux,
50 A Jusqu'aux jours où les vents de la Grèce fatale
56 A, B Eux qui jadis, géants d'orgueil de la bataille,
C Eux qui jadis, géants d'orgueil et de bataille,
58 A Se dressèrent géants
61 A Qui se penchaient déjà du côté de la nuit,
62 A Leurs cœurs brûlant toujours de sa flamme première.
C première :
63 A-C Et l'idéal superbe et noir fut reconstruit,

Après le vers 64, en A-C, seize vers supplémentaires :

C Et les livres chrétiens, les Sommes, les Décrets,
Les grands éclairs jetés au loin par les génies
Sur la philosophie humaine et ses secrets,
Sur les mondes, les cieux, les morts, les agonies,
(5) Les éternels pourquois et le tressaillement
De l'univers en proie aux angoisses mystiques,
Et les dogmes nimbés, mélancoliquement,
Et s'asseyant rêveurs, dans leurs robes gothiques,
Et les torches, avec des crinières de sang
(10) Echevelant au loin leur clarté mortuaire
Sur les peuples chrétiens frappés, le doute au flanc,
Et la blancheur du lange et celle du suaire,
Un monde qui commence, un monde qui finit,
Tout un dardement d'or de lumière mêlée
(15) Refrappa de splendeur l'assise du granit,
Où les moines dressaient leur foi renouvelée.

(7) A nimbés mélancoliquement
(8) A rêveurs dans leurs robes gothiques
(9) A Et les torches avec leurs crinières de sang
(10) A Echevelant déjà leur clarté mortuaire
(13) A Un monde qui commence, un siècle qui finit,
(15) A Refrappa de splendeur l'assise de granit,

Après le vers (16), en A, une coupure strophique.
En B et en C, le vers (16) est au bas de la page.

67 A Mais aujourd'hui, dans les mépris et dans le deuil,
70 A-C leurs coules,
72 A-C foules,

Après le vers 72, en A-C, quatre vers supplémentaires :

C Au fond des cloîtres froids et des caveaux scellés,
Au loin, dans leur silence et dans leur cimetière.
Pauvres moines ! – ou Dieu vous a-t-il consolés
Et donné votre part de ciel et de lumière ?

(2) A cimetière,

Haussait un front bâti pour la triple couronne.

Ils trônèrent ainsi, les cloîtres lumineux,
Jusqu'au jour où les vents de la Grèce fatale
Jetèrent brusquement leurs souffles vénéneux
À travers la candeur de l'âme occidentale.
Le monde émerveillé s'emplit d'esprit nouveau.
Mais les moines soudain grandirent à sa taille,
La puissance monta des bras à leur cerveau :
Eux, qui jadis, géants de lutte et de bataille,
Passaient, pennons au vent, dans les rouges assauts,
Se dressèrent, géants d'étude et de pensée.
Ils portèrent ainsi que de puissants faisceaux
Devant leur Christ nié, devant leur foi chassée,
Qui se penchait déjà du côté de la nuit,
Leur cœur brûlant toujours de sa flamme première.
Et l'idéal mystique et blanc fut reconstruit,
Et tout en haut la croix monta dans la lumière.

Tels se maintinrent-ils – et rien de leur orgueil
N'était depuis mille ans descendu de leur tête.

Mais aujourd'hui, dans le mépris et dans le deuil,
Dans l'isolement blême où leur fierté végète,
Dans le dédain, c'est à jamais qu'ils sont défunts,
Qu'ils sont couchés, qu'ils sont endormis dans leurs coules
Qu'ils sont les morts, les morts sans cierges, sans parfums,
Sans pleurs, les morts géants insultés par les foules.

1	A	pâlis
2	A	Et les après-midi sans vêpres ni sonnailles,
7	A-C	Comme des tuyaux d'orgue et des faisceaux de lys,
11	A-C	lumière,

CROQUIS DE CLOITRE

En automne, dans la douceur des mois pâlis,
Quand les heures d'après-midi tissent leurs mailles,
Au vestiaire, où les moines, en blancs surplis,
Rentrent se dévêtir pour aller aux semailles,

Les coules restent pendre à l'abandon. Leurs plis
Solennellement droits descendent des murailles,
Comme des tuyaux d'orgue ou des faisceaux de lys,
Et les derniers soleils les tachent de médailles.

Elles luisent ainsi sous la splendeur du jour,
Le drap pénétré d'or, d'encens et d'orgueil lourd,
Mais quand s'éteint au loin la diurne lumière

Mystiquement, dans les obscurités des nuits,
Elles tombent, le long des patères de buis,
Comme un affaissement d'ardeur et de prière.

5	A	son âme
6	A-C	Et ses doigts se chauffaient à leurs feuilles de flamme.
8	A-C	Et pour elles, c'était qu'il aimait le soleil
11	A	Tout enfant il pleurait aux légendes d'antan
	B	d'antan
12	A, B	des lys sous
14	A, B	transparences.
16	A	Avec des grands missels et des palmes aux mains
	B, C	Avec des grands missels et des palmes aux mains,

Après le vers 18, en A, pas d'astérisque.

MOINE SIMPLE

Ce convers recueilli sous la soutane bise
Cachait l'amour naïf d'un saint François d' Assise.

Tendre, dévotieux, doux, fraternel, fervent,
Il était jardinier des fleurs dans le couvent.

Il les aimait, le simple, avec toute son âme,
Et ses doigts s'attardaient à leurs feuilles de flamme.

Elles lui parfumaient la vie et le sommeil,
Et pour elles il aimait l'ombre et le soleil

Et le firmament pur et les nuits diaphanes,
Où les étoiles d'or suspendent leurs lianes.

Tout enfant, il pleurait aux légendes d'antan,
Où sont tués des lys, sous les pieds de Satan,

Où dans un infini vague, fait d'apparences,
Passent des séraphins parmi des transparences ;

Où les vierges s'en vont par de roses chemins,
Avec de grands missels et des palmes aux mains,

Vers la mort accueillante et bonne et maternelle
A ceux qui mettent l'or de leur espoir en elle.

19	A, B	mai, dans
21	A-C	Qui font songer aux jours mystérieux des limbes
22	A-C	Et passent couronnés de la clarté des nimbes,
24	A, B	A parer de ses mains l'autel,
25	A	A sa très douce Dame et mère sainte Marie,
29	A	probe
30	A	jour, que l'aube
31	A, B	où, sans aucun
32	A	du ciel elle s'envolerait
	B	s'envolerait
33	A, B	Doucement de sa vie
36	A, B	Serait depuis longtemps connu

*

Aux temps de mai ; dans les matins auréolés
Et l'enfance des jours vaporeux et perlés,

Quand la brume légère a la clarté des limbes
Et que flottent au loin des ailes et des nimbes,

Il étalait sa joie intime et son bonheur,
A parer, de ses mains, l'autel, pour faire honneur

A la très douce et pure et benoîte Marie,
Patronne de son cœur et de sa closerie.

Il ne songeait à rien, sinon à l'adorer,
A lui tendre son âme entière à respirer,

Rose blanche, si frêle et si claire et si probe,
Qu'elle semblait n'avoir connu du jour que l'aube,

Et qu'au soir de la mort, où sans aucun regret,
Jusqu'aux jardins du ciel, elle s'envolerait,

Doucement, de sa vie obscure et solitaire,
N'ayant rien laissé d'elle aux buissons de la terre,

Le parfum, exhalé dans un soupir dernier,
Serait, depuis lontemps, connu du ciel entier.

1	A	gothiques
2	A	Mais dont l'âme, mais dont l'esprit vit de demain,
3	A-C	Qui retrempez l'amour dans ses sources mystiques
4	A-C	Et le purifiez de tout l'orgueil humain,
5	A-C	Vous marchez beaux et forts par les routes des hommes,
6	A	L'esprit fixé tout droit sur les feux de l'enfer,
	B, C	L'esprit encor fixé sur les feux de l'enfer,
7	A	Depuis les temps lointains jusqu'aux jours où nous sommes,
14	A-C	Vos rêves, ils s'en vont par delà les tombeaux,
15	A-C	Vos yeux sont aimantés par la lueur des cimes,
17	A	Autour de l'idéal mystique et solitaire.

Après le vers 17, en A-C, pas de coupure strophique.

AUX MOINES

Moines venus vers nous des horizons gothiques,
Mais dont l'âme, mais dont l'esprit meurt de demain,
Qui reléguez l'amour dans vos jardins mystiques
Pour 1'y purifier de tout orgueil humain,
5 Fermes, vous avancez par les routes des hommes,
Les yeux hallucinés par les feux de l'enfer,
Depuis les temps lointains jusqu'au jour où nous sommes,
Dans les âges d'argent et les siècles de fer,
Toujours du même pas sacerdotal et large.
10 Seuls vous survivez grands au monde chrétien mort,
Seuls sans ployer le dos vous en portez la charge
Comme un royal cadavre au fond d'un cercueil d'or.
Moines – oh ! les chercheurs de chimères sublimes –
Vos cris d'éternité traversent les tombeaux,
15 Votre esprit est hanté par la lueur des cimes,
Vous êtes les porteurs de croix et de flambeaux
Autour de l'idéal divin que l'on enterre.

Oh ! les moines vaincus, altiers, silencieux,

20 A-C Faces d'astres, brûlés par les astres des cieux,

Après le vers 20, en A-C, quatre vers supplémentaires :

C Qui regardez crier autour de vous les foules
Sans que la peur ne fasse un pli sur votre front
Ni que le vent d'effroi n'en fasse un dans vos coules ;
Oh ! Les moines que les siècles contempleront,

(3) A coules,

21 A grandis parmi
23 A monde et
27 A-C Puisqu'on a déchiré les lauriers et les palmes,
30 A autels,
33 A triste au fond

Oh ! les géants debout sur les bruits de la terre,
Qui n'écoutez que le seul bruit que font les cieux ;
Moines grandis, parmi l'exil et les défaites,
Moines chassés, mais dont les vêtements vermeils
Illuminent la nuit du monde, et dont les têtes
Passent dans la clarté des suprêmes soleils,
Nous vous magnifions, nous les poètes calmes,
Et puisque rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur,
Puisqu'on a rabattu vers la fange, les palmes,
Moines, grands isolés de pensée et de cœur,
Avant que la dernière âme ne soit tuée,
Mes vers vous bâtiront de mystiques autels
Sous le velum errant d'une chaste nuée,
Afin qu'un jour cette âme aux désirs éternels,
Pensive et seule et triste, au fond de la nuit blême,
De votre gloire éteinte allume encor le feu,
Et songe à vous encor quand le dernier blasphème
Comme une épée immense aura transpercé Dieu !

1	A	Sous un pesant repos d'après-midi vermeil
	B, C	Sous un pesant repos d'après-midi vermeil,
2	A	alignées
	B, C	Les stalles, en vieux chêne éteint, sont
3	A, B	ignées
4	A	Etale au fond du chœur des
6	A-C	– Mêmes plis sur leur manche et même sur leur froc,
8	A	là debout,
9	A-C	Et l'on s'attend à voir ces immobilités
10	A-C	Brusquement se disjoindre et les versets chantés
12	A	Mais rien ne bouge au long du sombre mur qui fuit
	B	Mais rien ne bouge au long du sombre mur qui fuit,
	C	Mais rien ne bouge, au long du sombre mur qui fuit,
13	A	s'en vont par

CROQUIS DE CLOITRE

Dans un pesant repos d'après-midi vermeil,
Les stalles en vieux chêne éteint sont alignées,
Et le jour traversant les fenêtres ignées,
Etale, au fond du chœur, des nattes de soleil.

Et les moines dans leurs coules toutes les mêmes,
– Mêmes plis sur leur manche et mêmes sur leur froc,
Même raideur et même attitude de roc –
Sont là, debout, muets, plantés sur deux rangs blêmes.

Et l'on s'attend à voir leurs gestes arrêtés
Se prolonger soudain et les versets chantés
Rompre, à tonnantes voix, ces silences qui pèsent ;

Mais rien ne bouge, au long du grand mur blanc qui fuit,
Et les heures s'en vont, par le couvent, sans bruit,
Et toujours et toujours les grands moines se taisent.

2	A	s'exhalait dans la paix vespérale
5	A	Le cœur en joie et toute au ciel déjà tendante.
6	A	remuait
8	A	répondante,
10	A	escortes
18	A	S'aplanirent, tandis que
19	A	voyageuses
20	A	terreaux vers

SOIR RELIGIEUX

Des villages plaintifs et des champs reposés,
Voici que s'exhalait, dans la paix vespérale,
Un soupir doucement triste comme le râle
D'une vierge qui meurt pâle, les yeux baissés,

Le cœur en joie et tout au ciel déjà tendante.
Les vents étaient tombés. Seule encor remuait,
Là-bas, vers le couchant, dans l'air vide et muet,
Une cloche d'église à d'autres répondante

Et qui sonnait, sous sa mante de bronze noir,
Comme pour un départ funéraire d'escortes,
Vers des lointains perdus et des régions mortes,
La souffrance du monde éparse au fond du soir.

C'était un croisement de voix pauvres et lentes,
Si triste et si deuillant qu'à l'entendre monter,
Un oiseau quelque part se remit a chanter,
Très faiblement, parmi les ramilles dolentes,

Et que les blés, calmant peu à peu leur reflux,
S'aplanirent – tandis que les forêts songeuses
Regardaient s'en aller les routes voyageuses,
A travers les terreaux, vers les doux angelus.

En P, un autre titre : RENTREE DES FRERES HOSPITALIERS

En P, une dédicace : A EDMOND PICARD

1	P-C	On dirait que le site entier sous un lissoir
2	P	Se lustre, et dans les lacs voisins se réverbère ;
	A-C	Se lustre et dans les lacs voisins se réverbère ;
6	P	Feu de cierge dont on n'aperçoit le flambeau,
	A	d'or dont
7	P-C	Se reflète mobile et fixe au fond
8	P-B	lave avec
9	P	A travers les champs d'or s'en va se déroulant
10	P	La route dont l'averse a lamé les ornières,
	A-C	La route dont l'averse a lamé les ornières ;
12	P	Et sur son parcours gris micasse un éclat blanc.
13	P	Au loin scintille encor une lucarne ronde
14	P, A	Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans le pignon rongé :
16	A	Comme en

RENTREE DES MOINES

I

Le site est grave – et son éclat profond et noir
De marais en marais, au loin, se réverbère ;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or, dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète, mobile et fixe, au fond de l'eau
Où le courant la lave, avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a creusé les ornières ;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé :
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien – le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

23	P-C	Aux remueurs cassés de sols et de labours,
25	P-C	pouilleux
26	P	n'accompagne,
27	P	Et qui pourriront nus dans un coin de campagne
	A-C	Et qui pourriront nus dans un coin de campagne,
28	P	Sans qu'on lave leur corps et qu'on ferme leurs yeux.
	A	Sans qu'on lave leur corps ou qu'on ferme leurs yeux,
31	P	feuillus,
35	P, A	angéliques
36	P, A	lin dans l'or

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux laboureurs ployés sous le faix des labours
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qu'on enterrera dans un coin de campagne,
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

37	P	Mais sonnent brusquement de secs tintins de cloche
	A	Brusques sonnent au loin des tintements de cloche
	B	Brusques, sonnent au loin des tintements de cloche,
38	P-B	Qui cassent du silence à coups de battant clair
39	P-B	Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air
	C	Par-dessus les hameaux, et jette à travers l'air
40	P	Un long appel qui loin parmi l'écho ricoche.
	A	Un long appel qui long parmi l'écho ricoche.
	C	Un sourd appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.
41	P-B	Ils redisent que c'est le moment justicier
	C	Il proclame que c'est l'instant justicier
44	P	De froids regards et des remords en points d'acier.
	A-C	La froide cruauté de leurs regards d'acier.
45	P	Et les voici priant tous ceux dont la journée
	A	Et les voici priant, tous ceux dont la journée
	B	Et les voici priant : tous ceux dont la journée
	C	Car les voici priant : tous ceux dont la journée
46	P-B	S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
47	P-B	l'esprit sur les textes préceptoraux
48	P-A	S'épand comme
50	P-C	L'âme voyante et dont la peau blême et collante
51	P-C	Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,

III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche,
Qui casse du silence à coups de battant clair
Et se meurt et renaît, et jette à travers l'air
Un long appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.

Il proclame que voici les pieux instants
Où les moines s'en vont au chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
L'angoisse et la douleur de leurs yeux repentants.

Et tous sont là, priant ; tous ceux dont la journée
S'est consumée au dur hersage, en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux,
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée.

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la chair sèche et brûlante
Jette vers Dieu le cri de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Avant le vers 53, en P-C, pas de chiffre IV.

55	P-C	Aux remueurs cassés de sols et de labours,
57	P	A leurs frères priant, disent, à lente voix,
	A-C	A leurs frères pieux disent, à lente voix,
58	P	Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de campagne,
	A	bruyère
59	P	Il est un moribond que nul pleur n'accompagne,
60	P, A	supplier au chœur le Christ
63	P	feuillus,
65	P	Et tous alors, l'âme en regrets, l'esprit rêveur,
66	P	Envoient vers Dieu les chants du soir en ambassades
	A	litanies
67	P	Pour qu'il soit tout pardon aux gueux chrétiens malades
68	P	Et qu'ils meurent les yeux tournés vers le Seigneur.
	A	morts silencieusement.

IV

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux laboureurs ployés sous le poids des labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

Un à un, devant tous, disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies ;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

2	A	Que redisent leurs voix dans leur écho pleureur,
	B, C	Que redisent leurs voix dans un écho pleureur,
5	A-C	Les murs sont recouverts de triptyques funèbres,
6	A, B	Où des crucifiements pendent écartelés,
	C	Où des crucifiements pendent – écartelés
7	A-C	Le jour frappant à cru les divines vertèbres
8	A-C	Et dorant de soleil les clous vermiculés.
9	A, B	Et de large et de long des couloirs clairs et sombres,
	C	Et de large et de long, parmi des piliers sombres,
10	A	les ombres

CROQUIS DE CLOITRE

Tout blancs et comme emplis des tristesses passées,
Que recèlent leurs murs en leur écho pleureur,
Sous le recourbement des voûtes surbaissées,
Les corridors claustraux allongent leur terreur.

Leurs piliers sont couverts de sculptures funèbres
Et de grands Christs sur un gibet, écartelés,
Et la lumière mord les divines vertèbres
Et change en diamants les clous vermiculés.

Et de large et de long, sur les dallages sombres,
Tantôt dans la lumière et tantôt dans les ombres,
Avec un bruit frôlant de coules et de pas,

Des moines recueillis vont, se croisent, s'effacent...
Et tous prient Dieu les uns pour les autres et passent
Et tous s'aiment en lui, ne se connaissant pas.

3	P	Ils vivent ignorés dans de vieux monastères,
4	P-B	Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.
	C	Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères,
6	P	Roule avec sa tempête et sa terreur en eux.
	A, B	Roule avec sa tempête et sa terreur en eux,
	C	en eux,
7	P-C	verne,
8	P-B	caverne.
10	P-B	surgir debout dans
11	P, A	Eux seuls parmi ces temps de grandeur outragée
12	P	ensauvagée.
13	P	Leur esprit hérissé comme un buisson de fer,
14	P	l'enfer.

MOINE SAUVAGE

On trouve encor de grands moines que l'on croirait
Sortis de la nocturne horreur d'une forêt.

Ils vivent ignorés en de vieux monastères,
Au fond d'un cloître, ainsi que des marbres austères,

Et l'épouvantement des grands bois résineux
Roule, avec sa tempête et sa terreur, en eux.

Leur barbe flotte au vent comme un taillis de verne
Et leur œil est luisant comme une eau de caverne,

Et leur grand corps drapé des longs plis de leur froc
Semble surgir, debout, dans les parois d'un roc.

Eux seuls, parmi ces temps de grandeur outragée,
Ont maintenu debout leur âme ensauvagée ;

Leur esprit, hérissé comme un buisson de fer,
N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer ;

16	P	absoudre ;
	A	absoudre
17	P	Et des vieux christs hagards, horribles, écumants
	A, B	Et des vieux Christs hagards, horribles, écumants,
18	P-C	Tels que les ont grandis les maîtres allemands,
19	P-B	Avec la tête en loque et les mains large ouvertes ;
	C	Avec la tête en loque et les mains large ouvertes
20	P	vertes
21	P	Et les saints à genoux sous un feu de tourment
	A-C	Et les saints à genoux sous un feu de tourment,
22	P-B	chairs lentement ;
25	P	qui les yeux sur le pain
26	P, A	Se laissent, dans leur nuit rouge, mourir de faim.
27	P	Et tels s'useront-ils dans de vieux monastères
	A	Et tels s'useront-ils dans de vieux monastères,
	B	Et tels s'useront-ils en de vieux monastères.
28	P	cloître ainsi

Ils n'ont jamais compris qu'un Dieu porteur de foudre
Et cassant l'univers que rien ne peut absoudre,

Et de vieux Christs hagards, horribles, écumants,
Tels que les ont grandis les peintres allemands,

Avec la tête en sang et les mains large ouvertes
Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes ;

Et les saints à genoux dans un feu de tourment,
Qui leur brûlait les os et les chairs, lentement ;

Et les vierges, dans les cirques et les batailles,
Donnant aux lions roux à lécher leurs entrailles ;

Et les pénitents noirs qui, les yeux sur le pain,
Se laissaient, dans leur nuit rouge, mourir de faim.

Et tels s'useront-ils, en de vieux monastères,
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.

6	A-C	lumières,
7	A	verrières,
8	A-C	obscurément.

SOIR RELIGIEUX

Vers une lune toute grande,
Qui reluit dans un ciel d'hiver,
Comme une patène d'or vert,
Les nuages vont à l'offrande.

Ils traversent le firmament,
Qui semble un chœur plein de lumières
Où s'étageraient des verrières
Lumineuses obscurément,

Si bien que ces nuits remuées
Mirent au fond de marais noirs,
Comme en de colossaux miroirs,
La messe blanche des nuées.

2	P, A	Conservent tout altiers les orgueils féodaux.
	B, C	Gardent amples et clairs leurs orgueils féodaux.
4	P	Et leurs noms [*sic*] resplendit dans les gloires austères.
	A, B	austères :
6	P-B	cour.
7	A	Ils s'assoient dans les plis cassés droit de leurs bures,
8	P	armures.
10	P	Majestueusement comme un glaive conquis.
	A	Majestueusement comme
12	P	mystiques,
14	P	crucifix.
	A	Et de guerre menée à coup de crucifix ;
	C	menée, à coups
15	P	idées
16	A-C	accoudées ;

Après le vers 16, en P-C, trois distiques supplémentaires :

C

Ils vivent sans sortir de leur rêve inféconds,
Mais ce rêve est si haut qu'on ne voit pas leur front ;

Leur chimère grandit et monte avec leur âge
Et monte d'autant plus qu'on la cingle et l'outrage ;

(5) Et jusqu'au bout leur foi luira d'un feu vermeil,
Comme un monument d'or ouvert dans le soleil.

(2) P front.
(4) P l'outrage.
(5) P, A vermeil

MOINE FEODAL

D'autres, fils de barons et de princes royaux,
Gardent, amples et clairs, leurs orgueils féodaux.

On les établit chefs de larges monastères
Et leur nom resplendit dans les gloires austères ;

Ils ont, comme jadis l'aïeul avait sa tour,
Leur cloître pour manoir et leurs moines pour cour ;

Ils s'asseoient dans les plis cassés droits de leurs bures,
Tels que des chevaliers dans l'acier des armures ;

Ils portent devant eux leur grande crosse en buis,
Majestueusement, comme un glaive conquis ;

Ils parlent au chapitre en justiciers gothiques,
Et leur arrêt confond les pénitents mystiques ;

Ils rêvent de combats dont Dieu serait le prix
Et de guerre menée à coups de crucifix ;

Ils sont les gardiens blancs des chrétiennes idées,
Qui restent au couchant sur le monde accoudées.

8	A-C	allégorie,
9	A-C	Quand, les rêves lassés et les pensers contrits,

UNE ESTAMPE

Le corps émacié sous des voiles ballants,
La couronne de fer et d'or mordant la tempe,
L'empérière la mort règne dans une estampe,
Noire d'usure et d'ombre et vieille de mille ans.

Car cette estampe ornait jadis l'hôtellerie
D'un cloître bernardin relevant de Clairvaux ;
Ceux qui pèlerinaient par bourgs, par bois, par vaux,
Le soir, étaient hantés par cette allégorie.

Quand, les membres lassés et les pensers contrits,
Ils s'arrêtaient pour y dormir au monastère,
Et que le grand dortoir livide et solitaire,
Avec tout son silence, entrait dans leurs esprits.

Elle exerçait alors l'intime pénétrance
D'un art hostile à l'homme et pourtant recherché
Des cerveaux inquiets de grâce et de péché
Et des cœurs tourmentés par l'énigme et l'outrance.

19	A, B	Qui cherchait dans la peur du cercueil l'énergie
	C	l'énergie,
20	A-C	catholique endurci.
23	A	Sur le macabre et grand squelette, à qui le temps
24	A	Avait donné le ton d'un rugueux étamage !
29	A-C	austères,
30	A-C	Oh ! Les passants perdus par l'espace lointain,

On sentait que celui qui l'avait faite ainsi
Etait un maître ardent, tourmenté de magie,
Qui cherchait, dans la peur du cercueil, l'énergie
De rester dans sa foi catholique, endurci.

Que de regards avaient passé sur cette image !
Que de baisers chrétiens et de pleurs pénitents,
Sur le macabre et grand squelette, à qui les temps
Avaient donné le ton d'un rugueux étamage !

Que de pensers remplis de deuil et d'infini !
Que de lèvres déjà froides et solennelles
Et qui n'avaient laissé d'autre souvenir d'elles
Qu'un peu de leur moiteur sur le vélin terni !

Oh ! Les vieux pélerins des grands siècles austères.
Oh ! Les passants perdus dans l'espace lointain,
Ceux qui s'en vinrent hier, ceux qui viendront demain,
Les résignés, les forts, les purs, les solitaires !

Oh ! Les bouches en feu qui l'aimeront encor,
Les innombrables mains qui de leurs doigts d'argile
L'attoucheront, avec un tremblement fébrile,
Et qui toutes seront mortes, avant la mort !

1	P-C	A pleine voix – midi soleillant au dehors
2	P, A	chantées
4	P, A	hantantes comme
6	A	portées
7	P	exaltées
8	P-B	vitraux au fond
9	P	fenêtres :
10	P-C	On dirait voir pendus de grands manteaux de prêtres
11	P	lentement
13	P-C	Et, pendant le repos entre deux psalmodies,

CROQUIS DE CLOITRE

A pleine voix – midi s'exaltant au dehors
Et les champs reposant – les nones sont chantées,
Dans un balancement de phrases répétées
Et hantantes, comme un rappel de grands remords.

Et peu à peu les chants prennent de tels essors,
Les antiennes sont sur de tels vols portées,
À travers l'ouragan des notes exaltées,
Que tremblent les vitraux, au fond des corridors.

Le jour tombe en draps clairs et blancs par les fenêtres ;
On croirait voir pendus de grands manteaux de prêtres
À des clous de soleil. Mais soudain, lentement,

Les moines dans le chœur taisent leurs mélodies
Et, pendant un repos entre deux psalmodies,
Il vient de la campagne un lointain meuglement.

5	A, B	toi les lampes,
	C	toi, les lampes
12	C	ton cœur, joint.
13	A	Son esprit, lumineux comme une aube pascale,
14	A-C	Jette des feux pieux comme des fleurs de ciel ;
15	A-C	Il marche sans péché, ni désir

MEDITATION

Heureux, ceux-là, Seigneur, qui demeurent en toi,
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,
La mort leur est soleil et le terrible drame
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Obscurs pour nos regards, ils sont pour toi les lampes
Que les anges sur terre, avec leurs doigts tremblants,
Allument dans les soirs mortuaires et blancs
Et rangent comme un nimbe à l'entour de tes tempes.

Heureux le moine doux, pour qui l'orgueil n'est point,
Dont les yeux n'ont jamais, si ce n'est en prière,
Comme des braises d'or avivé leur lumière
Et dont l'amour retient le cœur à ton cœur joint.

Son esprit lumineux, telle une aube pascale,
N'épand d'autre clarté que la clarté du ciel ;
Il marche, sans péché ni désir véniel,
Comme en une fraîcheur de paix dominicale.

18	A	Devant ta croix dressant au ciel ses rouges charmes,
19	A	larmes,
20	A	Que nous prostituons sur nos douleurs à nous.
22	A	Qui réverbère en ses larges miroirs dormants
23	A-C	Et ses vagues de prisme emplis de diamants
26	A, B	Dont le sang se déperd aux larmes des supplices,
29	A	le mal ses mains
30	A	pâmé
32	A-C	Tout seul, comme un rocher meurtri par les tonnerres.
34	A	Marchant sur les chemins de paix et de prière,

Heureux le moine saint s'abattant à genoux,
Devant ta croix, dressant au ciel ses larges charmes,
Et qui lave ton nom avec les mêmes larmes
Que nous prostituons à nos douleurs à nous.

Son cœur est tel qu'un lac dans la montagne blanche,
Qui réverbère en ses pâles miroirs dormants
Et ses vagues où scintillent des diamants,
Toute clarté de Dieu qui sur terre s'épanche.

Heureux le moine rude, ardent, terrible, amer,
Dont le sang se ravive aux larmes des supplices,
Dont la peau se lacère aux griffes des cilices
Et qui traîne vers toi les loques de sa chair.

Pour en tordre le mal, ses mains tortionnaires
Ont d'un si noir effort étreint son corps pâmé,
Qu'il n'est plus qu'âme enfin et qu'il vit sublimé,
Tout seul, comme un rocher plus haut que les tonnerres.

Heureux les moines grands, heureux tous ceux qui vont
Là-bas, en des chemins de paix et de prière,
Les regards aimantés par la vague lumière
Qui se fait deviner par-delà l'horizon.

En A, un autre titre : QUELQUES MOINES

Avant le vers 1, en A-C, le chiffre romain I n'est pas indiqué.
Les vers 1 à 56 constituent cependant la première partie du poème, qui en compte quatre.

1	A-C	De quels horizons noirs ou de quels lointains d'or
3	A	chrétiens qui seuls
5	A-C	Toi, moine âpre et superbe et grand, moine-flambeau,
6	A-C	Moine silencieux, dont l'âme exaspérée
7	A-C	tombeau,
8	A	effarée
9	A, B	Comme une torche en feu sur l'horizon des soirs,
11	A, B	A dompté tes désirs, a bridé tes espoirs
13	A	l'orgueil.
14	A	roi dans
19	A	encor.
23	A-C	Loup superbe, rentré géant dans le bercail.

LES CONVERSIONS

I

De quels horizons noirs et de quels lointains d'or
Accourez-vous au seuil du cloître aride et terne,
Grands ascètes chrétiens, qui seuls tenez encor,
Debout, votre Dieu mort, sur le monde moderne ?

Toi, d'où viens-tu, toi, moine âpre, farouche et beau,
Moine tumultueux, dont l'âme exaspérée
Et ténébreuse a pris le cloître pour tombeau ?
Depuis que Dieu parut dans ta vie effarée,
Comme une torche en feu sous des voûtes, le soir,
Ta volonté d'airain superbement maîtresse
A dompté tes désirs, a bridé ton espoir
Et fait crier ton cœur d'angoisse et de détresse.
Mais ton humilité, c'est encor de l'orgueil :
Tu restes roi, dans ta servitude claustrale,
Dans ton obéissance à tous et dans ton deuil.
La règle en sa vigueur grave et préceptorale,
Dont les convers pieux suivent les sentiers d'or,
Tu l'exagères tant que c'est toi qui domines.
Ton front est fier, tes yeux victorieux encor,
Les lins de tes manteaux ont des blancheurs d'hermines,
Tu porteras, un jour, la crosse et le camail,
Et tes frères craindront tes rages catholiques,
Loup superbe, rentré soudain dans le bercail.
Oh ! quel effondrement d'espoirs hyperboliques,
Et quels rêves tués doivent joncher ton cœur,
Et quel rouge brasier doit enflammer ton torse,
Et quel étreignement doit te saisir, vainqueur,

28	A-C	Et te sécher la langue et te briser la force
30	A, B	Tu montais autrefois aux palais de la vie,
31	A	embrasés.
33	A	S'étalaient devant toi sur les terrasses d'or ;
34	A	Les escaliers, dont les marches comme des glaives
36	A	rêves.
37	A	Les sites langoureux et les vagues halliers,
	B	Des sites langoureux et les vagues halliers,
40	A	Et les femmes traînant leurs robes en écumes
41	A, B	Derrière elles, penchaient sous des velums lascifs
	C	Derrière elles, penchaient, sous des velums lascifs,
44	A-C	Tes beaux bras ont pliés dans leurs étreintes noires
46	A	amoureuses,
48	A	pleureuses,
49	A	Ton âme entend parfois au fond des soirs, gémir !
51	A	dois hors de ton cœur vomir
53	A	Ne veut plus rien garder de sa folie en soi.
56	A	Sera comme

Et te sécher la langue et te hausser la force
Quand tu songes, le soir, aux jours qui sont passés !

Tu montais autrefois au palais de la vie,
Le cerveau grandiose et les sens embrasés ;
Les beaux désirs ainsi qu'une table servie
S'étalaient devant toi sur des terrasses d'or ;
Des escaliers, dont les marches comme des glaives
Tournoyaient en spirale au fond du grand décor,
Servaient aux pieds ailés et joyeux de tes rêves,
Des sites langoureux et des vagues halliers,
Où flottaient doucement les écharpes des brumes,
Se découvraient du haut de superbes paliers,
Et des femmes, traînant leurs robes en écumes
Derrière elles, penchaient, sous des rameaux lascifs,
Toute leur chair vers tes amours et tes victoires.
Oh ! que de seins tendus et de corps convulsifs
Tes beaux bras ont saisis dans leurs étreintes noires
Et tes baisers mordus pendant tes nuits d'ardeur !
Quel cortège voilé de pâles amoureuses
Ton souvenir éclaire à son flambeau rôdeur,
Et quels sanglots plaintifs d'éternelles pleureuses
Ton âme entend là-bas, au fond des soirs, gémir !
Mais tous ces désespoirs et toutes ces colères
Tu les veux, tu les dois, hors de ton cœur, vomir,
Et ton torse puissant, chargé de scapulaires,
Ne peut plus rien garder de sa folie en soi.
L'Eglise te proclame et t'appelle et t'élève ;
Demain tu seras fort et solennel, la foi
Sera, comme un drapeau gonflé d'orgueil, ton rêve.

57	A	Toi, ton songe volait dans l'infini, tu fus
63	A ,B	Tu regardais s'ouvrir la floraison des feux ;
66	A, B	tremblé devant
68	A	Tes yeux avaient sondé leurs flammes végétales
70	A	découvertes
71	A	d'or un jour devraient venir,
72	A	Lorsque soudain passa dans les plaines désertes
73	A	aigle au milieu

Après le vers 75, en M et en A, une coupure strophique.
En B, C, le vers 75 est au bas de la page.
En D, pas de coupure strophique.
Nous pensons que l'intention de Verhaeren (clairement indiquée dans le manuscrit) s'est perdue, suite à la position ambiguë du vers 75 en B et en C. Nous rétablissons donc la coupure strophique.

78	A-C	Tu sentis le néant du mal et de l'envie
80	A-C	Du cloître, où

Après le vers 80, en A-C, vingt-huit vers forment la troisième partie du poème :

C

Et toi, tu fus conquis par l'immobilité
Et le vide du cloître et les poids du silence
Qui pesant sur le cœur lèvent la volonté.
Les hommes te lassaient avec leur turbulence
(5) Et leur clameur banale et leurs œuvres d'un jour.
Tes bras s'étaient meurtris à tordre des chimères,
Tes mains à pavoiser de tes désirs, l'amour.
La vie, âpre total de nombres éphémères,
Tu ne la fixas plus que d'un regard d'adieu,
(10) Et t'en allant, chargé d'orgueil et de pensée,
Loin du monde roulant sans idéal, sans Dieu,
Chrétien, tu ravalas ta suprême nausée.
Tu te marmorisas soudain et ton cerveau
Devint tranquille et pur et d'égale lumière.
(15) Comme une lampe d'or aux parois d'un caveau,

(1)	A	Toi, tu fus conquis par l'immobilité
(2)	A, B	Et le vide du cloître et les poids de silence
(7)	B	tes désirs l'amour.
(10)	A	Et t'en allant, changé d'orgueil et de pensée,
(13)	A, B	Tu te marmorisas depuis et ton ceveau

II

Toi, ton songe volait vers l'infini, tu fus
Quelque chercheur ardent, profond et solitaire,
Dans la science humaine et ses dogmes reclus.
Ton cerveau flamboyait aux choses de la terre,
Chaque minuit, quand sur les lacs pâles des cieux,
Comme de grands lotus blanchissaient les étoiles,
Tu regardais s'ouvrir leur floraison de feux ;
Elles étaient pour toi sans mystères, ni voiles,
Et tu prenais pitié des pâtres pèlerins
Dont l'âme avait tremblé, devant ces fleurs fatales.
Toi, tu savais leur vie et marquais leurs destins,
Tes yeux avaient scruté leurs flammes végétales
Et ton esprit, hanté d'aurore et d'avenir,
Avait montré par où les rouges découvertes,
Avec leurs torches d'or, un jour, devraient venir,
Lorsque, soudain, passa dans les plaines désertes,
Où ton rêve volait comme un aigle, au milieu
Des suprêmes effrois et des blêmes vertiges,
Un vent qui t'abattit aux pieds d'airain de Dieu.

Ton front resta pâli de ces brusques prodiges,
Ton cœur se dégonfla de folie et d'orgueil,
Et de vaine science et de farouche envie,
Et tes pas retournés te menèrent au seuil
Du cloître où l'homme habite au-delà de la vie.

Tu suspendis ton âme au temple, et ta prière
Y consuma son feu d'argent ; ton front dompté
Ne s'appesantit plus sous la science vaine
Et ton corps se figea, vêtu d'éternité.
(20) La nuit, quand tu songeais dans les stalles d'ébène,
Immobile et muet, inflexible et serein,
La foudre aurait roulé le long de la muraille
Que rien n'eût remué dans ta pose d'airain.
Tout ton esprit tendait vers l'ultime bataille,
(25) Et ta mort fut superbe et magnifiquement
Tu fermas tes grands yeux aux choses de la terre
Et le tombeau t'emplit de son isolement,
Lutteur victorieux, tranquille et solitaire.

(21) A Immobile et muet, solennel et serein,

En A-C, les vers 81 à 116 constituent la quatrième partie du poème, numérotée IV.

86	A	Tu passais cavalier nerveux et halé d'or
	B, C	Tu passais, cavalier nerveux et halé d'or,
87	A-C	taille,
88	A	t'emportait au vent
89	A, B	énergiques,
	C	énergiques.
90	A	ton orgueil ainsi
91	A-C	Et les soldats, épris de courages tragiques,

Après le vers 92, en B et en C, une coupure strophique.

Après le vers 94, en A-D, une coupure strophique.
En V , le vers 94 est au bas de la page. Nous maintenons la coupure strophique (déjà présente dans le manuscrit).

96	A-C	un fleuve de

III

Et toi, le sabre au poing tu courais dans la gloire,
Au galop clair-sonnant de ton étalon roux,
Qui, les sabots polis et blancs comme l'ivoire,
Sautait dans la mêlée et mordait de courroux
Les nuages de poudre épars sur la bataille.
Tu t'avançais, beau cavalier habillé d'or,
Aussi droit de fierté que superbe de taille ;
L'audace t'emportait, au vent de son essor,
La peur ne mordait point tes moelles énergiques ;
Tu portais ton orgueil ainsi qu'un gonfanon,
Et tes soldats, épris de courages tragiques,
Savaient quel large éclair passait dans ton renom.
Tu traversas ainsi des guerres et des guerres
Et des assauts et des haines et des amours.

Maintenant les combats sont choses de naguères
Et ta vie a changé comme un fleuve, de cours.

Et c'est toi que l'on voit là-bas, avec ta gaule,
Front nu, le corps étroit dans ton manteau ballant,

102	A, B	Tes génisses paissant sur les terreaux déserts
105	A-C	soumis, qui
106	A	Qui repentant, as pris
	V	a pris *(Coquille évidente. Nous rétablissons la seconde personne « as », conformément à toutes les éditions procurées par Verhaeren.)*
110	A, B	Et que dorment déjà les étables, parfois
	C	Et que dorment déjà les étables, parfois,
116	B	vont les flancs

Arc-bouté de la main contre le tronc d'un saule,
Tenir sous garde et suivre au loin ton troupeau blanc
De vaches et de porcs baignés de brume rose,
Tes génisses paissant près des marais déserts
Et tes grands bœufs, tassant leur croupe grandiose,
Dans la levée en fleur des longs herbages verts.
Et tel, moine soumis qui vis auprès des bêtes,
Qui, repentant, as pris le chemin de la Foi,
Tu laisses la nature et son deuil et ses fêtes
Entrer avec son calme et sa douceur en toi.
Pourtant, quand tu reviens, le soir, vers l'oratoire
Et que s'ouvrent au loin les étables, parfois,
Un clairon très lointain sonne dans ta mémoire
Le défilé guerrier des choses d'autrefois,
Et ton esprit s'échauffe à ces soudains mirages
Et tes yeux, réveillés de leur claustral sommeil,
Suivent longtemps, là-bas, la charge des nuages,
Qui vont, les flancs troués des glaives du soleil.

4	A	Descendent en froc gris dans
9	A	rêveur où stagne une eau brunie
10	A-C	roseaux ;
11	A	navré qui pleure une agonie
13	A-C	l'angelus, dont
16	A	Tendent leur croix de fer par-dessus les blés d'or.

SOIR RELIGIEUX

Un silence souffrant pénètre au cœur des choses,
Les bruits ne remuent plus qu'affaiblis par le soir,
Et les ombres, quittant les couchants grandioses,
Descendent, en froc gris, dans les vallons s'asseoir.

Un grand chemin désert, sans bois et sans chaumières,
À travers les carrés de seigle et de sainfoin,
Prolonge en son milieu ses deux noires ornières
Qui s'en vont et s'en vont infiniment au loin.

Dans un marais rêveur, où stagne une eau brunie,
Un dernier rai se pose au sommet des roseaux :
Un cri grêle et navré, qui pleure une agonie,
Sort d'un taillis de saule où nichent des oiseaux ;

Et voici l'angelus dont la voix tranquillise
La douleur qui s'épand sur ce mourant décor,
Tandis que les grands bras des vieux clochers d'église
Tendent leur croix de fer par-dessus les champs d'or.

2	A-C	Et des bruits retombants de cloche et d'encensoir :
5	A-C	corps, dégourdi

Après le vers 10, en A-C, deux distiques supplémentaires :

C Quand l'amour, revenu des alcôves aux plaines,
Berce des oiseaux d'or dans leurs douces haleines ;

Quand peuplant de regards les loins silencieux,
Les souvenirs charmeurs nous fixent de leurs yeux ;

(1)	A	l'amour revenu
(2)	A, B	Berce des oiseaux d'or dans ses douces haleines ;

11	A-C	Quand notre corps se fond dans la volupté d'être
12	A	Et que de nouveaux sens lui demandent à naître,
	B	Et que de nouveaux sens lui demandent à naître :
	C	Et que de nouveaux sens lui demandent à naître ;
14	A-C	Et des bruits retombants de cloche et d'encensoir.

LES MATINES

Moines, vos chants d'aurore ont des élans d'espoir,
Et des bruits remontants de cloche et d'encensoir :

Quand les regards, suivant leur route coutumière,
Montent vers les sommets chercher de la lumière ;

Quand le corps dégourdi des langueurs du réveil,
Comme un jardin d'été se déplie au soleil ;

Quand le cerveau, tiré des sommeils taciturnes,
Secoue au seuil du jour ses visions nocturnes,

Quand il reprend sur lui la charge de penser,
Et que l'aube revient d'orgueil le pavoiser ;

Quand notre âme se fond dans la volupté d'être
Et que de nouveaux sens nous demandent à naître ;

Moines, vos chants d'aurore ont des élans d'espoir
Et des bruits remontants de cloche et d'encensoir.

Après le vers 4, en A-C, deux distiques supplémentaires :

C Lorsque la folie arde au cœur des lunatiques,
Et que la toux mord à la gorge les étiques ;

Lorsque les yeux troublés de ceux qui vont mourir,
Tout en songeant aux vers, voient le couchant fleurir ;

(2) A Et que la toux détord la gorge des étiques ;
(4) A fleurir,

6 A terre,

Après le vers 6, en A-C, deux distiques supplémentaires :

C Lorsque dans les maisons closes on sent les seuils
Heurtés lugubrement par le coin des cercueils ;

Lorsque dans l'escalier étroit montent les bières
Et que la corde racle au ras de leurs charnières ;

(1) A seuils,

9 A tinte,
10 A lointains comme
D éteinte. *(Cette ponctuation est sûrement une coquille, puisque les vers 2 à 14 forment une seule période. V reprend donc avec raison la ponctuation de A-C – une virgule. Nous faisons de même.)*

12 A Etouffe entre ses cils la lumière et le bruit ;

LES VEPRES

Moines, vos chants du soir roulent parmi leurs râles
Le flux et le reflux des douleurs vespérales.

Lorsque dans son lit froid, derrière sa cloison,
Le malade redit sa dernière oraison ;

Lorsque pour les défunts, que demain l'on enterre,
Les fossoyeurs, au son du glas, remuent la terre ;

Lorsqu'on croise à jamais, dans la chambre des morts,
Le linceul sur leurs bras, leurs bras sur leurs remords ;

Lorsque les derniers coups de la cloche qui tinte
Meurent dans les lointains, comme une voix éteinte,

Et qu'en fermant les yeux pour s'endormir, la nuit
Étouffe, entre ses cils, la lumière et le bruit :

Moines, vos chants du soir roulent parmi leurs râles
Le flux et le reflux des douleurs vespérales.

1	A, B	toi :
10	A-C	s'exile,
14	A-C	Comme une mère enceinte étreint un enfant mort,
17	A-C	tel
18	A	vertèbres,
19	A	célèbres :

MEDITATION

Heureux ceux-là, Seigneur, qui demeurent en toi ;
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,
La mort leur est soleil et le terrible drame
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Tout œuvre se disjoint, toute gloire s'efface ;
Ce que sont devenus les claironneurs d'orgueil,
Demandez-le, vous tous, qui franchissez le seuil
De leurs tombeaux, aux vers qui leur rongent la face.

Les jours sont engloutis par les prompts lendemains ;
Toute joie entre une heure et s'éloigne et s'exile.
Vous qui marchez, serrant votre bonheur stérile,
Déjà le dégoût coule et sort d'entre vos mains.

Toute science enferme au fond d'elle le doute,
Comme un flanc fatigué recèle un enfant mort,
Vous qui passez, le pied hardi, le torse fort,
Chercheurs, voici le soir qui vous barre la route.

Toute chair est fragile et son déclin est tel,
Que jeune, elle est déjà maudite en ses vertèbres ;
Quels crocs ont déchiré l'orgueil des seins célèbres ?
Vous qui passez, songez aux chiens de Jézabel !

3	A	Quand ses maux lui crieront que sa course en ce monde,
	B, C	Quand ses maux lui crieront que sa vie en ce monde
4	A	Est près de terminer son orbe vagabonde ;
	B, C	A fini de creuser son ornière profonde ;
5	A	Quand ces regards vitreux obscurcis et troublés,
	B	Quand ces regards vitreux, obscurcis et troublés,
7	A, B	rencontrera dans
8	A	fois votre nom
9	A-C	Quand il s'affaissera pâle, brisé d'effort,

AGONIE DE MOINE

Faites miséricorde au vieux moine qui meurt,
Et recevez son âme entre vos mains, Seigneur.

Quand les maux lui crieront que sa force profonde
A terminé le cours de sa vie en ce monde,

Quand ses regards vitreux, obscurcis et troublés,
Enverront leurs adieux vers les cieux étoilés ;

Quand se rencontrera, dans les affres des fièvres,
Une dernière fois, votre nom sur ses lèvres ;

Quand il se raidira dans un suprême effort,
La chair épouvantée à l'aspect de la mort ;

Quand, l'esprit obscurci du travail des ténèbres,
Il cherchera la croix avec des mains funèbres ;

Quand on recouvrira de cendres son front ras
Et que pour bien mourir on croisera ses bras ;

15	A	amnistie
16	A, B	soleil l'hostie ;
19	A	paupière
20	A	éternité sur son lobe
26	A	étouffé ;

Quand on lui donnera pour suprême amnistie,
Pour lampe de voyage et pour soleil, l'hostie ;

Quand les cierges veillants pâliront de lueurs
Son visage lavé des dernières sueurs ;

Quand on abaissera sa tombante paupière,
A toute éternité, sur son lobe de pierre ;

Quand, raides et séchés, ses membres verdiront,
Et que les premiers vers en ses flancs germeront ;

Quand on le descendra, sitôt la nuit tombée,
Parmi les anciens morts qui dorment sous l'herbée ;

Quand l'oubli prompt sera sur sa fosse agrafé,
Comme un fermoir de fer sur un livre étouffé :

Faites miséricorde à son humble mémoire,
Seigneur, et que son âme ait place en votre gloire !

1	A-C	chrétienne !
	D	chrétienne *(Cette absence de ponctuation est sûrement due à une distraction. V y a suppléé par une virgule. Nous préférons reprendre la ponctuation de A-C, qui revient d'ailleurs plus loin, dans des constructions similaires.)*
3	A	spirituel, dont le cœur entretienne
4	A	Sur la terre son fixe orgueil d'éternité ;
	B, C	Sur la terre, son fixe orgueil d'éternité ;
8	A-C	Mêle sa flamme à la pâleur du firmament.

Après le vers 12, en A-C, une strophe supplémentaire :

C	Qu'on te louange ! ô mort pieuse et baptisée ! Mort, qui portes en toi la tristesse des soirs, Mort sereine, gerbant au fond de la pensée, Dans les vallons du cœur, la moisson des lys noirs.

14	A-C	Hosannas traversant d'un vol les cieux hautains,
15	A	O mort, ceinte de feux de prière et de cierges,
	B	O mort, ceinte de feux, de prière et de cierges,
	C	O mort ceinte de feux, de prière et de cierges,
19	A, B	ombre

MORT CHRETIENNE

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort chrétienne !
Parmi les biens du temps seule réalité,
Seul pain spirituel dont le cœur entretienne,
En ces jours passagers, sa faim d'éternité ;

Qu'il te soit fait hommage et gloire, ô mort austère,
A toute heure qui vient et passe, à tout moment,
Toi, dont l'autel d'ébène appuyé sur la terre
Mêle sa flamme à la splendeur du firmament.

Qu'il te soit fait hommage à travers les années,
Grave ensevelisseuse ! ô mort ! ô noir amour !
Qui dans tes maigres mains détiens les destinées
Et qui remplis de ciel les yeux défunts au jour ;

Mort des moines, mort des martyrs et mort des vierges,
Hosannas traversant les vastes cieux hautains,
O mort ceinte des feux innombrables des cierges,
O mort qui fais la vie ! O mort qui fais les saints !

Le juste ne craint pas ta fidélité sombre,
Il regarde au-delà des horizons flottants :
Que sont les ans ? Une ombre errant après une ombre,
Dans le brouillard trompeur de l'espace et du temps.

1	A-C	Sous ce terrain perdu que les folles avoines
2	A-C	Et les chiendents et les sainfoins couvrent de vert,
7	A, B	venait ni des mers,
9	A-C	Alors comme aujourd'hui, les larges moissons mûres
10	A-C	Charriaient leur marée autour des loins d'argent,
11	A-C	Où luisaient des clochers ainsi que des armures.
12	A-C	L'enclos funèbre avait le même aspect changeant,
13	A-C	La terre ocreuse était de micas chatoyée,
17	A	le ciel d'un seul
18	A	Depuis les morts nouveaux ont écrasé les vieux
	B, C	Depuis, les morts nouveaux ont écrasé les vieux

LE CIMETIERE

Sous ce terrain pierreux que les folles avoines
Et les chiendents et les ronces couvrent de vert,
On enterrait – voici quatre siècles – des moines
Les mains jointes, le front du capuchon couvert,
Le corps enveloppé de la pudeur des laines.
Ils s'endormaient dans un calme sacerdotal
Et rien ne leur venait, ni des mers, ni des plaines,
Qui pût troubler leur long sommeil horizontal.
Alors, comme aujourd'hui, les belles orges mûres
Étendaient leur marée aux lointains horizons
Où luisaient les clochers ainsi que des mâtures ;
L'enclos funèbre était cerné par les moissons ;
La même terre était de micas chatoyée,
La même croix d'airain, que midi faisait d'or,
Tenait sur ses grands bras sa douleur déployée
Et semblait un oiseau qui prend un tel essor
Qu'il atteindra le ciel, d'un seul coup d'aile immense.

Depuis, les morts nouveaux écrasèrent les vieux
Et toujours cet enclos que le deuil ensemence
S'étend, vierge et muet, vide et silencieux,
Mêlant et remêlant les cendres aux poussières,

24	A-C	gris.
25	A	Toujours sous le manteau de ses folles avoines
	B	Toujours sous
26	A	De ses chiendents soyeux et de son gazon vert
	B, C	De ses chiendents soyeux et de son gazon vert,
32	A	maintenu dans
37	A-C	Pourtant, par les beaux mois d'été glacés de lune,
38	A-C	Sous un ciel reluisant d'or et d'argent poli,
40	A	Et lorsque les brouillards montent du sol pâli,
	B, C	Et lorsque les brouillards montent du sol pâli
41	A	s'étendent sur les tombes en
42	A	On voit là-bas de

Les défunts aux défunts, les débris aux débris,
Sous le même soleil et les mêmes prières ;
Toujours les blés houleux entourent son mur gris,
Toujours, sous le manteau de ses folles avoines,
De ses chiendents rugueux et de son gazon vert,
Il tient caché les corps des abbés et des moines,
Les mains jointes, le front du capuchon couvert.
Et cette antiquité de deuil réglementaire,
Ces mêmes morts toujours à d'autres succédant,
Qui rendirent jadis cet enclos légendaire,
Ont maintenu, dans notre âge de doute ardent,
Autour du deuil chrétien de ces trépas superbes,
Mystérieusement couchés dans ce coin noir,
Les mêmes bruits pieux de vent parmi les herbes
Et d'oiseaux clairs rythmant leurs chansons dans le soir.
Aussi par les beaux soirs d'hiver glacés de lune,
Sous un ciel ruisselant d'or et d'argent nombreux,
Ce lieu répand encor sa hantise importune,
Et lorsque les brouillards montent du sol pierreux
Et s'étendent, sur les tombes, en blanc suaire,
On voit, là-bas, de grands moines se rassembler,
Se saluer le front par terre et s'en aller
Par la vague terreur de la nuit mortuaire.

7	A-C	Qui vivez les yeux droits sur votre Christ d'ivoire,
10	A-C	art,
12	A	poitrine
13	A, B	ma chair il

Entre les vers 13 et 14, en A, une coupure strophique.

19	A	soir, que dans la paix,
22	A	Les poètes venus trop tard pour être prêtres

AUX MOINES

Et maintenant, pieux et monacaux ascètes,
Qu'ont revêtus mes vers de longs et blancs tissus,
Hommes des jours lointains et morts, hommes vaincus
Mais néanmoins debout encor, hommes poètes,
5 Qui ne souffrez plus rien de nos douleurs à nous,
Rien de notre orgueil roux, rien de notre paix noire,
Qui rivez vos regards sur votre Christ d'ivoire,
Tel que vous devant lui, l'âme en flamme, à genoux,
Le front pâli du rêve où mon esprit s'obstine,
10 Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art ;
Et le serrant en mains, ainsi qu'un étendard,
Je me l'imprimerai si fort sur la poitrine,
Qu'au travers de ma chair, il marquera mon cœur.
Car il ne reste rien que l'art sur cette terre
15 Pour tenter un cerveau puissant et solitaire
Et le griser de rouge et tonique liqueur.

Quand tout s'ébranle ou meurt, l'Art est là qui se plante
Nocturnement bâti comme un monument d'or,
Et chaque soir, que, dans la paix, le jour s'endort,
20 Sa muraille en miroir grandit étincelante
Et d'un reflet rejette au ciel le firmament.
Les poètes, venus trop tard pour être prêtres,

24	A, B	reluisent ainsi que
31	A	tours qui
33	A	Et quiconque franchit le silence du porche
	B	porches
36	A	Frémissante, parmi les ébènes de l'ombre.
39	A	vous les moines
41	A-C	Dans votre froc de lin et votre aube mystique,

Marchent vers les lueurs qui tombent des fenêtres
Et reluisent, ainsi que des plaques d'aimant.
Le dôme ascend si haut que son faîte est occulte,
Les colonnes en sont d'argent et le portail
Sur la mer rayonnante ouvre au loin son vantail
Et le plain-chant des flots se mêle aux voix du culte.
Le vent qui passe et qui s'en vient de l'infini
Effleure avec des chants mystérieux et frêles
Les tours, les grandes tours, qui se toisent entre elles
Comme des géants noirs de force et de granit,
Et quiconque franchit le silence des porches,
N'aperçoit rien, sinon, au fond, à l'autre bout,
Une lyre d'airain qui l'attend là, debout,
Immobile, parmi la majesté des torches.
Et ce temple toujours pour nous subsistera
Et longtemps et toujours luira dans nos ténèbres,
Quand vous, les moines blancs, les ascètes funèbres
Aurez disparu tous en lugubre apparat,
Dans votre froc de lin ou votre aube mystique,
Au pas religieux d'un long cortège errant,
Comme si vous portiez à votre Dieu mourant,
Au fond du monde athée, un dernier viatique.

En A, ce poème est placé entre CROQUIS DE CLOITRE (À pleine voix –) *et* MEDITATION.

5	A, B	La nef allume auprès ses merveilleux décors :
6	A-C	Ses murailles de fer et de granit drapées,
8	A	cryptes où sont couchés des géants morts ;
	B, C	morts ;
13	A, B	surgir au fond
14	A	énorme où dort

SOIR RELIGIEUX

Près du fleuve roulant vers l'horizon ses ors
Et ses pourpres et ses vagues entre-frappées,
S'ouvre et rayonne, ainsi qu'un grand faisceau d'épées,
L'abside ardente avec ses sveltes contreforts.

5 La nef prolonge au loin ses merveilleux décors :
Ses murailles de nuit ou d'ombre enveloppées,
Ses verrières d'émaux et de bijoux jaspées
Et ses cryptes, où sont couchés des géants morts.

L'âme des jours anciens a traversé la pierre
10 De sa douleur, de son encens, de sa prière
Et resplendit dans les soleils des ostensoirs ;

Et tel, avec ses toits lustrés comme un pennage,
Le temple entier paraît surgir, au fond des soirs,
Comme une châsse énorme, où dort le moyen âge.

Appendices

APPENDICE I

Poème supprimé sur les épreuves de l'édition originale des *FLAMANDES*

CHANSON était le dernier poème des *FLAMANDES* sur les épreuves de l'édition originale (A). Verhaeren le supprima, sur épreuves, sans doute parce que ce poème ne correspondait pas au ton général du recueil. CHANSON avait d'abord paru sous le titre PETITE CHANSON dans la revue verviétoise *Do-mi-sol*, le 18 mars 1883.

Dans la préoriginale, un autre titre : PETITE CHANSON

1	P	sage
7	P	brume
10	P	blancs
14	P	Eux, les gamins
15	P	Eux, les grapilleurs
17	P	caresses
18	P	eux,

CHANSON

Fille folle, qui n'êtes sage,
Que tous les trente-deux du mois,
Si ce soir vous allez au bois,
Ne serrez trop votre corsage.

J'ai vu près des arbres chenus,
Là-bas, où le marais qui fume
Remplit l'air de fièvre et de brume,
Passer le vol des amours nus.

Les pauvrets avaient fait des lieues.
Leurs petits culs bouffis et blancs,
Et leurs ailes étaient tremblants,
Et leurs cuissettes étaient bleues.

Tristes, ils le sont sûrement,
Eux les gamins en amourettes,
Eux les grapilleurs de fleurettes,
Font des mines d'enterrement.

En vain dans un lit de caresses,
Voudraient-ils se chauffer entre eux.
Leurs baisers sonnent secs et creux
Et le froid gèle leur tendresse.

23	P	misère
31	P	Trouveraient très molle cachette,
37	P	Donc, follette, qui n'êtes sage

Ils furetaient dans les roseaux
A droite, à gauche, à ras de terre,
Cherchant à loger leur misère,
Dans les nids vides des oiseaux.

Mais le vent glacé par secousses,
Le vent d'automne avait détruit,
Pendant l'orage de la nuit,
Les nids de branches et de mousses.

Or, savez-vous que ces follets,
Que ces bohèmes sans couchette,
Trouveraient très noble cachette,
Entre deux seins bien rondelets ?

Qu' ils auraient là prison gentille,
Où fourrer leur petit museau,
Où chauffer leurs pieds et leur peau,
A votre cœur de jeune fille ?

Donc, fillette, qui n'êtes sage,
Que tous les trente-deux du mois,
Si ce soir vous allez au bois,
Ne serrez trop votre corsage.

APPENDICE II

Poèmes supprimés lors du remaniement des rééditions successives

LES FLAMANDES

En A, le poème LES PLAINES *comportait une troisième partie de 64 vers.*

POÈMES SUPPRIMÉS À PARTIR DE B

LES PLAINES

III

Voici l'automne, à son heure, à son jour. Les bois
Dans le vert des massifs se corrodent de rouille,
Là-bas, à l'horizon, leur dos porte le poids
D'un ciel joyeux, bien qu'un nuage au loin le brouille.
On dirait un amas monstrueux de granit.
Les courants du Nord-Est traversent l'étendue ;
L'ombre au soleil oblique et délustré, grandit.
Au soir tombant, la voix des cloches entendue,
Pendant que choient sur les chaumes, les cours, les seuils,
Des branches que l'automne une à une a séchées,
Fait songer aux hivers dolents et sourds, aux deuils,
Aux tempêtes faisant leurs bruits de chevauchées.
Très haut, droit devant eux, passe un vol de canards,
Et leur voix traversant les plaines assoupies
Éveille dans les champs, les parlages bavards
Et les cris querelleurs des geais avec les pies ;
Des oiseaux migrateurs autour d'un grand clocher,
Volant, planant, sifflant, forment leurs ribambelles,
Et si le vent tombant leur permet d'y percher,
Les ailes des moulins sont noires d'hirondelles
Et les angles des toits sont blancs de passereaux.
Tout, jusqu'aux horizons d'où les soirs d'or descendent,
Les routes, les marais, les drèves, les terreaux
Est comme enveloppé de fins brouillards qui pendent,
Et ce sont, paraît-il, les gazes, que lutins,
Sylphes et farfadets, vêtent au clair de lune,
Et qui sèchent, le jour, aux arbres des chemins.

Mais si l'aurore est triste et si morne est la brune,
Souvent encor, le plein midi redevient gai.
Un désir de printemps vient raviver l'automne :

Le grand ciel resplendit, comme un décor de Mai,
Sur les bois où le roux parmi les verts détonne,
Les cours, les bords des prés, les enclos, les jardins,
Et les vergers, brodant ceinture à chaque ferme,
35 Refont, avec les fleurs aux tons crus et soudains,
Avec les hauts bosquets que leur cercle renferme,
L'explosion de vie à l'approche des deuils.
Là, grandissaient encor les phlox, les solanées,
Les touffes de verveine et les jets de glaïeuls,
40 Les dahlias sanglants, les roses safranées,
Les tournesols cerclés comme des disques d'or,
Et ce dernier aveu d'été, le chrysanthème.
Lorsque midi, de ses rayons perçants les mord,
Que le vent les secoue en houle et les essaime,
45 Tant est luisant leur feu de couleurs, qu'on dirait
Des éclats de soleil roulés dans les verdures,
Ou du métal, tiré flambant du minerai,
Et frappant l'œil, du dard aigu de ses sulfures.

Et les fermes et leur chaume neuf et coquet
50 Profilent par-dessus leur pignon rouge en bosse ;
La cheminée au col massif, fume à long jet ;
Une vigne, qui près de la porte s'adosse,
Saigne de gros raisins souffrés, crevant de jus;
Au mur, où sont pendus des outils aratoires,
55 D'immenses espaliers tendent leurs bras feuillus,
Et bombent dans le vert, la joue en fleur des poires,
Les tétons veloutés des pêches en retard,
Et le menton rougeaud des court-pendus.
Et telles,
Avec leur floraison rayonnante au regard
60 Avec leurs champs et leurs bois, apparaissent-elles
Les plaines ! Et voici, qu'à ce début d'hiver,
Pour en symboliser la tristesse et la joie,
Les papillons et les corbeaux croisent dans l'air,
Des vols de velours noir avec des vols de soie.

En A, entre L'ENCLOS *et* LA COUR, *un sonnet intitulé* LES FERMIERS.

LES FERMIERS

Habitaient là, le gros père Knockx ; le premier
Des hommes de labour acharnés à la terre,
Et ses cinq fils, musclés de force héréditaire,
Et peinant aussi dur que lui, le vieux fermier.

Entre leurs bœufs, leurs champs, leur grange et leur fumier,
Ils vivaient plantureux, dans l'ignorance entière.
Leur ancienne était allée au cimetière
Remplir, voici deux ans, sa case du damier.

Aucun des gars n'avait pris femme, bien que certes
Les plus roses, les plus grasses, fussent offertes
Aux larges appétits de ces gloutons d'amour.

Pour lors, ils n'adoraient que la chair des servantes,
Les poursuivant de coups ou de façons galantes,
Et leurs cœurs s'échauffaient aux ruts de basse cour.

En A, entre LES FERMIERS *et* LES GRANGES, *un sonnet intitulé* LA COUR.

LA COUR

La cour, midi tintant, dormait d'un lourd sommeil.
Elle formait autour de ses fumiers un cercle,
Où le ciel vaste et bleu descendait en couvercle
Et dans les purins bruns mirait l'or du soleil.

Au centre reposaient les bêtes étalées :
Les dindons, les pigeons, les poules, les panneaux,
Les porcs crottant dans les flaques leurs jambonneaux,
Les bœufs tassant en rond leurs croupes pommelées.

Parfois sur des monceaux de foin, près des hangars,
Ronflaient, le chapeau sur les yeux, garces et gars,
Après avoir, le jour durant, besogné ferme.

Et, se haussant tout droit, avec ses rameaux verts,
Un chêne de cent ans tendait ses bras ouverts,
Au milieu de la cour, sur les gens de la ferme.

En A, entre LES VERGERS *et* L'ABREUVOIR, *un sonnet intitulé* LE POTAGER.

LE POTAGER

Le potager près des granges formait enclos,
A l'entrée où mouraient des raves lymphatiques,
Entre des oignons d'or et des trognons falots,
Les choux rouges crevaient en tons apoplectiques.

Les choux-fleurs en bouquets sortaient de leurs maillots ;
Les houblons ascendaient en thyrses fantastiques ;
De beaux coquelicots saignaient par gros caillots,
Dans un coin, où séchaient des fanes scorbutiques.

Plus loin, près d'un massif de sureaux purulents,
Les groseillers faisaient quenouille entre les plants,
Et les fraisiers dardaient leurs feuilles et leurs rouilles.

Tout au long des chemins de limaçons couverts,
Les salsifis dressaient par jets leurs poignards verts,
Et là-bas, se bombaient, ventre en l'air, les citrouilles.

En A, entre L'ABREUVOIR *et* LES ESPALIERS, *un sonnet intitulé* LE HANGAR.

LE HANGAR

Sous le hangar, debout sur ses piliers de briques,
Sous le hangar énorme encombré de fatras,
Charrettes, chariots levaient, comme des bras,
Leurs brancards se coupant par plans géométriques.

Dans les coins, des fagots étagés, des barriques
D'engrais, des foins choisis exprès pour les haras,
Des restes de moellons, plaqués d'anciens plâtras,
Des auges, des baquets, des meules cylindriques.

Sur les herses de fer, les timons et les socs,
Un peuple de dindons, de poules et de coqs,
Perchaient, ameutant l'air de leurs caquetteries.

Un couple de moineaux sur le sol se vautrait,
Et les paons rassemblés où le soleil sabrait,
Largement étalaient leur queue de pierreries.

En A, entre LES ESPALIERS *et* L'ETABLE, *un sonnet intitulé* LES TROUPEAUX.

6 A nez à l'évent. *(Ce point final est évidemment une coquille, puisqu'il sépare le sujet du verbe. Nous le remplaçons par une virgule.)*

LES TROUPEAUX

Dix ! vingt ! Ils étaient cent ! A les voir par chemins,
Par sentiers, par talus, par digues, par prairies,
Trotter, les gras moutons laineux des bergeries,
Avec leur pâtre noir marchant houlette aux mains.

Ils passaient dans le vert fleuri du paysage ;
Autour d'eux, de grands chiens amis, nez à l'évent,
Couraient, sautaient, happaient des mouches dans le vent,
Et veillaient le troupeau dans l'herbe du pacage.

Souvent l'hiver, sous les cieux morts, lorsque le soir
De ses glaives de feu coupait l'horizon noir,
Le troupeau cheminait comme un amas de neige.

Mais dès Juin, on menait dans les ors son cortège ;
Il longeait des champs d'orge et des champs de méteil,
Comme un nuage blanc qui frôle le soleil.

En A, entre LES GRENIERS *et* LA CUISINE, *un sonnet intitulé* LES CHIENS DE GARDE.

LES CHIENS DE GARDE

D'énormes chiens de garde étaient là sous le chêne.
Debout, couchés, toujours guettant les loups garous
Ou les gueux en maraude, ils veillaient – et leur chaîne
Raclait d'un trait coupant les planches de leurs trous.

S'ils dormaient au soleil, raides comme des lattes,
Le bruit le moins criard de clefs ou de verrous,
Leur ouvrait l'œil et les redressait sur leurs pattes,
Et sur leur dos levait en brosse leurs poils roux.

C'étaient de ces grands chiens-bergers dont l'œil flamboie,
Aux ongles recourbés en becs d'oiseaux de proie,
Aux crocs d'ivoire et plus aigus que diamants.

Ils remuaient l'oreille, à tout bruit dans les plaines ;
Et qui passait, la nuit, sur les routes lointaines,
Entendait sangloter leurs rauques aboiements.

En A, entre CUISSON DU PAIN *et* LES PORCS, *un sonnet intitulé* EN ETE.

EN ETE

Flamboyantes d'or roux, les orges, au soleil
Calcinant de Juillet et d'Août, s'étaient brûlées,
Les moissons s'étalaient superbes, cajolées
Par les brises, berçant d'un refrain leur sommeil.

Or, le temps des récoltes étant là, dès l'éveil
Des merles noirs tachant la verdeur des feuillées,
Les cinq frères avec leurs bêtes attelées,
Partaient faucher, eux seuls, tout un arpent vermeil.

Malgré midi flambant, malgré le vent aride
Coupant d'un froid soudain et mortel l'air torride,
Les gars, torse en sueur, bras nus, peinaient toujours.

Le soleil tachait déjà la plaine de macules,
Qu'on les voyait encor, sur les clairs crépuscules,
Allonger leur grande ombre au-dessus des labours.

En A, entre LES PORCS *et* LES GUEUX, *un sonnet intitulé* SOIRS D'OCTOBRE.

SOIRS D'OCTOBRE

En Octobre la paix du jour tombant s'altère.
Aux champs, de longs et lourds brouillards viennent boucher
La perspective, où fuse en cierge le clocher.
Le terreau n'est rempli que de pommes de terre.

Récolte faite, on met leurs fanes en bûcher,
Que sillonne aussitôt la flamme délétère,
Avec des zigzags d'or et des feux de cratère,
Et des bonds de serpent qu'un fer viendrait toucher.

A l'entour on dansait les rondes paysannes,
Comme un rouge buisson flambaient, flambaient les fanes,
Et leur clarté montait, montait, en jet vermeil ;

Puis, le tas s'écroulant en cendres consumées,
Les soirs redevenaient silence – et les fumées
Planaient et s'envolaient obscurcir le soleil.

En A, entre EN HIVER *et* TRUANDAILLES, *un sonnet intitulé* DEUIL.

DEUIL

Vieux Knockx, ta ferme avait un renom sans pareil,
Au temps où tu portais sur toi soixante années,
Où tes fils, les gars fiers, aux rudes mains tannées,
Peinaient comme des bœufs, suant en plein soleil.

Ta ferme s'étalait près du fumier vermeil,
Gaîment, dans les fraîcheurs des belles matinées,
Quand tes vergers avec leurs branches pomponnées
De bourgeons, s'éveillaient de l'hivernal sommeil.

Aujourd'hui, la voilà dans le deuil endormie ;
Tes cinq fils, pauvre ancien, sont morts d'épidémie ;
Tu t'assieds seul, le soir, à ta porte ; – et souvent

Lorsque la brise vient là-bas du cimetière,
C'est un peu de leur voix, un peu de leur poussière,
Que semble t'apporter, en souvenir, le vent.

En A, le poème AMOURS DE GARS *comportait 33 vers supplémentaires qui formaient la première partie et le début de la seconde.*

A Maître Camille Lemonnier

AMOURS DE GARS

I

Chaque dimanche, ils ont aux lèvres même aveu.
Et d'un ! Fait l'amoureux en baisant l'amoureuse.
Et de deux ! Et de trois ! Voyez-les. Dans le bleu
De l'étang qui le long du sentier vert se creuse.
Les voici garces et gars, qui passent reflétés.
Elle a, la belle fille, un jupon court tout rouge,
Des mains à doigts rugueux, des bras bien ajustés.
Toute grasse, sa gorge est là, qui s'enfle et bouge,
Les deux seins secoués dans le corsage brun.
Et lui, sachez qu'il est le gars de la commune,
Truellé, maçonné, construit comme pas un,
Qu'il a des poings sonnants s'il n'a pas de fortune.
Bâtard d'un vieux fermier, mort ivrogne, – autrefois
Il peinait chez sa belle, à vingt sous la journée ;
Ils s'adoraient déjà tous deux en tapinois,
Éprouvaient à se voir leur chair aiguillonnée.
Souvent, comme elle était aux foins, il lui parlait,
Lui glissant dans le cou quelque grosse bêtise
Avec un bref baiser pour rire – et détalait.
C'était de part et d'autre une égale feintise,
Mêmes timidités à se montrer leur jeu.
Elle pourtant, n'avait au cœur que mariage :
Ils vivraient l'un de l'autre en dépensant fort peu ;
Ils feraient des enfants joufflus, sans alliage ;
Ils auraient métairie avec cour au milieu,

A côté d'un champ d'orge et d'un carré de trèfles :
Puis un verger, près du logis en contre-bas,
Bariolé de coings, de prunes et de nèfles ;
Deux vaches dans l'étable et de l'or dans un bas.

30 C'était son rêve, un rêve ardent de paysanne,
Qu'un jour, n'y tenant plus, elle lui fit tout haut.

II

A les voir si souvent ensemble, l'on cancane,
On les suit, on clabaude, on rit d'un air finaud.

En A-C, entre LES TROUPEAUX *(puis* LA CUISINE*) et* LES GRENIERS, *un sonnet intitulé* L'ETABLE.

9	A	Midi sonnant, les gars leur portaient, par brassées,
	B	Midi sonnant, les gars nombreux curaient les auges
10	A	Des trèfles fauchés hier, des herbes frais rasées,
11	A	Que les bêtes broyaient d'un bref mâchonnement ;

Poèmes supprimés à partir de D

L'ETABLE

Et pleine d'un bétail magnifique, l'étable,
A main gauche, près des fumiers étagés haut,
Volets fermés, dormait d'un pesant sommeil chaud,
Sous les rayons serrés d'un soleil irritable.

Dans la moite chaleur de la ferme au repos,
Dans la vapeur montant des fumantes litières,
Les bœufs dressaient le roc de leurs croupes altières
Et les vaches beuglaient très doux, les yeux mi-clos.

Midi sonnant au loin, les gars curaient les auges
Et les comblaient de foins, de lavandes, de sauges,
Que les bêtes broyaient d'un lourd mâchonnement ;

Tandis que les doigts gourds et durcis des servantes
Étiraient longuement les mamelles pendantes
Et grapillaient les pis tendus, canaillement.

En A-C, entre LA GRANDE CHAMBRE *et* CUISSON DU PAIN, *un sonnet intitulé* LES RECOLTES.

3	A	Que dans l'air, les
	B	Que dans l'air les
9	A	Et dès l'aube, on partait en troupe au long des haies,
	B	ensemble au long
11	A	Couper, tasser, rentrer du foin par chariots.
12	A	Là-haut, chantaient pinsons, mésanges, loriots,

LES RECOLTES

Sitôt que le soleil dans le matin luisait,
Comme un éclat vermeil sur un saphir immense,
Que, dans l'air, les oiseaux détaillaient leur romance,
La ferme tout entière au travail surgissait.

Un va-et-vient, mêlé d'appels hâtifs bruissait,
Et les bêtes de cour, en farfouille, en démence,
Courant, sautant, volant, mêlaient d'accoutumance,
Leurs cris et leur folie à ce bruit qui haussait.

Et dès l'aube, on partait ensemble, au long des haies,
Sarcler des champs de lin, entourés de saulaies,
Couper, tasser, rentrer le foin par chariots.

Là-haut, chantaient pinsons, tarins et loriots,
Les plaines embaumaient au loin ; et gars et gouges
Tachaient les carrés verts de camisoles rouges.

En A-C, entre AMOURS DE GARS *et* AUX FLAMANDES DE RUBENS *(devenu* AUX FLAMANDES D'AUTREFOIS*), un poème intitulé* LES VIEILLES.

2	A	où vont-elles ? Et qui de nous,
4	A	genoux ?
11	A	nues. (*Il s'agit sans doute d'une coquille.*)
13	A	gloire ardente se promènent.
	B	gloire ardente se promènent,
14	A	mourir,
20	A	pourrit

LES VIEILLES

Les chairs, les belles chairs en fleur des gouges mortes,
Jeunes encore, où vont-elles ? et qui de nous
Les verra resplendir ailleurs, rouges et fortes,
Et les adorera, toujours à deux genoux !
Souvent, lorsque Juillet flamboie, on rêve d'elles,
De leurs beaux corps défunts, qu'on a connus jadis,
Et plus haut que ne va le vol des hirondelles,
Près des cieux, on croit voir de lointains paradis
Embrasés de lumière et tapissés de nues,
Où l'œil vainqueur, les seins sortis du corset d'or,
Des anneaux de rubis cerclant leurs jambes nues,
Le front plaqué d'un feu de soleil qui s'endort,
Les gouges, dans leur gloire ardente, se promènent.
Ah ! celles-là, du moins, ont bien fait de mourir
Avant que les laideurs et les maux se déchaînent
Sur leur être superbe et trop beau pour souffrir.
Mais d'autres que voilà, toutes celles que l'âge
Courbe, casse, salit, ruine et rabougrit,
Qui subissent, l'échine en deux, le vasselage
Du cerveau qui s'ébête et du cœur qui pourrit,
Qui ne veulent crever, quoique jaunes, flétries,
Qui s'accrochent au monde et se sèchent d'aigreur,
Bien que les temps soient là des voluptés taries,

28	A	humeurs séniles, les champs
29	A	l'air frais, et
44	A	Vide, ce sont vos bras osseux, ce sont vos reins,

Sont celles que je hais, celles qui font horreur !
Ah ! chair de vieilles, chair veule, rêche, moisie,
Mauvaise chair, tout au plus bonne pour les vers,
Pourquoi ne pas, avant la sinistre étisie,
Purger de tes humeurs séniles les champs verts,
De ta lèpre l'air frais et de ta jalousie
Les beaux soirs, le soleil et les chemins d'amour ?
Chair puante, pourquoi salir de toi la terre,
Et qu'avons-nous besoin de ta hideur ? – Le jour !
Vois donc comme il jaillit flamboyant d'un cratère
D'aube, comme il émaille en bleu les cieux ardents,
Comme il rosit au front l'enfance et la jeunesse !
Pour vous, vieilles, le jour, c'est le masque sans dents,
C'est la paupière où du pus congelé se presse,
Faisant comme une plaie à chacun de vos yeux,
C'est le menton piqué de poils roux, c'est la teigne
Qui ronge par endroits le gris de vos cheveux,
C'est un cancer, servant à vos faces d'enseigne,
Ce sont vos deux sourcils raclés, ce sont vos seins
Clapotant sur les flancs leur flic flac de vessie
Flasque, ce sont vos bras osseux, ce sont vos reins,
Vos doigts, vos mains, vos pieds gonflés d'hydropisie,
C'est votre corps entier, gluant, lépreux, perclus,
Carcasse répandant une telle asphyxie,
Que les chiens de la mort n'en voudront même plus !

LES MOINES

Entre MOINE DOUX *et* L'HERESIARQUE, *en A-C, un poème intitulé* FETES MONACALES.

Les vers 1 et suivants, en P, constituent une première partie numérotée I.

2	P	Au tapage mordant des trompettes claquantes,
3	P-A	main comme
5	P-A	clair de leurs sabots d'acier
6	P	Quelque joyeuse et folle entrée au cœur des villes,
8	P-A	civiles :

Poèmes supprimés à partir de D

FETES MONACALES

A coups de cloche, à coups de trompe et de bourdon,
Au rouge déploiement des bannières claquantes,
La crosse droite en main, comme on tient l'espadon,
Front nu, torse en hauteur, allures attaquantes,
5 Les chevaux rythmant clair, de leurs sabots d'acier,
Quelque tintamarrante entrée au cœur des villes,
Les moines féodaux, bardés d'orgueil princier,
S'étalent tout en or dans les fêtes civiles ;

9-16 *A la place de ces vers, P présente trente-six vers ;*
(dès A, la seconde partie (II) constitue le début du poème LES MOINES*) :*

Hommes sacrés, siégeant sous leur froc suzerain,
Eblouissant leurs temps de leurs majestés pâles,
Le monde avait l'effroi de ces grands blocs d'airain,
Assis les pieds croisés sur les foudres papales.

II

(5) C'étaient les âges neufs où les tiares et croix,
Soudainement dans les guerres dégringolées,
S'ensanglantaient autant que les glaives des rois,
Et se cassaient aux chocs des heurts et des mêlées.
Les évêques jugeaient la plainte et le grief ;
(10) Leur donjon mordait l'air de ses créneaux gothiques ;
Ils n'avaient cure et soin jamais que de leur fief ;
Ils se disaient issus de déesses mythiques ;
Leurs cœurs étaient hautains – mais leurs cerveaux battus
Comme une enclume en bronze, étaient tintants de gloire.

(15) Ces temps passaient d'orgueil et de splendeur vêtus,
Et le progrès n'avait encor de sa racloire
Rien enlevé de grand, de féroce et de lourd,
Au monde où se taillaient les blocs des épopées.
Quelque moine en était le dompteur rouge et gourd,
(20) Mais moins à coups de croix pourtant qu'à coups d'épées.
Il infusait au peuple agenouillé la peur,
Aux grands la crainte ; aux rois il parlait de puissance
Qui leur venait d'en haut et plongeait en torpeur
Les serfs dont il fallait couper ras la croissance.

(25) Et naquirent alors des cloîtres fabuleux
Dans les obscurités des bois et des mystères,
D'abord gardiens sacrés de morts miraculeux,
Ils vécurent, ayant des rois pour donataires,

Le peuple qui les voit surgir dans la cité,
10 Avec des cris de foule en feu les accompagne ;
Sur les remparts un arc triomphal est planté,
Par où, sous le grand cintre encadrant la campagne,

Et des princes, vassaux de Dieu, pour protecteurs.
(30) Ils devinrent château, puis bourgade et village,
Ils grandirent cité géante – et leurs tuteurs
Mirent le féodal pouvoir en attelage
Au devant de leur brusque et surgissant soleil.

III

Et c'est fête aujourd'hui dans ce monde néfaste,
(35) Vingt grands abbés, la mitre au front, le doigt vermeil,
Sont là, monumentaux de vigueur et de faste,

14 A spirales ;
17 P Le drapeau monacal se refête [*sic*] à l'écart,
18 P-B Pesant d'orgueil sacré, dans des lambris de marbre.
19 P Vingt hérauts plastronnés de soie et de brocart
21 P, A Dont feuille à feuille on
23 P forestier,
24 P flabelles
26 P, A Eructant en renvois sa flamme et sa fumée,
28 P, A allumée,
31 P Sièges, coussins, tréteaux, divans par tas moelleux
33 P L'air est coupé de lents effluves altérants ;

Plus solennel encor semble entrer le soleil.
L'encens éploie au loin ses bleuâtres spirales :
15 Vingt grands abbés, la mitre au front, le doigt vermeil,
Règnent, monumentaux comme des cathédrales.
Le drapeau monacal se reflète à l'écart,
Pesant d'orgueils sacrés, en des lambris de marbre.
Vingt hérauts, plastronnés de soie et de brocart,
20 Sont fixés, tout debout, chacun au pied d'un arbre
Dont, feuille à feuille, on a doré le dôme entier.
Et le soleil chrétien voit ces luxes rebelles
Trôner dans la splendeur d'un vallon forestier
Et sous le va-et-vient des papales flabelles.
25 Un repas colossal souffle, fourneaux béants,
Eructant vers l'azur sa flamme et sa fumée,
Par les gueules de fer des soupiraux géants.
Une odeur de mangeaille et de chair allumée
Et de sauces fleurant les gras parfums huileux,
30 Plaque au palais et fait suinter d'aise les bouches.
Les sièges, les divans et les coussins moelleux
Cerclent la table encor vide, comme des couches.
L'air est coupé de longs effluves altérants ;

34	P-B	tendus le vent
36	P-B	armoires,
37	P, A	vifs, passent,
39	P, A	atourné
40	P	Ils écoutent les vingt abbés, vœux et prières
41	P	Que leurs vassaux, genoux touchant le sol, leur font.
42	P	Et reniflent l'encens des lourdes flatteries.
43	P	Et la fête prolonge autour son cours profond :
44	P	Des guirlandes d'argent sur des piques fleuries
45	P	Le long des chemins verts gagnent les loins des bourgs ;
46	P	Des soldats cuirassés d'acier et de lumière
47	P	leurs chevaux au coin des carrefours
	A	leurs chevaux au coin
48	P-B	bleus sous un vol
51	P	tintamarrant,
52	P,A	prochaines
53	P,A	roulera comme un fleuve au travers ;
	B	roulera comme

Sur les vélums tendus, le vent plisse des moires ;
35 Des corbeilles de fruits bombent leurs tons safrans
Sur des plinthes de chêne et sur des bords d'armoires.
Et les échansons vifs passent, le bras orné
De la sveltesse en col de cygne des aiguières.

Dans l'attente et l'odeur du repas atourné,
40 Les abbés, écoutant les vœux et les prières
Que leur fait à genoux l'orgueil de leurs vassaux,
S'imprègnent de l'encens des lourdes flatteries.

La fête se prolonge au loin sous des arceaux
De guirlandes d'argent et de piques fleuries.
45 Le long des chemins verts, près des gueules des fours,
Des soldats, cuirassés d'acier et de lumières,
Campés sur leurs chevaux, au coin des carrefours,
Pointent leurs casques bleus, sous un vol de bannières ;
Le soleil estival mord le fond d'un torrent,
50 Allume les rochers et fait craquer les chênes ;
Dans les hameaux, tout un peuple tintamarrant
Se prépare, brutal, aux kermesses prochaines,
Où son rut roulera, comme un fleuve au travers,
Et des étalons roux, la prunelle élargie,

Après le vers 56, en P et en A, une coupure strophique.
En B et en C, le vers 56 est au bas de la page.
Nous maintenons la coupure strophique.

57	P	Enfin la table est prête et dresse ses couverts.
	A, B	couverts.
58	P, A	Les vingt abbés, la croix d'argent sur les poitrines,
59	P	Flanqués chacun d'un haut valet, se sont assis.
60	P	Ils hument les pâtés, les lards et les terrines,
61	P	Les mets monumentaux, tassant leurs ramassis.
64	P, A	Des cuissots roux dont une odeur d'ambre et de myrrhe
65	P	Fume à travers les dents de lourds plats crénelés.
	A	Fume à travers les dents de longs plats crénelés.
	B	Fument d'entre les dents de grands bols crénelés ;

Après le vers 65, en P, A, quatre vers supplémentaires :

A Les fumets pimentés et les sauces ardentes
Agacent de leur feu titillant les palais,
Que corrigent des fruits aux saveurs corrodantes.
Et triomphalement escorté de valets,

(4) P Le repas se poursuit sans trêve, sans relais.

66	P	Voici le grand gibier des liesses avides :
	A	Voici le grand gibier des cuisines royales :
	B	Aussi le grand gibier des cuisines royales :
67	P	la hure dans
68	P	Haineusement grimace et tord ses crocs livides,
71	P	Les daims royaux, tués la nuit, aux alentours,
73	P	des chevreuils avec

Les vers 74 et suivants, en P, constituent la quatrième partie du poème, numérotée IV.

75	P	Sur des tréteaux vêtus de velours damassés,
76	P, A	On mime avec des cris et des clameurs énormes
78	B	monumentale,
79	P	D'abord s'avance, au pas, le héros Godefroid,
	A, B	Godefroid,

Le ventre frémissant et les naseaux ouverts,
Tendent leurs cous gonflés du côté de l'orgie.

Enfin, la table est prête et dresse ses couverts,
Les vingt abbés, la croix d'argent sur leurs poitrines,
Sous les arbres dorés aux feuillages roussis,
Humant les lourds pâtés, les lards et les terrines,
Flanqués chacun d'un haut vassal, se sont assis.
On sert des paons, la queue épanouie en lyre ;
Des porcs, les flancs mordus de tridents ciselés ;
Des cuissots roux dont les odeurs d'ambre et de myrrhe
Fument d'entre les dents de grands plats crénelés ;
Aussi les venaisons des cuisines royales :
Les sangliers, dont la hure, dans le festin,
Haineusement grimace et courbe ses crocs pâles,
Les aloyaux et les rognons de bouquetin,
Les filets raffinés, les volailles farcies,
Les daims sanglants, tués la nuit, aux alentours,
Les faisans adornés de grappes cramoisies
Et la chair des chevreuils, avec des langues d'ours.

A gauche, au coin d'un lourd massif, entouré d'ormes,
Sur les tréteaux vêtus de velours damassés,
On mime, avec des cris et des clameurs énormes,
Jérusalem conquise et l'assaut des Croisés,
Le glaive au vent, sur la douve monumentale.
D'abord s'avance au pas le héros Godefroid
Levant sur l'Orient la croix occidentale,

82	P	Pierre l'Ermite assis
83	P	Puis Bohemond, et le Sire de Vermandois,
85	P	Autant d'assauts livrés ensemble, autant d'exploits.
86	P-B	On lutte à corps serré, pied à pied, et les casques,
87	A	Les heaumes, les armets, sonnent clairs sous les coups,
89	P, A	s'agrippe ; Chrétien
90	P, A	mêlées.

Après le vers 97, en P, pas de coupure strophique.

99	P	Les Chrétiens sur les murs s'acharnent plus avant ;
100	P	Rien ne fait présager laquelle des bannières
101	P-B	au vent,
103	P, A	écrasé ;
	B	écrasé
104	P-B	Quand par-dessus
105	P	Vêtue en long manteau d'argent fleurdelysé
106	P	Surgit debout l'archange avec
	A	l'archange avec

Le duc de Normandie en vêtements d'orfroi,
Pierre l'Ermite, assis sur sa mule âpre et raide,
Bohemond, Adhemar, Hugues de Vermandois,
Robert de Flandre, et là, fier entre tous, Tancrède.
La gloire est magnifique à ces faiseurs d'exploits.
On lutte à corps serrés, pied à pied, et les casques,
Les heaumes, les armets, sonnent clair sous les coups,
Les glaives vont tournant en sanglantes bourrasques,
On s'agrippe : Chrétien dessus, Maure dessous,
Roulent noueusement dans le flux des mêlées,
Des cimeterres bleus luisent, éclairs de deuil,
Heurtant d'un choc d'acier les masses dentelées,
Et les pennons tenus debout comme un orgueil.
Les cœurs sont furieux, les têtes allumées.
On entend le grand cri : Notre-Dame et Noël !
Et cet emmêlement des deux larges armées
Fait croire un long instant que le heurt est réel.

Les Turcs creusent les rangs de sanglantes ornières ;
Les Chrétiens vers le ciel, d'un regard plus fervent,
S'exaltent ; on ne sait laquelle des bannières
Triomphale et levée ira claquante au vent ;
Quel symbole mourra de mort rouge, quel monde
Tiendra sous sa lourdeur l'autre monde écrasé,
Quand, par-dessus les flots de la tuerie immonde,
Vêtu d'un long manteau d'argent fleurdelysé,
Surgit, debout, l'archange, avec sa cour de gloires,
Avec ses cheveux fiers, avec son pied dompteur,

114	P	ancien procède.
115	P	passer,
116	P, A	soleil tout
121	P	De roux et lourds flottants drapeaux diocésains,
122	P	Les fronts baisés au va-et-vient des broderies,
	A	Le front baisé suivant le vol des broderies,
125	P	blancs où le burin,
	A	blancs où le burin
126	P-B	Tailla sur fond d'azur des
127	P	D'autres devant leurs pas égaux sèment
	A, B	égaux sèment
128	P	D'autres, les pieds battant les traînes déferlées,
129	P	Les cheveux défrisés par les vents cajoleurs,
132	P, A	Et tel ce

Avec ses doigts dorés, d'où tombent les victoires.
Et l'Asie est conquise au Christ inspirateur.

110 A droite, un lent cortège altier de filles belles,
Vierges superbement, les cheveux en camail
Sur l'épaule, le corps orné de brocatelles,
La ceinture bouclée avec fermoirs d'émail,
Lentes, et sur un pas de rythme ancien, procède.
115 Elles ne font qu'aller, que venir, que passer.
L'horizontal soleil, tout en splendeur, obsède
De ses glissants rayons leur front, et vient baiser
Les bijoux solennels qui pavoisent leurs tempes
Et leur col frais et nu jusqu'au vallon des seins.
120 Les premières s'en vont en rang, levant les hampes
De l'oriflamme et des drapeaux diocésains,
Le front caché suivant le vol des broderies,
Les doigts cerclés d'argent et les poignets d'airain.
D'autres viennent, tenant de sveltes armoiries,
125 Des tortils monacaux et blancs, où le burin
Tailla, sur fond d'azur, des mitres crénelées ;
D'autres, devant leurs pas égaux, sèment des fleurs ;
D'autres, les pieds battus de traînes déferlées,
Les yeux auréolés de prière et de pleurs,
130 Passent, symbolisant les lentes litanies,
Avec des cartels d'or et des emblèmes bleus.
Et tel, ce défilé, coulant ses symphonies

136	P	Qui par-dessus les plats de lard et de tripailles
	A	Qui par-dessus les plats des lourdes victuailles
137	P-B	Penchent leur face énorme et leurs sens tisonnés.

Les vers 138 et suivants, en P, constituent la cinquième partie du poème, numérotée V.

138	P	On sert encor dans des coupes et des amphores,
139	P	Les crûs des vins de France et les cidres normands.
141	P, A	Dans les ventres ouverts de cratères fumants.
142	P, A	chevelures
145	P, A	foin.
146	P	De l'horizon arrive à travers champs, la houle
147	P, A	débordements,
148	P, A	Et des sauvages cris, et des ruts de la foule.
149	P	hameaux, fumants
152	P	Mâles, luttant entre eux comme les loups des antres,
	A, B	luttant entre eux comme
153	P	Et femelles hurlant autour, les regards fous.

Les vers 154 et suivants, en P, constituent la sixième partie du poème, numérotée VI.

Et sa mobilité de couleurs et de feux,
Parmi le déploiement des ruts et des ripailles,
135 Attire l'œil des grands moines enluminés
Qui, par-dessus les plats des lourdes victuailles,
Dardent leur face énorme et leurs sens tisonnés.

Aux coupes, aux hanaps, les échansons encore
Versent les vins de France et les cidres normands.
140 Il flambe des parfums aux éclairs de phosphore
Dans les ventres ouverts des cratères fumants.
Les vents passent, tordant leurs feux en chevelures,
Et s'imprègnent d'encens et l'épandent au loin
Et le roulent parmi les flux des moissons mûres
145 Et la marée en fleur de l'avoine et du foin,
Tandis qu'arrive, rouge, à travers champs, la houle
Des vacarmes touffus et des débordements
Et des grosses clameurs et des ruts de la foule.
On devine, là-bas, dans les hameaux fumants
150 De liesse à pleins instincts et de joie à pleins ventres,
Serves et serfs, patauds et pataudes, tous soûls,
Les gars, luttant entre eux, comme les loups des antres,
Et les femmes hurlant autour, les regards fous.

Enfin, le long repas finit, et les lumières
155 Dans les massifs géants, larment l'obscurité,

161	P-B	tonnants vers
165	P, A	Sont amenés fringants sous les ormes trapus.
166	P	rougie.
167	P-B	routes à travers
168	P, A	Faisant de loin en loin sur la foule et l'orgie
	B	l'orgie

L'ombre descend des monts aux heures coutumières,
Le ciel s'étend immense ainsi qu'un drap lacté
Sur les étangs rêveurs et les plaines songeuses.

Mais bien qu'il fasse soir, les bruits croissent toujours
Et montent plus grouillants des plèbes tapageuses
Et roulent plus tonnants, vers les échos des bourgs,
Jusqu'à ce que minuit tombe sur les villages
Et que les moines las, mis en joie et repus,
Quittent la fête ardente encor.
Leurs attelages
Sont amenés, timons ornés, chevaux trapus.
On les y voit monter, la face au vin rougie,
Et s'en aller par les routes, à travers bois,
Faisant, de loin en loin, sur la foule et l'orgie,
Avec leurs mains en or de lents signes de croix.

Entre SOIR RELIGIEUX *et* RENTREE DES MOINES, *en A-C, un sonnet intitulé* CROQUIS DE CLOITRE.

4	A	croix
5	A	blanc montent
7	A	excoriées
8	A	Sous les ongles du vent et sous la dent des froids.
10	A	sourds les moines pèlerinent

CROQUIS DE CLOITRE

Dans le cadre de leurs frises historiées
Et le déroulement de leurs meneaux étroits,
Contre le mur lépreux des cours armoriées,
Les douze stations du chemin de la croix,

5 Toutes en marbre blanc, montent appariées :
L'usure de l'hiver a raclé leurs parois
Et les scènes de deuil se sont excoriées,
Sous la râpe des vents et sous la dent des froids.

C'est là, quand les lointains sur fond d'or se burinent,
10 Qu'au son de bourdons sourds, les moines pèlerinent,
Lignant de leur fantôme en noir ces grands décors,

Où le soir lumineux, plein de mélancolie,
Lent ensevelisseur des jours finis, replie
Ses linceuls de soleil sur les horizons morts.

Entre MOINE FEODAL *et* UNE ESTAMPE, *en A-C, un sonnet intitulé* CROQUIS DE CLOITRE.

1	P, A	Le chœur, alors qu'il est vide et silencieux,
3	P-B	Conserve encor dans l'air que l'encens bleu parfume
5	P, A	La gravité des grands versets sentencieux
6	P-B	debout comme
7	P	Et les antiennes d'or, plus blanches que l'écume,
8	P	Ouvrent encor leur aile aux chants audacieux.
	A	Entr'ouvre encor son aile aux chants audacieux.
9	P	On les entend frémir et passer sur son âme
	A	On l'écoute frémir et passer sur son âme ;
10	P	Et c'est leur vol qui fait que vacille la flamme
	A	C'est à son frôlement que vacille la flamme
12	P-A	Gardent au creux des murs leurs poses extatiques,
14	P-B	Autour de leur prière en sourdine chantés.

CROQUIS DE CLOITRE

Le chœur, alors qu'il est sombre et dévotieux,
Et qu'un recueillement sur les choses s'embrume,
Conserve encor, dans l'air que l'encens bleu parfume,
Comme un frisson épars des hymnes spacieux.

5 La gravité des longs versets sentencieux
Reste debout, comme un marteau sur une enclume,
Et l'antienne du jour, plus blanche que l'écume,
Remue encor son aile au mur silencieux.

On les entend frémir et vibrer en son âme ;
10 C'est à leur frôlement que vacille la flamme
Devant le tabernacle, – et que les saints sculptés

Gardent, près des piliers, leurs poses extatiques,
Comme s'ils entendaient toujours les grands cantiques
Autour de leur prière, en sourdine, chantés.

APPENDICE III

LES FLAMANDES

Cas où l'édition définitive
s'écarte du dernier texte laissé
par Verhaeren

LES FLAMANDES

1 – *Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier texte laissé par Verhaeren (D).*

LES PLAINES, III, 93

L'Escaut poussait son flot vermeil
(« flot » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren écrit « flux ».)

KATO, 10

Les pieds sont nus dans des sabots.
(La forme « des » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren écrit « les ».)

38

couvert de chaume et de ramée,
(Le singulier « ramée » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren écrit « ramées ».)

CUISSON DU PAIN, 8

moulaient en rond
(Le singulier « rond » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren écrit « ronds ».)

TRUANDAILLES, 24

Deux seins appétissants de gouge ;
(Le singulier « gouge » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren écrit « gouges ».)

MARINES II, 4

Et les saules courbaient leurs branches
(L'imparfait « courbaient » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren emploie le participe « courbant ».)

II, 8

tête en bas, dans les haies
(Le terme « haies » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren utilise le terme « baies ».)

MARINES III, 10

de jaunes bancs de sables
(Le pluriel « sables » n'apparaît dans aucune édition. De A à D, Verhaeren écrit « sable ».)

2 – *Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier état de la ponctuation laissé par Verhaeren (D).*

LES VIEUX MAITRES	4	farcies
	15	clairs
	18	godailles
	33	gras
	37	chargés (*coquille*)
	43	nombrils
	64	cercles
	67	chair ;
	69	vidant ;
	81	vie
LA VACHERE	11	mousse
	21	sève
ART FLAMAND	2	gouges
	6	nymphes
		flots
	18	Fières
	27	sombre
	55	voilés,
	61	paysages
	62	palais
	65	santé
LES PLAINES	1	village
	13	aveines
	30	chevaux
	31	champs
	32	massif
	33	vieillard
	38	paraît, –
		aromatiques,
	42	pleins ;
		délaissées (*coquille*)
	55	air
	74	– Chaque
		prise –

	77	roux
	89	Plus loin
	97	blafards ;
	98	morne
	109	horizons
	122	Que, sur les chemins noirs,
	123	voleurs
		matin
		perclus
	125	troupeaux
		bataillons
	127	lentes
KATO	7	escabeau
	15	d'amour (*coquille*)
	19	moulin
	33	panier
	35	grenier
	45	four
	52	saccage
DIMANCHE MATIN	1	bourgades
	7	mangeoire
	12	haie
LES GRANGES	3	joncs
	6	Parfois
	9	par elles
		moulins
	10	coups pleins
	12	battait
LES VERGERS	7	volaient,
	9	buées
	12	soir
	14	crépitait
L'ABREUVOIR	1	terrain
	2	s'étalaient
		moiré
	3	bigarré,

	4	baignait,
	5	penchants,
LE LAIT	3	mares
LES GUEUX	2	gueux
	3	repos ;
	5	plaines
LES PORCS	1	porcs
	2	sourds.
	5	purin
	9	ventre
	13	pieds,
		soies
CUISSON DU PAIN	5	hâte,
GRANDE CHAMBRE	10	Étalaient
		coins
	12	ivresses ;
LA CUISINE	10	partout,
LES GRENIERS	3	madriers
	12	souris,
LES ESPALIERS	1	longs
	9	murs
	10	pommes
	13	plongeaient
EN HIVER	8	rôder
	13	brassin
TRUANDAILLES	13	à gauche (*coquille*)
	26	mûres
	37	pêle-mêle
LA VACHE	7	campagne
	8	qui, la nuit,
	9	mous,
	10	dolents ;
	12	gris
	17	Enfin,
	23	visqueux :

	25	fendues ;
	26	l'air ;
	28	chair.
	35	doré
	43	tombe, ...
LES PAYSANS	1	paysans
	4	voir
	5	Louis-Quinze
	7	eux
		somme
	20	lambrissés
	29	Que
		humaine
	31	chemins
	37	fertilise
	40	rusticité
	43	s'acharnent
	44	dos ;
	50	fémurs.
	55	agonies
	59	futures
	61	bise
	62	abatis –
	70	débris,
	77	lampes
	79	coin ;
	83	âtre
	84	maigreur
	97	que d'âge en âge
	98	amassés ;
	99	minime,
		sordides,
	100	part
		travail ;
	107	fête, –
	112	feu.
	141	peintes

		151	bataille ;
		158	pochards ;
		167	eux
		169	doigts
		173	rouges
		175	bouges
		176	accablements.
		189	mauves ;
		202	Hennit,
MARINES	I	5	bord ;
	II	6	chantaient
		10	soleil ;
		11	roues ;
		13	proues
	III	1	voilures
		5	digues
		10	sable
	IV	2	descendant
		7	Et,
AMOURS ROUGES		17	chauffe
		21	tête
		53	rafales
		62	viendra
		66	autel
LES FUNERAILLES		11	Et,
		17	proches,
		18	amis,
			voisins,
		19	derme,
		28	soûle
		30	lourds,
		37	pleure
		42	lustrés.
		44	becs
		46	yeux
LES FLAMANDES		14	hagarde ;
		17	décharge

LES MOINES

1 – *Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier texte laissé par Verhaeren (D).*

LES CLOITRES, 34	Eblouissant leurs temps *(V reprend le pluriel du possessif qui ne se trouve qu'en C. Nous le remplaçons par le texte de D.)*
MOINE FEODAL, 7	les plis cassés droit *(V reprend le singulier « droit » qui ne se trouve qu'en A. Nous le remplaçons par le texte de D.)*
LES CONVERSIONS III, 106	a pris le chemin de la Foi, *(Coquille évidente en V. Dans toutes les éditions procurées par Verhaeren, on trouve la seconde personne « as ».)*
LES MATINES, 13	des élans d'espoirs *(V est la seule édition qui donne le pluriel « espoirs ». Dans toutes les éditions procurées par Verhaeren, on trouve le singulier « espoir ».)*
LE CIMETIERE, 5	la pudeur de laines. *(V est la seule édition qui donne le singulier « de ». Dans toutes les éditions procurées par Verhaeren, on trouve le pluriel « des ».)*

2 – *Cas où l'édition posthume (V) s'est écartée sans motif du dernier état de la ponctuation laissé par Verhaeren (D).*

LES MOINES	11	lucides,
	22	l'alarme
VISION	2	bâti
	10	Foulant à pas égaux
	27	soir
	28	étoiles.
SOIR RELIGIEUX	1	triste
	13	cimes
LES CRUCIFERES	9	eux
		sauvages
SOIR RELIGIEUX	19	cierges
MOINE EPIQUE	23	démons
	32	lacs
	41	croix
L'HERESIARQUE	36	germeront
LES CLOITRES	36	papales :
MOINE SIMPLE	24	A parer de ses mains
	32	s'envolerait
AUX MOINES	13	sublimes
	21	grandis
	25	calmes.
	27	fange
	33	triste
CROQUIS DE CLOITRE	3	ignées
	8	là
	12	bouge
SOIR RELIGIEUX	2	s'exhalait
		vespérale
	10	escortes
	15	chanter
RENTREE DE MOINES	6	d'or
	15	plongé
	21	monastères
	47	l'esprit
	53	monastères
	62	faim
CROQUIS DE CLOITRE	1	passées
MOINE SAUVAGE	27	s'useront-ils
SOIR RELIGIEUX	2	d'hiver

	5	firmament
MOINE FEODAL	11	gothiques
UNE ESTAMPE	3	estampe
	12	silence
	22	pénitents
	31	demain.
CROQUIS DE CLOITRE	6	portées
MEDITATION	1	Heureux
		en toi ;
	9	doux
	15	Il marche
	21	blanche
	23	vagues,
LES CONVERSIONS	3	encor
	4	debout
		mort
	14	roi
	19	encor ;
	20	hermines ;
	23	superbe
	36	rêves ;
	37	halliers
	55	solennel
	57	l'infini ;
	60	terre ;
	66	tremblé
	71	venir ;
	77	orgueil
	82	roux
	88	t'emportait
	103	grandiose
	109	reviens le soir
	110	parfois
	115	nuages
SOIR RELIGIEUX	11	navré
LES MATINES	1	espoir
	7	cerveau
		taciturnes
	12	naître,
LES VEPRES	7	jamais
	10	lointains

MEDITATION	7	tous
	13	doute
	14	mort.
	18	jeune
AGONIE DE MOINE	6	étoilés,
	7	rencontrera
	8	lèvres,
	10	mort,
	12	funèbres,
	14	bras,
	15	amnistie
	16	l'hostie,
	18	sueurs,
	19	paupière
	20	pierre,
	22	germeront,
	24	l'herbée,
MORT CHRETIENNE	3	entretienne
	4	passagers
	12	jour.
	13	vierges.
	18	flottants.
LE CIMETIERE	7	plaines
	12	moissons,
	17	ciel
	33	superbes
	39	importune,
AUX MOINES	4	poètes
	13	chair
	19	soir que dans la paix
	33	porches
	34	sinon
SOIR RELIGIEUX	3	épées
	8	cryptes
	13	surgir
	14	énorme

Bibliographie

Les Flamandes

Préoriginales

LE POLDER (daté de 1884) (intitulé ensuite LES PLAINES), dans *La Wallonie*, mai 1890, p. 166.

SONNET (daté de 1889) (intitulé ensuite DIMANCHE MATIN), dans *La Wallonie*, mai 1890, p. 167.

AUX FLAMANDES DE RUBENS (intitulé ensuite AUX FLAMANDES D'AUTREFOIS), dans *La Jeune Belgique*, 1er juin 1882, p. 205.

Édition originale

Les Flamandes. Poésies. Bruxelles, Lucien Hochsteyn, 1883, 122 p.

Éditions remaniées

1. *Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Augmentés de plusieurs poèmes*. Paris, Mercure de France, 1895, 282 p.
2. *Poèmes. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. Augmentés de plusieurs poèmes*. Paris, Mercure de France, 1900, 284 p.
3. *Poèmes. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. Augmentés de plusieurs poèmes*. Paris, Mercure de France, 1911, 236 p.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 3. *Les Flamandes, Les Moines, Les Bords de la route*. Paris, Mercure de France, 1922, 254 p.

Exemplaires de travail

Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Exemplaire de l'édition de 1895 corrigé, avec des poèmes manuscrits, des lettres et des articles de critique. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 71.

Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Exemplaire de l'édition de 1895, avec des corrections manuscrites. Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 70.

Épreuves

1. *Les Flamandes*. Épreuves (en placards) corrigées de l'édition originale. 35 feuillets. Notes de critique autographes de Camille Lemonnier. Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 2.
2. Premières épreuves corrigées de l'édition de 1900 des *Poèmes*, 283 p. (Date : 1-3-1900). Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 87.
3. Épreuves de l'édition de 1910 des *Poèmes*. Nombreuses corrections à l'encre bleue, 237 p. Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 296.

Édition critique

LANGENDRIES, Marguerite, *Les Flamandes*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain, 1956.

Les Moines

Manuscrits

1. *Les Moines*. Manuscrit composite (comprenant des brouillons, des fragments, des textes définitifs) ; 55 feuillets de formats divers. En maints endroits, on relève des notes critiques de Georges Khnopff. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, FS XVI 14.
2. *Les Moines*. Manuscrit d'impression autographe ; 76 feuillets (reliés). Pour certains poèmes, Verhaeren a utilisé les pages des préoriginales (corrigées). Dans les dernières pages, notes critiques manuscrites, vraisemblablement de Georges Khnopff. Ce manuscrit contient deux poèmes inédits : LES CHASSES (deux états) et AMES DE MOINES. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, FS XVI 22.

Préoriginales

Les Moines (ensemble de six poèmes)

RENTREE DES FRERES HOSPITALIERS
MOINE SAUVAGE
MOINE FEODAL
SOIRS RELIGIEUX
CROQUIS DE CLOITRE (deux sonnets),

dans *La Jeune Belgique*, 15 novembre 1884-1er janvier 1885, p. 531-537.

FETES MONACALES, dans *La Jeune Belgique*, 1er janvier 1885, p. 99-105.

Édition originale

Les Moines. Poésies. Paris, Alphonse Lemerre, 1886, 100 p.

Éditions remaniées

1. *Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Augmentés de plusieurs poèmes*. Paris, Mercure de France, 1895, 282 p.
2. *Poèmes. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. Augmentés de plusieurs poèmes*. Paris, Mercure de France, 1900, 284 p.
3. *Poèmes. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. Augmentés de plusieurs poèmes*. Paris, Mercure de France, 1911, 236 p.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 3. *Les Flamandes, Les Moines, Les Bords de la route*. Paris, Mercure de France, 1922, 254 p.

Exemplaires de travail

Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Exemplaire de l'édition de 1895 corrigé, avec des poèmes manuscrits, des lettres et des articles de critique. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 71.

Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Exemplaire de l'édition de 1895, avec des corrections manuscrites. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique. FS XVI 70.

Épreuves

1. Premières épreuves corrigées de l'édition de 1900 des *Poèmes*, 283 pages. (Date : 1-3-1900). Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 87.
2. Épreuves de l'édition de 1910 des *Poèmes*. Nombreuses corrections à l'encre bleue, 237 p.). Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 296.

Édition critique

PEETERS, Joseph, *Les Moines*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain (KUL), 1959.

Table des matières

Introduction 5

ÉDITION CRITIQUE 45

Principes suivis pour l'édition critique 47
Établissement du texte définitif 49
Table des sigles 51

LES FLAMANDES 53

LES VIEUX MAITRES 55
LA VACHERE 63
ART FLAMAND 67
LES PLAINES 73
KATO 85
LA FERME 91
L'ENCLOS 93
DIMANCHE MATIN 95
LES GRANGES 97
LES VERGERS 99
L'ABREUVOIR 101
LE LAIT 103
LES GUEUX 105
LES PORCS 107
CUISSON DU PAIN 109
LA GRANDE CHAMBRE 111
LA CUISINE 113
LES GRENIERS 115

LES ESPALIERS 117
EN HIVER 119
TRUANDAILLES 121
LA VACHE 125
LES PAYSANS 131
MARINES 147
AMOURS ROUGES 155
LES FUNERAILLES 161
AUX FLAMANDES D'AUTREFOIS 167

LES MOINES 169

LES MOINES 171
VISION 175
SOIR RELIGIEUX 179
LES CRUCIFERES 183
SOIR RELIGIEUX 187
MOINE EPIQUE 189
MOINE DOUX 195
L'HERESIARQUE 199
LES CLOITRES 205
CROQUIS DE CLOITRE 211
MOINE SIMPLE 213
AUX MOINES 217
CROQUIS DE CLOITRE 221
SOIR RELIGIEUX 223
RENTREE DES MOINES 225
CROQUIS DE CLOITRE 233
MOINE SAUVAGE 235
SOIR RELIGIEUX 239
MOINE FEODAL 241
UNE ESTAMPE 243
CROQUIS DE CLOITRE 247
MEDITATION 249
LES CONVERSIONS 253
SOIR RELIGIEUX 263

LES MATINES 265
LES VEPRES 267
MEDITATION 269
AGONIE DE MOINE 271
MORT CHRETIENNE 275
LE CIMETIERE 277
AUX MOINES 281
SOIR RELIGIEUX 285

Appendices 287

I Poème supprimé sur les épreuves de l'édition originale des *FLAMANDES* 289
CHANSON 291

II Poèmes supprimés lors du remaniement des rééditions successives 295

LES FLAMANDES 297
LES PLAINES 299
LES FERMIERS 303
LA COUR 305
LE POTAGER 307
LE HANGAR 309
LES TROUPEAUX 311
LES CHIENS DE GARDE 313
EN ETE 315
SOIRS D'OCTOBRE 317
DEUIL 319
AMOURS DE GARS 321
L'ETABLE 325
LES RECOLTES 327
LES VIEILLES 329

LES MOINES 333
FETES MONACALES 335

CROQUIS DE CLOITRE 353
CROQUIS DE CLOITRE 355

III Cas où l'édition définitive s'écarte du dernier texte laissé par Verhaeren 357

LES FLAMANDES 359

LES MOINES 367

Bibliographie 373

Achevé d'imprimer en octobre 2008
sur les presses de l'imprimerie Snel
à Liège en Belgique
pour le compte des
Archives & Musée de la Littérature

Musée de la Littérature

Les Flamandes et *Les Moines* ou les recueils contrastés d'un poète qui entre avec eux dans la carrière des lettres. En 1883 et en 1886, ces livres entendent imposer un jeune auteur et conforter une identité belge dont les Romantiques avaient donné la formule : picturalité, truculence et mysticisme. Verhaeren, qui entame parallèlement son œuvre de critique d'art, se dote ici d'un art poétique d'une cohérence singulière. Il réussit à associer aux grands modèles littéraires que sont Baudelaire et Lemonnier, les répondants picturaux que lui offrent Grünewald, Zurbaran, Rubens, Jordaens ou Meunier.

Pour la première fois, cette édition rapproche de leurs sources ces transpositions d'art très Fin-de-Siècle. À travers le mythe de la Flandre littéraire et picturale, elle nous fait voir l'étonnante vitrine d'une Belgique intense, vibrante et débordante de talent.

Édition établie par Michel Otten, professeur émérite de l'Université catholique de Louvain, où il a enseigné la littérature française moderne et la littérature francophone de Belgique, qu'il défend aujourd'hui en Roumanie à l'Université de Iasi. Il a renouvelé l'approche du symbolisme belge et a dirigé avec Joseph Hanse les travaux des étudiants qui servent de base à la présente édition critique. Introduction et iconographie établies par Véronique Jago-Antoine, attachée scientifique aux Archives et Musée de la Littérature.

La collection **Archives du Futur** est dirigée par Marc Quaghebeur et publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles.

7257863

ISBN-13: 978-2507000875

9 782507 000875

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

ARCHIVES & MUSEE DE LA LITTERATURE

A.M.L. Editions

luc pire | Archives du Futur

www.lucpire.eu

Illustration de couverture : Pierre-Paul Rubens, *La Kermesse ou Noce de village* © RMN/Jean Schormans.